

SÉRIE LINGERIE : TOME 2

BEAUTÉ *en* LINGERIE

*MON SAPHIR.
MA STAR.*



AUTEURE D'UN BEST-SELLER DU *NEW YORK TIMES*

PENÉLOPE SKY

BEAUTÉ EN LINGERIE

Lingerie #2

PENELOPE SKY

Hartwick Publishing

Copyright © 2018 Penelope Sky

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit par des moyens mécaniques ou électroniques, ni archivée dans des systèmes de stockage ou de récupération de données, sans l'accord préalable de l'éditeur ou de l'auteur, sauf dans le cadre d'un compte-rendu de lecture, où de courtes citations sont autorisées.

UN

Sapphire

Conway devait passer la journée à Milan pour son travail. Il avait rendez-vous avec son assistante, Nicole. Je savais que c'était un travailleur acharné et ne m'attendais pas à le voir avant le dîner. J'allai donc m'occuper aux écuries.

Il n'y avait que six chevaux, mais tous demandaient beaucoup d'attention. Je commençai par nettoyer les box, ratissant le crottin et changeant la paille. Parfois, leurs abreuvoirs étaient sales et devaient être récurés avant d'être à nouveau remplis d'eau.

Marco passa la tête dans le box où je me trouvais.

— Sapphire, tu n'es pas obligée de faire ça. C'est mon boulot.

— Ça ne me dérange pas, dis-je en tenant le tuyau d'arrosage au-dessus de l'abreuvoir maintenant étincelant.

— Une belle femme comme toi ne devrait pas se salir les mains.

Conway me donnait souvent l'impression d'être une poupée. Il me traitait en tant que tel.

— Je ne suis pas d'accord. Une vraie femme se salit les mains comme un homme.

Il étouffa un rire.

— Bien dit.

Je sortis du box et détachai Aptos pour la reconduire à l'intérieur. C'était

une jument à la robe alezane et au tempérament docile. Je refermai la porte derrière moi, mais elle passa la tête pour me regarder et je lui caressai le nez.

— Gentille fille.

Je marchai vers le box suivant, où se trouvait Carbine. Dès que l'étalon noir me vit, il se détourna, me montrant son derrière. J'avais créé des liens avec tous les chevaux, mais celui-ci était différent. Il était tout le temps en colère et ne s'en cachait pas.

— Pas celui-là, dit Marco. C'est moi qui m'en occupe.

— Je peux le faire, insistai-je en m'emparant d'un licol.

Marco me barra le passage.

— J'aime beaucoup t'avoir avec moi dans les écuries et, si tu es blessée, ça n'arrivera plus. Alors je dois te protéger... C'est dans mon intérêt. Laisse-moi m'occuper de Carbine. C'est un cheval très agressif.

C'était demandé si gentiment que je lâchai la bride.

— D'accord, Marco. Je vais m'occuper de Lady, dans ce cas.

— Excellent choix.

À la fin de la journée, je laissai mes vêtements dans un panier, comme Dante me l'avait demandé. Mon jean et mes chaussures étaient souillés de crottin, de paille humide et de poussière. Dante ne voulait pas que je rentre dans le manoir dans cet état.

Je pris une longue douche et me débarrassai de toute ma saleté. Mes cheveux étaient gras et sentaient la sueur, et mes ongles étaient noirs. Je me rinçai abondamment avant de sortir de la douche et de m'envelopper dans une serviette.

Je dormais dans une chambre de princesse. Cela ne me dérangeait donc pas de vivre ici. Je n'avais jamais eu l'impression d'être dans une prison. J'avais mon espace, même un salon où je pouvais lire ou regarder la télévision. Conway avait accès à des chaînes américaines.

J'allais peut-être devoir apprendre l'italien, cependant.

Je n'étais pas prête de quitter le pays.

Je soupçonnais Conway de ne jamais vouloir me laisser partir. Ou alors quand je serais très vieille.

Je lui étais redevable. Mais, au fond de moi, je me demandais ce que je serais devenue si rien de tout ceci n'était arrivé. Et si j'étais restée à l'université et avais terminé mes études ? Et si mon frère ne s'était pas retrouvé mêlé à des affaires louches ? Et si je ne vivais pas chez Conway ? Serais-je tombée amoureuse ? Aurais-je trouvé mon âme-sœur et fondé une famille ?

Je ne le saurais jamais.

Cela m'attristait et j'essayais de ne pas y penser.

Mes pensées se tournèrent vers Knuckles et ce que Conway m'avait dit à son sujet, l'autre jour. Knuckles était fâché que Conway ait gagné les enchères, parce qu'il m'avait perdue et que sa fierté en avait pris un coup.

J'espérais ne jamais me retrouver sous le contrôle de cet homme. Je ne voulais pas qu'il me touche, ni même qu'il me regarde.

Je préférais rester avec Conway.

La porte de ma chambre s'ouvrit, et Conway entra. Il portait un costume trois pièces bleu marine. Au lieu de me saluer ou de me sourire, il me fixa d'un regard presque sournois. Était-il content de moi voir ou énervé ? Difficile à dire. Il semblait prêt à m'attaquer.

Je restai les bras ballants, mes cheveux mouillés, enveloppée dans ma serviette, incapable de réagir.

Il marcha vers moi et me repoussa contre le mur. Puis il arracha ma serviette et la jeta par terre, avant de coller son corps au mien. Ses mains m'agrippèrent la nuque avec force, et il écrasa sa bouche sur la mienne.

Il m'embrassa comme s'il ne m'avait pas vue depuis des semaines.

Les seins pressés contre son torse, dos au mur, je lui rendis son baiser. Ma passion s'enflamma au contact de la sienne. J'enroulai les bras autour de son cou, plongeant les doigts dans ses cheveux, expirant dans sa bouche. Mes tétons frottaient sur sa veste, que je m'empressai de lui retirer.

Elle tomba au sol.

Je m'attaquai ensuite à la cravate, la desserrant et la lâchant par terre.

Cela n'avait aucun sens. Je n'aurais jamais dû avoir envie de l'embrasser, malgré le désir qu'il m'inspirait. Je n'aurais jamais dû avoir l'impression de lui être redevable, alors que c'était lui qui m'avait achetée. Mais plus rien n'était normal dans ma vie, et j'avais envie de lui. Il m'avait pris ma virginité. Il posséderait toujours un petit morceau de mon âme.

Sans interrompre notre baiser, je déboutonnai sa chemise, en commençant par le haut. Il souffla en moi, ses lèvres aussi féroces qu'au début de notre relation. Il pétrit mes seins et agaça mes tétons avec les pouces.

Je repoussai sa chemise sur ses épaules, révélant son torse parfait.

Ce fut alors que je vis la trace de rouge à lèvres sur son cou.

Un éclair de jalousie me parcourut, si soudain que je n'eus pas le temps de comprendre mes propres émotions. L'idée qu'une femme ait promené sa bouche sur son corps pendant que je pelletais du crottin dans ses écuries me rendit furieuse. Je n'étais peut-être qu'une poupée, mais je n'avais pas l'intention de le partager. Il n'avait pas le droit de prendre ma virginité, de me baiser sans capote, puis d'aller se taper un mannequin pendant sa journée de travail.

Je le repoussai vivement.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, sale con !

Il tituba, le regard vide, n'ayant visiblement aucune idée de ce qui se passait. Il recula de quelques pas, puis s'immobilisa, tendu, les muscles bandés. Il ressentait toujours les émotions très intensément et je les sentis presque exploser en lui. Cet homme était si extrême que c'en était irréel.

— Tu peux m'avoir, mais n' imagine pas que je ferai semblant d'ignorer que tu baisses tes mannequins. Je ne veux pas tomber malade. Si c'est comme ça, tu mets une capote.

Je n'étais pas sûre d'en avoir envie. Il m'avait pris ma virginité de la manière la plus romantique qui soit – parce qu'il savait que c'était ce que je

voulais. Peut-être avais-je mal interprété son geste. Il n'avait jamais dit que nous étions exclusifs. Mais s'il pouvait m'avoir toutes les nuits, pourquoi voudrait-il d'une autre femme ?

Il resta les bras ballants et les sourcils froncés.

— Qu'est-ce qui te prends ?

Je pointai son cou du doigt.

— La prochaine fois, tu penseras à essuyer les traces de rouge à lèvres avant de rentrer à la maison, *mon chéri*.

J'eus l'impression d'être devenue une femme au foyer qui attend sagement son mari à la maison, mais découvre qu'il va voir ailleurs.

Il se frotta le cou, puis regarda sa main, examinant la trace de rouge. Comprenant enfin le motif de ma colère, il plissa les yeux et leva le menton.

— Ta jalousie me flatte.

— Ma jalousie ? sifflai-je. Je ne suis pas jalouse, juste en colère.

— C'est pareil, répondit-il en esquissant un sourire.

Secouant la tête, je ramassai ma serviette, que je resserrai sur mon corps.

— Tu es un connard. Sors de ma chambre ! exigeai-je en marchant à grands pas vers mon salon.

Je refermai la porte derrière moi.

Mais il me suivit.

— Aussi flatteuse et amusante que soit la situation, ce n'est pas ce que tu crois.

— Tu me prends vraiment pour une imbécile...

Il m'attrapa par le coude et me tira vers lui.

— Mes mannequins sont tout le temps en train de m'embrasser. Tu les as vues faire. Ça ne veut pas dire que je les baise.

J'eus envie de le croire, mais je n'étais pas assez bête pour tomber dans le panneau. Je me dégageai.

Il me serra plus fort, m'attirant contre lui.

— Muse, si j'avais baisé une autre femme, je n'aurais aucune raison de te

le cacher. Je me fiche de ce que tu ressens. Je fais ce que je veux. C'est toi qui es censée fermer les cuisses. C'est la règle. C'est pour ça que je t'ai achetée.

Cela ne me consola qu'en partie.

— Tu es un gros con.

— À quoi tu t'attendais ? demanda-t-il. Tu pensais que nous serions un couple fidèle ?

C'était une pensée ridicule que je n'aurais jamais dû avoir. Mais il m'appela sa muse et m'avait payée si cher que je pensais avoir une valeur particulière à ses yeux. Je pensais lui suffire.

— Si tu me baisses tout le temps, pourquoi irais-tu voir ailleurs ?

Il me regarda dans les yeux, les doigts enfoncés dans ma chair. Son regard était profond et intense. Je crus qu'il n'allait pas répondre. Sa capacité à fixer quelque chose du regard sans ciller pendant si longtemps devait lui être très utile dans sa carrière de créateur de lingerie.

— Je n'ai couché avec aucune autre femme depuis le jour de notre rencontre. Mais ne te méprends pas sur la nature de notre relation. Tu es mon jouet. Je suis le seul homme à pouvoir profiter de toi, parce que tu m'appartiens. Mais, si j'en ai envie, je coucherai avec d'autres femmes. Je ne t'ai fait aucune promesse.

Je savais déjà qu'il répondrait ça, mais cela ne me fit pas moins mal. J'essayai de me dégager, mais son étreinte était trop forte.

— Je ne te laisserai pas me refiler une MST.

— Je mets toujours une capote.

— Pas avec moi !

— C'est différent. Tu es la seule avec qui je n'en porte pas.

Je réessayai de me dégager.

— Et c'est censé me faire plaisir ?

— Je t'explique simplement que tu n'as pas à t'inquiéter.

— Dans ce cas, mets une capote avec moi aussi.

Il étouffa un rire, comme si je plaisantais.

— Ce n'est pas toi qui décides, Muse. C'est moi.

— Ce sont des conneries, et on le sait tous les deux. Si je veux quelque chose, je l'aurai. Tu joues les gros durs, mais je suis plus libre que tu ne l'imagines, dis-je en tirant brutalement mon bras pour me dégager.

Je ramassai ma serviette, qui était tombée, et m'en enveloppai pour la troisième fois.

— C'est là que tu te trompes, Muse.

Il s'approcha lentement de moi, les bras le long du corps, les dents serrées par une colère à peine contenue. Malgré son regard menaçant, je ne me sentis pas en danger.

— Je t'ai dorlotée la première fois, enchaîna-t-il en me reprenant par le coude pour me retourner.

Je le laissai faire, devinant son hostilité. Il m'attrapa par la nuque et me repoussa sur le canapé.

Je tombai à la renverse, lâchant les coins de ma serviette.

Je l'entendis baisser son pantalon, puis il s'allongea sur moi, enfonçant mon visage dans les coussins. J'étais nue, les cheveux mouillés. Il se positionna derrière moi et, avant que je n'aie eu le temps de protester, il me pénétra d'un seul coup de reins.

Je me cramponnai au dossier pour garder l'équilibre.

Sans lâcher ma tête enfouie entre les coussins, il se pencha au-dessus de moi, sa queue énorme enfoncée dans mon tunnel étroit. J'eus à peine le temps de m'habituer à son gabarit qu'il commençait déjà à me pilonner comme si mon corps lui appartenait. Sa main m'enserra la nuque.

— Ne compte pas sur moi pour te dorloter maintenant. Tu n'es qu'un trophée, une poupée que j'ai achetée. N'oublie jamais que tu n'es rien. Et tu seras toujours rien.

JE N'ÉTAIS PAS certaine de savoir à quoi je m'attendais de la part de Conway. Il me semblait vraiment gentil, parfois. D'autres fois, il me semblait sadique. Il pouvait me donner la tendresse et le respect dont j'avais désespérément besoin, puis tout reprendre d'un claquement de doigts.

Dans ces moments-là, je n'étais plus qu'un objet.

Il avait dépensé tant d'argent pour m'avoir que je pensais devenir sa maîtresse exclusive. Si j'étais sa source d'inspiration, pourquoi irait-il voir ailleurs ? Si j'étais son fantasme, pouvais-je perdre ma place au profit d'une autre ? Ce n'était pas de la jalousie que je ressentais. Je ne comprenais simplement pas la situation.

Il m'avait baisée plus fort que jamais sur ce canapé, me faisant un peu saigner. Quand il avait eu terminé, il avait remonté son pantalon et il était parti sans m'adresser un seul mot. Il avait fait ses affaires, puis mis fin à notre conversation.

Je passai le reste de la journée dans ma chambre, n'ayant aucune envie de le voir après notre dispute. Je ne voulais pas croiser son regard, et surtout qu'il croise le mien. Il m'avait baisée comme si j'étais une pute, en m'obligeant à mordre les coussins, le cul en l'air. Et une chose terrible était arrivée.

Il m'avait fait jouir.

J'avais essayé de lui cacher, mais je le soupçonnais de s'en être rendu compte.

Conway s'en rendait toujours compte.

J'étais humiliée, embarrassée d'avoir pris plaisir à être traitée comme un objet.

Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ?

Dante frappa à ma porte.

— Le dîner est servi, mademoiselle.

Depuis le lit où j'étais assise, je fixai du regard la porte de ma chambre. Je m'étais enfermée toute la soirée, avec la télévision et des bouquins. Je

n'avais pas du tout envie de m'asseoir en face de Conway comme si tout allait bien.

— Je n'ai pas faim.

Je n'entendis pas les pas de Dante s'éloigner dans le couloir. Il resta au même endroit.

— Conway vous attend.

— Je m'en fiche, Dante.

Je passai les doigts dans mes cheveux, espérant que Conway ne surgirait pas dans ma chambre dès que Dante lui aurait transmis ma réponse. Mon cœur battit plus vite dans ma poitrine. Pourtant, je n'aurais pas dû avoir peur de cet homme.

À travers la porte, j'entendis Dante soupirer.

— D'accord, mademoiselle.

Cette fois, ses pas s'éloignèrent.

Durant les dix minutes suivantes, j'attendis de sentir la présence de Conway dans le couloir, en vain. Au bout d'une demi-heure, je compris qu'il ne viendrait pas.

Mon estomac gronda, mais je l'ignorai.

Je passai les heures suivantes à regarder la télévision et à lire, avant d'aller me coucher. Je me lavai le visage, nouai mes cheveux en chignon et tirai sur les draps de mon lit fait au carré pour me glisser sous la couverture.

Ce fut à cet instant que j'entendis ses pas.

Comme dans *Jurassic Park*, quand les pas lourds du dinosaure font trembler les flaques d'eau, j'eus le sentiment qu'une menace s'approchait. Mon sang battit plus vite dans mes veines, alors que je fixais la porte du regard. Elle n'avait pas de verrou, ce qui était certainement intentionnel. Rien n'aurait pu l'arrêter.

D'un geste plein d'assurance, il ouvrit la porte et entra. Il ne portait qu'un jogging, son torse nu une vallée de muscles et de peau bronzée. Sa musculature ondula quand il marcha vers moi. Inutile qu'il porte de couronne

ou de costume à dix mille dollars pour avoir l'air puissant. Même nu, il était l'homme le plus puissant de la planète.

Sans me quitter des yeux, il s'approcha de mon lit, en retirant en chemin son jogging et son boxer. Sa queue énorme jaillit ; vingt-trois centimètres de long et d'un diamètre tout aussi impressionnant. La première fois que nous avons couché ensemble, j'avais eu mal. J'ignorais si c'était normal, mais son gabarit devait être la raison principale de ma douleur.

Je ne résistai pas, car ç'aurait été inutile. Peu importe ma colère, il aurait ce qu'il voulait. Quelques heures plus tôt, il m'avait fait comprendre qu'il était le maître à bord et que j'étais insignifiante à ses yeux.

Il repoussa les couvertures et me tira vers le bord du lit, jusqu'à ce que mes fesses pendent au-dessus du vide. Je portais une chemise de nuit longue, qu'il retroussa sur mes seins. Puis il baissa ma culotte. Ensuite, il se positionna entre mes cuisses et me pénétra.

Je me raidis, mon corps résistant à l'intrusion. Mais son membre étira mon tunnel et repoussa les limites de mon corps. Je me sentis pleine, plus que jamais auparavant, quand sa queue pénétra mon corps et me força à lui résister.

Il resta debout au bord du lit, comme statufié. Il m'empoigna par les hanches et m'attira vers lui, me positionnant à sa guise pour pouvoir profiter de moi.

Je soufflai en attendant que mon corps s'habitue à la pénétration.

Il s'immobilisa une seconde, me toisant de son regard froid. Puis il tendit la main et enroula les doigts autour de mon cou, pour me faire comprendre que je lui appartenais corps et âme. Il ne chercha pas à me faire mal, serrant juste assez pour sentir mon sang battre sous ses doigts. À chacun de ses gestes, je vis bouger ses muscles et ses veines sous la peau de ses bras.

Il commença à se déhancher à un rythme régulier, emportant le lit dans son élan, l'ébranlant à chaque fois que sa queue s'enfonçait dans mon tunnel. Au début, j'eus du mal à m'habituer. Mais je sentis bientôt mon corps se

détendre et réagir à ses mouvements, lubrifiant sa queue.

Je fixai le plafond du regard, gênée d'être ainsi trahie par mon corps.

Nous baisâmes en silence. On n'entendait que le bruit de nos respirations. Il posa les mains sur mes seins et les pétrit brutalement. Il serra si fort que j'en eus mal aux tétons.

Pourtant, je m'entendis gémir.

Pourquoi ?

Il passa les bras sous mes genoux et les remonta, plaquant mes cuisses contre mes flancs. Puis, appuyé sur les mains, il se pencha au-dessus de moi, modifiant l'angle de son déhanché. Il me regarda trembler sous ses assauts.

Jamais il ne m'embrassa.

Je me cramponnai à ses poignets. Sa queue dans ma chatte étroite ne me faisait plus aussi mal. Mon corps s'était détendu et adapté à sa taille. À présent, je ressentais du plaisir et non de la douleur.

Il m'avait déformée.

Je tournai la tête vers le miroir de mon armoire, dans lequel se reflétaient les fesses de Conway. Elle se contractaient à chaque coup de reins, tout comme les muscles de son dos. C'était un spectacle beau, érotique et puissant.

Il fallait que j'arrête de regarder ses fesses. Si je continuais, j'allais jouir.

— Regarde-moi, m'intima-t-il d'une voix profonde, rompant le silence pour la première fois.

Son timbre de baryton ne me laissa pas d'autre choix que de lui obéir. Je le regardai dans les yeux. Son air concentré était aussi sexy que ses fesses. Il avait les mâchoires serrées et le regard brûlant. Je compris qu'il prenait du plaisir avec moi. Ses lèvres entrouvertes laissaient s'échapper son souffle court. De la sueur faisait briller son front. Merde, j'allais jouir...

— Ne résiste pas. Abandonne-toi au plaisir.

Quand sa queue heurta un endroit délicieux, j'enfonçai les ongles dans ses avant-bras.

— Non !

Il accéléra l'allure, le frappant de plus en plus fort.

Je n'avais plus aucune chance. Cet homme tenait mon corps en otage. Il le contrôlait comme une marionnette. Il contrôlait même mon esprit. J'étais impuissante entre ses bras, incapable de lutter contre mon désir. La première fois que je l'avais vu à la télévision, j'avais pensé que c'était le plus bel homme du monde. Et maintenant, il me baisait tellement bien que je ne pouvais lui résister.

Il ferma les yeux et gémit.

— Qu'est-ce que tu mouilles...

Je ne m'étais jamais sentie si minable – ou excitée.

— Jouis.

— Non...

Je lui résistai tant que possible, essayant d'ignorer le plaisir qu'il réveillait entre mes cuisses.

Il me baisa plus fort.

— Maintenant.

Mon esprit tint bon, mais mon corps en fut incapable. Je jouis dans un gémissement, ma tête roulant sur le lit, les ongles plantés dans ses avant-bras. Son nom surgit de ma gorge, et je compris que j'étais réellement sa prisonnière.

— Oui...

Il m'attrapa par la nuque et me pilonna. Avant de jouir, il poussa un râle guttural, sa queue palpitant en moi. Il se déchargea et je sentis immédiatement sa semence chaude m'inonder. Avec un dernier gémissement, il termina de se vider. Sa queue commença à ramollir et ses doigts desserrèrent leur étreinte. Son torse était luisant de sueur, encore plus sexy qu'avant.

Il se retira lentement, laissant quelques gouttes de son foutre dégouliner. Il m'abandonna sur le lit et ramassa son boxer et son jogging. Puis il quitta la

chambre sans se retourner. Il ne m'embrassa pas pour me souhaiter bonne nuit ou montrer son affection. Nous n'avions pas dormi ensemble depuis notre première fois.

Comme si je ne signifiais vraiment rien à ses yeux, il s'en alla.

Sans un regard en arrière.

DEUX

Conway

Muse commençait enfin à comprendre notre arrangement.

J'avais le droit de faire d'elle ce dont j'avais envie. Elle n'avait pas son mot à dire. Sa seule utilité était de baiser et d'y prendre plaisir. J'avais payé une fortune pour l'avoir, et sa dette envers moi faisait d'elle une poupée que je pouvais utiliser à ma guise.

Elle devait l'accepter.

J'étais libre de baiser qui je voulais. Je pouvais avoir n'importe quelle femme qui captait mon attention, que ce soit au boulot ou en ville. Elle n'avait pas le droit d'attendre autre chose de moi. Si je lui étais fidèle, cela signifierait que je l'aimais.

Je me fichais bien d'elle.

Plus vite elle le comprendrait, plus elle aurait la vie facile.

J'avais été gentil avec elle une fois – et uniquement parce que j'avais manqué de cran. J'étais un connard égoïste qui ne pensait qu'à l'argent et la gloire, mais je n'avais pas voulu lui arracher brutalement quelque chose qui avait eu tant d'importance à ses yeux.

Je n'aurais pas pu.

Mais elle ne devait pas prendre ma faiblesse pour de la sympathie.

J'étais toujours un connard.

À présent, nous avons mis les choses au clair : j'attendais d'elle qu'elle

baise, rien de plus. Quand je voulais de la chatte, j'allais la rejoindre dans sa chambre et je prenais ce qui me faisait envie. Elle pouvait rester allongée sans rien faire et résister au plaisir, si ça lui chantait.

Nous savions tous les deux que je la faisais jouir à chaque fois.

Quand je me réveillai le lendemain matin, j'allai nager, puis laissai Dante me servir mon petit déjeuner. Mais il n'y avait qu'une assiette à table.

Elle me repoussait, une fois encore.

— Dites à Sapphire de se joindre à moi.

— J'ai déjà essayé, monsieur. Elle dit qu'elle n'a pas faim.

Allait-elle s'affamer par orgueil ?

— Apportez-lui un plateau et dites-lui de se préparer à mon arrivée dans quinze minutes.

Elle comprendrait immédiatement ce que je voulais dire.

— Oui, monsieur, répondit Dante en s'éloignant, me laissant déguster mon repas.

Je pouvais la forcer à sauter le petit déjeuner, mais l'idée de l'affamer ne me faisait pas bander. Ce n'était pas une bataille que je serais fier de gagner ; je la laissai donc remporter la mise. Elle pouvait refuser de manger avec moi. Ce n'était pas comme si j'attendais d'elle qu'elle me fasse la conversation.

J'irais la baiser quand j'aurais fini de manger.

Je feuilletai la presse et consultai mes e-mails. La plupart venaient de Nicole. Ses e-mails inondaient ma boîte de réception à toute heure de la journée, de dix-sept heures à deux heures du matin. C'était comme si elle ne s'arrêtait jamais de travailler, mais c'était pour cette raison qu'elle recevait un bon salaire. Elle ne devait pas avoir de vie privée.

Mon téléphone sonna, et je vis sur l'écran un nom que je ne pouvais ignorer. J'aimais profiter de mon petit déjeuner en paix, à boire mon café et à lire mes journaux. Mais quand ma mère m'appelait, rien d'autre ne comptait.

Je décrochai.

— Salut, maman, ça va ?

Elle avait une voix naturellement élégante. Rien qu'en écoutant le son de sa voix, j'imaginai ses cheveux d'un brun sombre et ses yeux bleus. Elle avait toujours été plus facile à vivre que mon père, ce qui était étonnant parce qu'elle pouvait être plus stricte que lui. Ma mère savait sourire et profiter de la vie. Mon père était sérieux tout le temps.

— Salut, Con. J'espère que je ne tombe pas au mauvais moment.

Même si c'était le cas, je ne lui dirais pas.

— J'étais juste en train de prendre mon petit déjeuner sur la terrasse. Il fait très beau.

— C'est vrai. Ton père et moi venons de manger le petit déjeuner avec Vanessa, à Milan. Nous sommes dans le coin. Nous pensions passer te voir.

Mes parents vivaient à cinq heures de route, en Toscane. Ils préféraient les régions viticoles, où les étés étaient chauds et humides.

— Vous êtes venus pour affaires ?

— Ton père avait rendez-vous avec un restaurateur de Milan.

— Sympa.

Mon père avait bientôt soixante ans, mais il n'arrêtait jamais. Quand j'étais petit, je ne l'avais jamais vu prendre un seul jour de congé. Il allait toujours travailler. Il adorait passer du temps avec ma mère, mais il avait aussi besoin de solitude. Aujourd'hui encore, il continuait de travailler, même s'il aurait pu prendre sa retraite depuis longtemps. Il était comme ça – et j'étais comme lui.

— Nous pensions passer pour le déjeuner. Tu es chez toi, à Vérone, n'est-ce pas ?

Je pensai immédiatement à la femme qui vivait sur ma propriété. Je ne pourrais pas la cacher éternellement, mais je n'étais pas encore prêt à parler d'elle.

— C'est moi qui vais venir vous rejoindre, maman. Je suis sûr que vous en avez marre de conduire.

— Ça ne nous dérange pas. Ton père aimerait voir Carbine.

Eh merde. Je ne pouvais pas refuser une deuxième fois.

— À quelle heure ?

— Midi ? suggéra-t-elle. À moins que tu ne travailles aujourd'hui ?

C'était samedi. Je n'allais pas souvent à Milan le week-end. Mon deuxième atelier était ici, et Nicole était toujours disponible par e-mail. Maintenant que Sapphire était avec moi, j'avais encore moins de raisons d'aller à Milan – pas quand ma source d'inspiration vivait avec moi.

— Non, je suis libre.

— Très bien, je me réjouis de te revoir, Con. Tu me manques beaucoup...

Sa voix se fit plus douce et maternelle. Sa sincérité était évidente. J'avais bientôt trente ans, mais ma mère me traitait comme si j'en avais cinq.

— Tu me manques aussi, maman.

EN VOYANT le plateau vide dans la chambre de Muse, je compris qu'elle était déjà partie aux écuries.

J'avais compté la retrouver pour une baise matinale.

Je suivis le chemin de terre jusqu'aux écuries. Muse était là. Elle portait un licol dans la sellerie. Même habillée comme une cowgirl, elle était sexy. Je me demandai si je pouvais dessiner un ensemble sur le même thème et faire venir un photographe pour un shooting dans les écuries.

— Muse.

Elle se retourna vers moi, ses cheveux tressés ramenés sur une épaule. Elle plissa les yeux d'un air hostile.

Qu'est-ce qu'elle était belle... Sa colère la rendait irrésistible. Il ne me restait plus qu'à la baiser pour la calmer. J'avais pris son innocence et j'avais fait d'elle une femme sensuelle. Je lui avais appris à aimer le sexe, à aimer mon corps.

Je marchai vers elle et jetai à Marco un regard entendu.

Il s'éloigna.

— J'ai beaucoup à faire, alors qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle en reculant d'un pas.

— Je veux que tu retournes dans ta chambre et que tu y restes toute la journée.

— Pourquoi ?

Je la fusillai du regard.

— Il n'est même pas encore dix heures, reprit-elle. J'ai beaucoup de choses à faire et tout mon temps pour les faire.

— C'est à ça que sert Marco. Je veux que tu rentres à la maison

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— Parce que je te le dis, sifflai-je.

Nous n'étions pas en privé et il y avait un témoin potentiel à quelques mètres. Elle pensait probablement qu'elle était en sécurité, que je ne pouvais pas la forcer à coopérer.

Elle n'aurait pas dû me sous-estimer.

Elle me tourna le dos.

— Je préfère rester ici.

Je l'attrapai par le coude et l'obligeai à se retourner vers moi.

— Tu pourras revenir demain. Mais, aujourd'hui, tu vas rester sagement dans ta chambre. Ne m'oblige pas à me répéter. Sinon je t'emmènerai dans un box vide et je te baiserais avec le pantalon aux chevilles. N'essaye même pas, Muse. N'essaye même pas.

Elle ne se dégagea pas de mon étreinte, mais son regard menaçant m'indiqua qu'elle l'envisageait.

— Dis-moi pourquoi.

— Peu importe.

— Je veux savoir.

Je serrai plus fort son coude et la tirai vers moi.

— J'attends des invités.

— Et tu ne veux pas qu'ils me voient, m'accusa-t-elle en plissant les yeux d'un air dégoûté. Évidemment... Je suis ton petit secret.

— Ou alors je n'ai pas envie de te partager.

— Qui est-ce ?

— Ma famille.

Elle s'adoucit.

— Ta famille ?

— Mes parents et ma sœur. Ils viennent déjeuner et je ne veux pas qu'ils te voient.

Elle se dégagea lentement.

— Tu vas me cacher pendant encore longtemps ?

— Je ne sais pas encore.

— Ils ne me remarqueront même pas dans les écuries. Dis-leur que je suis un membre du personnel.

Ma patience avait des limites. Jamais je n'avais dû argumenter autant avec quelqu'un. D'ordinaire, on suivait mes ordres sans poser de questions. Son attitude rebelle et son indiscretion commençaient à m'agacer.

— Si tu ne ramènes pas tes fesses dans la maison, je vais te coller une gifle tellement forte qu'elle laissera l'empreinte de ma main sur ta joue. Tu as compris ?

Au lieu de prendre peur, elle ne broncha pas. Puis elle fit quelque chose auquel je ne m'attendais pas. Elle s'approcha tout près de moi, nez à nez.

— Vas-y. Gifle-moi.

Elle posa les poings sur les hanches et carra les épaules. Elle poussa le vice jusqu'à me tendre sa joue.

Quand j'avais sept ans, j'avais giflé ma sœur, et mon père m'avait flanqué une volée. Il m'avait averti de ne jamais frapper une femme et m'avait promis de me retrouver et de m'en coller une si je recommençais – quel que soit mon âge. Je n'avais pas peur de m'en prendre une, mais je ne voulais pas le décevoir.

Un long silence saturé de tension s'étira entre nous. Muse me fixa du regard avec la même hostilité qu'avant, sans ciller. Puis elle tourna les talons et se dirigea vers la maison.

— C'est bien ce que je pensais, Conway.

Elle s'éloigna en roulant des hanches.

Je la regardai, furieux de l'avoir laissée faire. J'aurais dû lui flanquer une volée pour lui faire comprendre sa place. Mais un profond désir se mêla à ma colère. Il y avait chez elle quelque chose qui faisait battre mon sang dans mes veines. Elle n'avait pas hésité à me traiter de sale con et, aujourd'hui, elle n'hésitait pas à me mettre au pied du mur.

Tellement sexy...

J'ENTRAI dans sa chambre et trouvai ses vêtements sales et ses bottes dans un panier avec une doublure en plastique. Elle était debout devant sa penderie et cherchait quelque chose à se mettre. Elle était entièrement nue et sa tresse était ramenée sur son épaule.

Je fixai du regard ses fesses rebondies. Les plis de chair entre son cul et ses cuisses étaient parfaits. Je bandais déjà avant même d'entrer dans la pièce, mais c'était encore pire maintenant. Je traversai la chambre et enroulai les bras autour de sa taille. Puis je la jetai sur le lit que la bonne venait de refaire au carré, juste après son réveil.

Elle ne se débattit pas, mais me décocha le même regard hostile et dégoûté.

Je baissai mon pantalon et mon boxer, sans prendre le temps d'enlever mon tee-shirt. J'escaladai Muse et l'écrasai sous mon poids. Ma queue entra en elle immédiatement, et je la baisai fort. Je n'attendis pas qu'elle s'habitue. J'utilisais simplement sa chatte étroite pour prendre mon pied.

Presque immédiatement, l'hostilité dans son regard disparut. Ses joues

rosirent, et ses paupières se firent lourdes. Comme un patient luttant contre une anesthésie générale, elle ne pouvait résister à ses propres hormones et sensations.

Je ne pensais plus qu’au fait de la baiser, fort et vite. Un million de sensations me parcouraient. J’étais à la fois furieux et excité. Je changeai d’angle et repliai ses jambes sous mon corps, l’utilisant pour mon plaisir.

Elle commença à gémir : cette fois, elle n’essaya même pas de résister au plaisir.

Tant mieux.

J’aimais la manière dont elle me tenait tête, m’accusant de bluffer, sans se soucier des conséquences. C’était une attitude dangereuse et stupide, mais je respectais sa bravoure. Je respectais sa franchise et son audace. Toute autre personne aurait été intimidée, mais pas elle.

— Gifle-moi.

Elle se cramponnait à mes poignets, la seule partie de mon corps qu’elle s’autorisait à toucher. Ses mains ne vagabondaient jamais, à moins que je ne l’embrasse. Elle me touchait le moins possible, peut-être pour faire de la résistance.

— Gifle-moi, répétais-je.

Je vis dans son regard qu’elle hésitait.

Ce n’était pas un piège que je lui tendais, une manière de me donner le droit de la gifler en retour. Je voulais vraiment qu’elle me frappe.

Elle fit enfin claquer sa paume sur ma joue, mais le coup était faible.

— Plus fort.

Elle recommença.

— Allez, Muse. Montre-moi à quel point tu me hais.

Cette fois, elle y mit toute sa force. Elle prit son élan, me frappant si fort que ma joue me picota.

C’était exactement ce que je voulais.

Je m’imaginai la gifler à toute volée, lui infliger la même douleur.

Et cela me suffit.

Je jouis en elle, déchargeant ma semence dans sa chatte parfaite.

Je lus dans son regard une évidente déception. Elle n'avait pas joui parce que je ne lui en avais pas donné la possibilité.

C'était intentionnel.

— Voilà pour ton insolence, dis-je en me retirant, laissant mon foutre dégouliner sur le lit. Et si tu te touches, tu seras punie.

Je ne m'essuyai pas avant de remonter mon pantalon. Je devais me préparer avant l'arrivée de ma famille, et je ne voulais pas rester discuter avec elle, parce que j'étais encore fâché.

— Reste ici tant que je ne te dirai pas de sortir.

— Je ne suis pas un chien, Conway, s'enflamma-t-elle en fermant les jambes et en se redressant, belle et bien baisée.

— Non, c'est vrai. Tu es ma prisonnière.

LE SUV NOIR, aux vitres teintées et pare-balles, se gara dans l'allée. La portière s'ouvrit et ma mère descendit, vêtue d'une longue robe blanche et chaussée de sandales. Ses cheveux bruns bouclaient sur sa poitrine, et ses lunettes de soleil ne pouvaient cacher son bonheur.

Elle m'adressa le même sourire que celui que j'avais reçu pendant toute mon enfance.

Elle trottina joyeusement vers moi, son enthousiasme évident. J'étais un homme adulte, indépendant depuis mes dix-huit ans, mais je serais toujours un gamin en couche-culotte à ses yeux.

Elle mesurait une tête de moins que moi, mais elle me serra dans ses bras avec la force d'un catcheur professionnel.

— Mon grand garçon..., s'exclama-t-elle en posant la joue sur ma poitrine et en poussant un soupir de bonheur.

Je la serrai dans mes bras à mon tour, remarquant qu'elle avait la même morphologie que Muse.

— Salut, maman.

— Tu es plus grand chaque fois que je te vois.

— J'espère bien que non.

Elle gloussa.

— Tu sais très bien ce que je voulais dire.

Elle recula et posa la main sur ma joue, admirant mon visage comme si c'était un tableau.

— Tu ressembles tellement à ton père. Ça me fait très plaisir.

— Moi, je suis un peu déçu.

Elle étouffa un rire et recula.

Vanessa me salua. Elle avait attaché ses cheveux bruns et sa peau olive semblait dorée sous les rayons du soleil. Elle portait une robe bustier jaune, serrée à la taille. Elle retira ses lunettes de soleil en marchant vers moi, à la fois ravie et agacée de me revoir. Elle m'en voulait encore de l'avoir suivie, quelques semaines plus tôt, mais elle s'en remettrait.

— Salut, frangin, dit-elle en me serrant dans ses bras.

— Salut, frangine.

Je me contentai de lui donner une petite tape dans le dos. Elle me tira la langue.

— Tu as de la chance que je sois obligée de t'aimer de façon inconditionnelle.

— Tu as encore plus de chance que ce soit réciproque.

Elle leva les yeux au ciel et marcha vers la maison.

Mon père s'approcha, en jean et tee-shirt noirs. Je le voyais rarement porter des vêtements d'une autre couleur. En fait, je ne l'avais jamais vu porter de blanc. Il monta les marches dans ma direction, me dévisageant avec ses yeux vert mousse. Il était difficile de savoir quand il était en colère, car il semblait l'être en permanence.

Maman resta en retrait.

Mon père s'approcha de l'entrée, le visage plus lisible maintenant qu'il n'était plus éclaboussé de lumière. Il avait la mâchoire ferme et la peau un peu abîmée par le soleil, mais il ne faisait pas son âge. Il avait les épaules solides et des veines apparentes sur le front. Mon père avait toujours été en grande forme physique et, même en tee-shirt, il était évident que c'était toujours le cas. Depuis aussi longtemps que remontaient mes souvenirs, mon père courait tous les matins dans son domaine, puis passait une heure dans sa salle de gym privée. En me levant le matin, pendant les vacances d'été, j'avais souvent aperçu sa silhouette entre les vignes. Il avait toujours été mon modèle, l'incarnation de ce que devait être un homme. Fort et silencieux, il ne disait jamais rien qui ne vaille la peine d'être dit. Il exprimait son amour à ma mère en la regardant et en la touchant. Il commandait le respect de ses enfants par le silence et non la colère. Il m'avait montré la voie. C'était lui qui m'avait fait.

— Fils.

— Père, comment vas-tu ?

Il ne répondit pas, se contentant de me fixer du regard, scrutant mon visage comme s'il ne m'avait encore jamais vu. Nous passions des mois sans nous voir, parce que nous vivions si loin l'un de l'autre. Quand nous nous retrouvions, j'avais toujours droit au même rituel.

— Mieux, maintenant.

Mon père saluait ses clients et ses amis du regard. Son frère était son meilleur ami, et je ne les avais pourtant jamais vus se prendre dans les bras. Mon père serrait rarement les mains, sauf celles de ses clients. Mais il était différent avec nous. C'étaient les seuls moments où il était affectueux. Il m'entoura de ses bras.

Je fis de même. Quel que soit mon âge, je recherchais toujours l'approbation de mon père. Sa fierté signifiait beaucoup à mes yeux. Il était mon modèle. Et il attendait beaucoup de moi.

Il me tint contre son cœur un long moment, comme à chaque fois. Même s'il y avait du monde autour de nous, il faisait toujours la même chose. Puis il recula, m'attrapa par la nuque et planta un baiser sur mon front.

Le sourire de ma mère s'élargit.

Il me tapota le bras et se détourna.

— Belle journée, n'est-ce pas ?

Je regardai ses épaules solides bouger sous son tee-shirt. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Le jour où je l'avais dépassé, je savais qu'il avait été un peu vexé.

— Oui, c'est vrai.

Je le vis prendre ma mère par la main et suivre Vanessa à l'intérieur.

Je les suivis à mon tour.

MON PÈRE et moi nous arrê tâmes devant la clôture du pré de Carbine. Il avait son espace, séparé de celui des juments, parce qu'il était agressif. Marco avait beaucoup d'expérience, mais même lui avait du mal à maîtriser l'étalon. Je lui avais bien précisé que Muse n'avait pas le droit de s'approcher de Carbine parce qu'il était bien trop fougueux.

Papa fit claquer sa langue.

Carbine leva la tête, les oreilles attentives. Il se tourna vers nous, une brise agitant sa crinière. Ses grands yeux bruns se posèrent sur nous, et il trotta vers nous en hennissant.

Papa l'admira en souriant.

— Quel beau cheval, le flat-ta-t-il en levant une pomme.

Carbine l'engloutit en quelques bouchées.

Papa le gratta derrière une oreille.

— Il a l'air en forme.

— Oui, très.

Je passai la main sur son nez, caressant ses poils courts sous mes doigts. Son souffle tiède réchauffa ma peau. Des mouches volaient autour de nous. La robe sombre de Carbine brillait sous les rayons du soleil. Sa belle couleur détonnait avec la clôture blanche et l'herbe verte.

— Marco fait du bon travail ?

— Oui.

Mais Muse faisait également sa part. Marco m'avait expliqué qu'elle ne lambinait pas dans les écuries. Elle pelletait le crottin et changeait la paille comme une vraie fille de la campagne. Elle n'avait pas peur de se salir les mains ou de se casser un ongle. Marco appréciait son travail : elle lui facilitait la tâche tout en lui tenant compagnie.

Cela ne la rendait que plus fascinante à mes yeux. Elle était une femme forte qui avait beaucoup de potentiel. Il était bien dommage qu'elle se soit retrouvée mêlée à toutes ces histoires... Si son frère n'était pas mort, j'aurais pu le tuer.

Il méritait de mourir deux fois.

Nous admirâmes l'étalon encore quelques minutes avant de remonter le chemin en direction de la maison.

— Tu montes souvent ?

Mon père marchait à côté de moi, le dos droit, le port aussi élégant que celui d'un homme de vingt ans, alors qu'il en avait soixante.

— Je n'ai pas le temps.

— Je sais ce que c'est.

— Comment vont tes vignes ?

— Bien, répondit-il. Les affaires vont bien.

— Et oncle Cane ?

— Toujours aussi con.

J'étouffai un rire : je savais qu'il n'en pensait pas un mot.

— Tante Adelina ?

— Elle va bien aussi. Moins conne que lui.

— Tant mieux pour lui.

Nous avons laissé maman et Vanessa sur le patio, en train de boire de la sangria et de se prélasser près de la piscine, en attendant le déjeuner.

— Tu es en ville pour affaires ? demandai-je.

— J’ai été contacté par un restaurateur qui aimerait organiser des mariages. Il voulait qu’on lui livre nos vins en tonneaux. On toucherait tous les deux une commission.

— Ça me semble honnête.

— Et l’industrie de la mode ? Ta mère et moi avons regardé le défilé, il y a quelques semaines. C’était très bien.

Mes choix de vie n’avaient jamais mis mon père mal à l’aise. Il devait savoir comment je menais ma vie, mais il ne posait pas de questions. J’avais presque trente ans et je n’étais pas marié, mais mes parents ne m’interrogeaient jamais sur mon désir de fonder une famille. Je savais qu’ils avaient mon âge quand ils s’étaient rencontrés. Avant cela, ils ne semblaient pas avoir eu de relations sérieuses.

Quand j’atteignis la terrasse, mon cœur manqua un battement.

Ma mère et ma sœur étaient assises à table avec des verres de sangria. Mais une troisième personne s’était jointe à elles.

Muse.

Elle m’avait désobéi.

Vêtue d’une robe longue bleue, les cheveux bouclés, elle semblait prête à faire un shooting. Elle portait des sandales sable et un grand chapeau qui protégeait ses épaules du soleil. Les jambes croisées, très gracieuse, elle avait tout du top-model.

Quand elle nous entendit approcher, elle se retourna vers moi.

Un grand sourire aux lèvres...

Si ma famille n’avait pas été là, j’aurais pu la gifler.

La gifler très fort.

— Salut, *mon cœur*, lança Muse en se levant pour m’accueillir, un verre à

la main.

Elle marcha vers moi avec assurance. Elle me tenait par les couilles et elle le savait. Elle leva la tête pour réclamer un baiser, le regard pétillant de malice.

Pour la première fois, je n'avais pas du tout envie de l'embrasser. Je ne voulais pas sentir ces lèvres arrogantes sur les miennes. J'aurais préféré l'attraper par les cheveux et la traîner dans sa chambre. Juste au moment où je pensais reprendre le contrôle de notre relation, elle me baisait.

— Salut, *bébé*, répondis-je en baissant la tête pour lui donner le baiser le plus froid de ma vie.

J'aurais embrassé la joue de ma mère mieux que ça.

Elle se tourna vers mon père et lui tendit la main.

— Quel plaisir de vous rencontrer, M. Barsetti. Votre fils parle souvent de vous. Je m'appelle Sapphire.

Mon père me jeta un coup d'œil avant d'accepter sa main tendue. Malheureusement, je vis un petit sourire étirer ses lèvres.

Merde.

Il lui serra la main et se tourna vers elle.

— Tout le plaisir est pour moi.

Puis il se pencha et déposa un baiser sur sa joue.

Bordel ! Mon père n'embrassait que ma sœur sur la joue.

— Puis-je vous offrir un verre ? demanda Sapphire. Votre fils m'a dit que vous aimiez le scotch. Je bois du scotch, moi aussi.

C'était un cauchemar.

Mon père sourit à nouveau.

— J'adorerais un verre de scotch, princesse.

Non. Non. Non !

— Je m'en occupe ! annonça Muse en marchant vers le bar.

Mon père se tourna vers moi quand elle fut hors de portée de voix.

— Elle a l'air charmant.

Mon père l'aimait déjà – et il était difficile de lui plaire.

Maman se joignit à notre conversation, un large sourire aux lèvres.

— Pourquoi ne nous as-tu pas parlé de ta petite amie ?

Muse m'avait pris par surprise, et je ne sus que répondre. Je ne pouvais pas dire la vérité à mes parents. J'étais donc obligé de mentir. J'étais à sa merci : elle avait été plus rusée que moi.

— Je voulais vous faire la surprise...

Maman se tourna vers mon père.

— Ils vivent ensemble.

Le regard de mon père se durcit.

— Dans ce cas, elle est plus que sa petite amie.

Fait chier !

Vanessa se joignit à la conversation.

— Con, je l'aime beaucoup. Moi qui pensais que tu préfèrais les bimbos débiles... J'avais tort. Elle est super.

— Elle me plaît aussi, renchérit maman. Une jeune femme vraiment charmante.

Je gardai mon sang-froid, mais une tempête faisait rage en moi. Muse avait dépassé les bornes. Elle forçait ma famille à croire à un mensonge – et je ne mentais jamais à ma famille. Elle leur donnait de faux espoirs.

J'aurais pu l'étrangler.

Muse revint s'asseoir avec deux verres de scotch. Elle en tendit un à mon père et l'autre à moi.

Elle ne m'avait pas demandé ce que je voulais boire. Elle le savait déjà. Et elle avait voulu montrer à ma famille qu'elle le savait.

J'avais sous-estimé cette femme.

VANESSA ÉTAIT ASSISE à côté de Muse, visiblement déjà conquise.

— Alors, vous êtes ensemble depuis quand ?

J'étais assis en face de Muse, et je lui jetai un regard froid. Puisqu'elle tenait tant à mentir, qu'elle invente toute l'histoire !

— Il y a six mois, répondit-elle en levant son verre de sangria pour boire une gorgée. Et il m'a demandé d'emménager chez lui il y a trois semaines.

La dernière partie était vraie, mais je ne lui avais pas demandé – je lui avais ordonné.

— Oh..., gloussa Vanessa. Je ne pensais pas que mon frère soit si romantique.

Et elle avait raison. Je ne l'étais pas.

Maman se tourna vers moi, le regard accusateur.

— Je suis étonnée que mon fils ne m'ait pas dit qu'il fréquentait une femme depuis six mois...

Elle était très déçue.

Je fusillai Muse du regard.

— Comme nous travaillons ensemble, il voulait que ça reste secret, poursuivit Muse.

Elle mentait si bien, sans effort, que j'avais presque envie de la croire, moi aussi.

— J'ai fait quelques shootings avec lui, et nous ne voulions pas que les autres mannequins nous accusent de favoritisme à cause de notre relation.

— C'est pour ça que je me souviens de toi, s'exclama Vanessa. Tu étais là à son dernier défilé !

— Oui, répondit Muse. J'y étais. Conway est un homme brillant. Je suis honorée de porter ses créations.

Elle avait une étrange manière de montrer son appréciation.

Mon père ne disait pas un mot. Il écoutait notre conversation, en mangeant le repas que Dante nous avait préparé.

— Qu'est-ce qui vous a amenée en Italie ? demanda ma mère.

Je n'imaginai pas entretenir ce mensonge pendant encore des années.

Mais je serais obligé de faire semblant devant ma famille. Et on ne devait pas me voir avec d'autres femmes, parce que j'aurais l'air d'être infidèle... et ma famille serait extrêmement déçue. L'idée de coucher avec une autre femme ne m'avait même pas traversé l'esprit depuis que j'avais rencontré Muse, mais là n'était pas la question. Elle était la prisonnière et moi le geôlier. Comment avais-je pu la laisser inverser les rôles ? Désormais, j'étais à sa merci. Je ne pourrais jamais avouer la supercherie à ma famille et ce qui s'était réellement passé. Ma mère ne me pardonnerait jamais si elle apprenait que Muse était en réalité ma prisonnière. Et voir la déception dans le regard de mon père me tuerait.

— J'ai toujours voulu faire du mannequinat pour Barsetti Lingerie. J'ai quitté New York pour réaliser mon rêve. J'ai rencontré Conway, et il m'a donné ma chance.

Muse tissait avec adresse vérité et mensonges, sans jamais s'incriminer. Mes parents étaient des gens intelligents qui savaient reconnaître un mensonge quand ils en entendaient un, mais ni l'un ni l'autre ne réagit. Ils devaient penser que cette femme était la bonne, si j'étais en couple avec elle... Parce que je n'avais jamais été en couple.

Elle me tenait.

— Vous allez continuer à défiler ? demanda maman.

Comme je refusais toujours de participer à cette conversation, je ne dis rien.

— Conway est un peu jaloux. Il ne veut plus que je défile..., répondit-elle en me décochant un sourire entendu par-dessus la table.

— Oh..., souffla ma mère d'une voix douce. Comme son père...

J'étais dans la merde.

Si je ne changeais pas rapidement de sujet, ça ne s'arrêterait jamais. Ma mère et ma sœur étaient déjà conquises par la femme qu'elles pensaient être ma petite amie. Plus nous nous attarderions sur le sujet, pire ce serait.

— Vanessa, ça se passe bien, la peinture ?

— Super bien, répondit-elle. On a commencé l'aquarelle, la semaine dernière, et j'adore ça ! Je ne pensais pas aimer autre chose que la peinture à l'huile traditionnelle, mais toutes ces couleurs et ces lavis, c'est fascinant !

— Tu as peint quelque chose ?

C'était la première fois que mon père prenait la parole.

— Je viens de terminer mon premier tableau, répondit Vanessa.

— J'adorerais le voir.

Mon père s'intéressait à tout ce que nous faisions. Il n'était pas particulièrement amateur d'art, mais il montrait à sa fille qu'il s'intéressait aux mêmes choses qu'elle.

— Je vous le montrerai, dit Vanessa.

Elle se tourna vers Muse.

— Mon frère t'a dit ce qu'il m'a fait, il y a quelques semaines ?

Je plissai les yeux.

— Ferme-la, Vanessa.

Muse sourit.

— Maintenant, je veux savoir !

— Alors voilà..., reprit Vanessa en posant sa serviette sur la table. Je suis sortie boire un verre avec un gentil garçon que j'ai rencontré à l'école...

Mon père cessa brusquement de manger, posant sa fourchette avant de porter son verre de scotch à ses lèvres. Jamais un garçon n'était entré dans la maison de mes parents tant que Vanessa y habitait. Pas même quand l'école organisait un bal. Quand il était question de ma sœur et de garçons, mon père se métamorphosait.

— ... Et Conway est resté en embuscade de l'autre côté de la rue pendant tout le dîner pour nous surveiller. Puis il nous a suivis jusqu'à chez moi et nous a regardé nous souhaiter bonne nuit. Et ensuite, il a suivi le type encore quelques mètres, expliqua Vanessa en levant les yeux au ciel. C'est avec cet homme-là que tu vis, je préfère te prévenir...

Quand Muse se tourna vers moi, elle ne m'adressa pas le même regard

froid et agacé que ma sœur. Au contraire, elle avait l'air très doux, comme si elle était touchée par cette histoire.

Je n'étais pas toujours un sale con.

— C'est un vrai psychopathe ! s'écria Vanessa. C'est ma vie privée !

— Je m'en fiche, rétorquai-je en avalant mon scotch. Il y a des connards dans la nature, Vanessa. Tu n'en sais rien parce que j'ai toujours fait en sorte que tu ne le saches pas. Mais...

— Ça suffit, dit mon père d'une voix basse mais colérique.

Il avait terminé son scotch et posa son verre vide sur la table.

Même Vanessa se tut.

Muse jeta un regard à mon père, mais n'ajouta pas un mot.

Je savais exactement pourquoi mon père avait mis fin à la conversation. Il m'avait raconté ce qui était arrivé à sa propre sœur, Vanessa, celle qui avait donné son nom à la mienne. Son destin n'avait jamais cessé de le hanter. Il avait protégé ma sœur jusqu'à son départ, même si elle ne s'en était jamais rendu compte. En tant que fils aîné, il était de mon devoir de prendre soin d'elle et d'empêcher qu'il lui arrive quelque chose. Il m'avait transmis cette responsabilité.

Et je la prenais très au sérieux.

MA FAMILLE partit au coucher du soleil.

Enfin !

Ma mère m'embrassa sur la joue.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi, maman.

Elle me serra dans ses bras.

— J'aime beaucoup Sapphire. Elle est charmante.

Je me forçai à sourire.

— J'en suis ravi. Elle est très gentille.

— Je savais que tu finirais par trouver la femme idéale, dit-elle en m'embrassant une dernière fois sur la joue, avant de marcher vers la voiture avec Vanessa.

Mon père embrassa Sapphire sur la joue.

— C'était un plaisir de vous rencontrer. J'ai hâte de vous revoir.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-elle. Conway a une famille charmante.

— Mon fils vous traite bien ?

Pourquoi mon père posait-il cette question ?

Le sourire de Sapphire ne faiblit pas, mais son regard se ternit.

— Oui. Votre fils est un homme bon.

— Je suis ravi de vous l'entendre dire.

Il tourna vers moi son regard perçant, m'examinant aux rayons X.

— Tu devrais emmener Sapphire en Toscane. Elle pourrait visiter la maison de ton enfance et nos vignobles.

— Je n'y manquerai pas.

Il me serra dans ses bras.

— Je t'aime, fils.

— Je t'aime aussi, père, répondis-je en lui rendant son étreinte.

Il posa la main sur ma nuque et déposa un baiser sur mon front, avant de tourner les talons. Tous s'installèrent dans la voiture, vitres baissées pour pouvoir nous saluer.

Sapphire passa un bras autour de ma taille tout en saluant ma famille de la main.

Dès que la voiture eut disparu, je laissai mon bras retomber et jetai à Sapphire un regard noir.

Elle ne souriait plus, et son bras n'était plus autour de ma taille. Les poings sur les hanches, elle me toisa avec assurance.

— Tu n'imagines pas ce que tu fais.

— Si, répondit-elle. À partir de maintenant, les choses se passeront différemment. Si tu m’emmerdes, je dirai à ta famille ce qu’il en est vraiment.

— Tu dépasses les bornes.

— Comme si tu ne les avais pas dépassées un million de fois !

J’avais fait beaucoup de choses dont je n’étais pas fier, mais je n’avais jamais pensé à ma réputation. Les gens pensaient de moi ce qu’ils voulaient. Ma famille, c’était différent. Je voulais qu’ils soient fiers de moi. Je ne supporterais pas de les décevoir. Si mon père apprenait que je gardais Muse prisonnière, il me flanquerait une volée.

— Qu’est-ce que tu veux ?

— De nouvelles règles.

Je n’arrivais pas à croire que je négociais avec une femme que j’avais achetée cent millions de dollars.

— C’est-à-dire ?

— Je veux être ton égale dans cette maison.

C’était mon nom qui figurait sur le titre de propriété. Elle ne serait jamais mon égale.

— Tu ne me donnes pas d’ordres. Je fais ce que je veux et j’ai le droit de te dire non.

Pourquoi n’avais-je pas dit à mes parents que je n’étais pas en ville ? Je n’aurais jamais dû les laisser venir ici, tant que Muse n’était pas enfermée dans sa chambre.

— Attention, Muse...

— Attention ? répéta-t-elle. C’est à toi de faire attention.

— Si tu veux être libre, sors de chez moi, la menaçai-je. Pars. Je dirai à tout le monde que je t’ai laissée filer. Je suis certain que Knuckles sera ravi de l’apprendre.

Peut-être fallait-il que je lui rappelle que je lui avais sauvé la vie. Elle me tenait par les couilles, mais c’était réciproque.

Sa colère s’évanouit aussitôt.

— Tu as raison. Je ne peux pas partir parce que je n'ai nulle part où aller. Hors de ces murs et loin de ta protection, je ne suis absolument rien. Je le sais, dit-elle d'une voix brisée.

Elle avala sa salive.

— Mais je veux être traitée différemment sous ton toit. Je veux avoir des droits et ton respect.

Si je ne la respectais pas, elle n'aurait aucun droit.

— Pour commencer, je voudrais que tu frappes à ma porte. C'est à moi de décider si tu entres ou non.

Cela ne me plaisait pas du tout.

— Et de décider si on baise ou pas.

Je grognai entre mes dents :

— Tu oublies combien j'ai payé pour te sauver la vie.

— Et tu oublies que je suis un être humain et que je n'aurais jamais dû être vendue comme une tête de bétail.

— Ce n'est pas mon problème, soufflai-je. Tu t'es mise toute seule dans ce pétrin.

— Peu importe, dit-elle en levant la main. Troisièmement, je fais ce que je veux quand j'en ai envie. Si j'ai envie de travailler toute la journée dans les écuries, je travaille dans les écuries. Si je n'ai pas envie de manger avec toi, je ne mange pas avec toi.

— En gros, tu veux que je t'entretienne, sans rien me donner en retour ? demandai-je d'un ton incrédule. Parce que si tu ne me sers à rien, je n'ai plus qu'à te flanquer dehors.

— Non, je te serai utile. Mais tu vas me traiter comme un être humain, à partir de maintenant. Dis-toi que c'est un compromis. Je travaille pour avoir un toit. Tu me traites avec respect pour conserver ta réputation et la fierté de tes parents. Je trouve ça équitable.

Si je n'avais pas été si proche de ma famille, je leur aurais dit la vérité pour ne pas avoir à modifier les règles de notre arrangement. J'aimais faire ce

que je voulais et lui donner des ordres quand j'en avais envie. C'était ce qui me plaisait le plus dans notre relation.

— Tu oublies quelque chose.

— Quoi ? demanda-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Mes parents ont gobé tes mensonges. Ils pensent qu'on est en couple.

— Et alors ?

— Et alors ? sifflai-je. Maintenant, je suis obligé de poursuivre ce que tu as commencé. Tu penses que ça me fait plaisir ?

— Tu vas devoir le faire si tu veux tenir ta part du marché.

J'avais tellement envie de gifler son joli visage que ma main me démangeait.

— Tu joues avec leurs sentiments.

— Les couples se font et se défont tout le temps.

— Mes parents pensent que c'est du sérieux. Je ne leur avais jamais présenté de femme. Ils doivent croire que je vais t'épouser ou une connerie du genre.

— Ce n'est pas mon problème, répliqua-t-elle froidement.

Je n'aurais jamais dû sous-estimer cette femme. Elle avait réussi à échapper à Knuckles une fois et à se faire embaucher comme mannequin. Elle m'avait gagné à sa cause, m'avait convaincu de l'acheter pour cent millions de dollars. Elle n'était pas n'importe qui.

J'avais trouvé mon égale.

TROIS

Sapphire

J'étais assise dans mon lit avec un livre. J'avais passé la journée dans les écuries et j'avais des courbatures aux épaules comme jamais. Je n'avais jamais travaillé aussi dur à New York – pas comme ici. Des cals se formaient sur les paumes de mes mains, et je sentais mes muscles s'arrondir, mais ça ne me dérangeait pas.

Je n'étais toujours pas montée à cheval.

Marco m'avait dit que je n'étais pas prête.

J'apprenais à mieux connaître les chevaux. Le seul avec lequel je n'arrivais pas à créer un lien était Carbine.

Cet étalon était un gros con.

Des pas se firent entendre dans le couloir, tout près de la porte de ma chambre. À la démarche lourde et vive, je compris que ce n'était pas Dante. Conway et moi n'avions pas communiqué depuis que nous avons reçu sa famille, la veille. J'étais montée dans ma chambre, et lui dans son atelier.

Je voulais bien reconnaître que j'avais essayé de le rouler. J'avais menacé de tout dire à sa famille, parce que je savais qu'il préférerait mourir plutôt que les perdre. Il avait commis une erreur en me disant combien ils comptaient à ses yeux.

Mais c'était mon seul moyen de pression.

Si j'allais passer ma vie ici, je ne voulais pas être une esclave obéissante.

Je voulais être une partenaire. Peut-être pas sa petite amie, mais au moins son amie. Nous coucherions toujours ensemble sans avoir de sentiments, mais ce serait différent. Tout serait différent.

Il entra sans toquer, comme s'il avait tous les droits.

— Frappe d'abord.

En croisant son regard, je vis la rage brûler dans ses prunelles.

Il resta sur le seuil et ne bougea pas d'un pouce.

— Retourne dans le couloir et recommence.

Il serra les dents si fort que je crus que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites.

— Je m'en souviendrai la prochaine fois.

— Non. Recommence.

Il claqua la porte derrière lui, refusant de céder.

— Je ne suis pas à ta botte. Que ce soit clair.

Il marcha vers le lit, les bras rigides le long de son corps.

Je fermai mon livre et soutins son regard, soudain douloureusement consciente du fait que nous étions seuls dans ma chambre. La dernière fois qu'il m'avait baisée, ç'avait été brutal. Pas de baiser, ni de gestes tendres. Et il ne m'avait pas laissé jouir.

Je lui en voulais toujours.

Il resta planté devant mon lit, ses yeux perçants agités par une tempête d'émotions.

Je ne lui ordonnai pas de retourner dans le couloir et de frapper. Je savais reconnaître ses limites.

— Quoi ?

— Je veux baiser.

Je haussai un sourcil. J'avais du mal à croire qu'il ait réellement prononcé ces mots.

— Et que veux-tu que j'y fasse ?

— À ton avis ? Écarte les cuisses.

Je ramassai mon livre et m'en servis pour le frapper au torse.

— Non.

Il ne tituba pas, malgré la taille et le poids du livre.

— J'ai demandé.

— Même si tu as demandé, ça ne veut pas dire que je vais accepter.

Il serra les poings.

— Et tu n'as pas demandé. Tu es entré et tu m'as dit ce que tu voulais. On dirait un homme de Cro-Magnon.

— Ces nouvelles règles me plaisent de moins en moins...

Je n'étais pas une machine. Il ne pouvait pas me demander n'importe quoi et s'attendre à ce que je m'exécute avec le sourire.

— Si j'étais une femme dans un bar, m'aurais-tu abordée comme ça ?

— Ça dépend. Ai-je acheté cette femme cent millions de dollars ?
rétorqua-t-il en fronçant les sourcils.

Je l'ignorai.

— Tu serais gentil avec elle. Tu lui offrirais un verre. Tu la séduirais...
Tu ne dirais pas ça comme ça.

— Tu es en train de me dire que tu veux que je te conte fleurette ?

— Oui, plus ou moins... Tu pourrais commencer par m'embrasser ou me toucher... pour me mettre dans l'ambiance.

Il soupira.

— Tu sais ce que j'en pense.

— Je sais ce que tu as dit sur le fait d'embrasser. Mais quand tu m'as embrassée, j'ai senti que tu y prenais plaisir.

Il recula d'un pas et glissa les mains dans ses poches.

— Tu dis que c'est un compromis, mais j'ai l'impression d'être le seul à faire des sacrifices.

— Traite-moi comme un être humain, c'est tout ce que je te demande !
Pourquoi est-ce si difficile, Conway ? Je suis sûre que tu as connu plein de femmes. Tu sais comment les ramener dans ton lit. Pourquoi refuses-tu de le

faire avec moi ?

— Tu penses que je leur achète des fleurs et que je leur murmure des mots-doux ? grognai-je. Non, ce n'est pas comme ça que ça se passe. Dès que je rentre dans une pièce, toutes les chattes sont à ma disposition. Les femmes se jettent à mon cou où que j'aie. Je n'ai jamais séduit une seule femme de ma vie. Et ça me plaît. Tu es ridicule d'attendre autre chose de moi.

— Tu m'as achetée cent millions de dollars... Je dois être différente.

Il se tourna vers la fenêtre, en soufflant sa colère. Sa poitrine se souleva au rythme de sa respiration effrénée, avant qu'il ne retrouve son sang-froid.

— Combien de temps comptes-tu me garder, Conway ?

— Je ne suis pas encore sûr.

— Et tu dis que je suis ton fantasme, c'est ça ?

Il se retourna lentement vers moi, le regard moins hostile.

— Je veux bien être ton fantasme. Mais tu dois être le mien. C'est tout ce que je te demande.

Il me fixa du regard un long moment, sans ciller.

— Je veux me sentir belle. Je veux que tu me touches avec tendresse. La première nuit, tu as fait tout ce que je désirais. C'est ce que je veux à chaque fois. Je veux que tu me traites bien. Je veux être ton amie. Quand on a commencé à travailler ensemble, tu étais vraiment con parfois... Mais tu étais aussi très gentil. C'est ce que je veux, Conway. Si tu commences à me traiter comme ça... Je serai qui tu voudras que je sois. Je te montrerai que je te désire. Tu auras l'impression d'être le roi du monde. Je dirai ton nom au lit ou quand j'aurai ta queue dans la bouche. Je serai qui tu voudras la moitié du temps, et tu seras qui je voudrai l'autre moitié du temps. Puisque c'est un arrangement à long terme, nous devons tous les deux devenir ce que désire l'autre.

Il s'assit enfin au bord de mon lit, les muscles tendus sous son tee-shirt. Penché en avant, il posa les coudes sur les genoux. Il regarda longuement par la fenêtre avant de pousser un petit soupir.

— Tu veux que je te raconte la première fois que je t’ai vu ? demandai-je.
Il cilla enfin.

— J’étais assise dans un bar avec un verre de scotch. J’avais touché le fond, et je venais de trouver un mot de Knuckles sur le comptoir, à côté de moi...

Il se tourna vers moi.

— Il y avait une émission de variété à la télévision, et ils ont passé un petit reportage sur toi. Ils ont montré des photos de toi, parlé de ton défilé et passé une vidéo de toi à une sorte de gala... J’ai tout de suite pensé que tu étais le plus bel homme que j’aie jamais vu.

J’aurais peut-être dû garder ça pour moi, mais j’avais décidé d’être honnête. Cette relation n’évoluerait jamais si je ne faisais aucun effort.

— Quand je t’ai vu en personne, j’ai pensé la même chose. Et puis, tu as ouvert ta bouche de sale con, et j’ai compris que tu étais trop beau pour être vrai. Tu étais arrogant, dur et grossier. Mais cela n’a rien changé à mon désir pour toi. Quand nous avons couché ensemble, j’ai pris du plaisir. J’ai essayé de me retenir... Mais j’ai pris mon pied. Je comprends que tu ne veuilles pas que ça devienne trop intime, si ça a des conséquences négatives sur ton travail, mais je te demande de faire une exception pour moi. Si je suis ta muse, la femme qui t’a inspiré tes plus belles créations, peut-être que je peux t’inspirer encore plus. Peut-être qu’en faisant ce que je te demande, tu auras encore plus de succès. Je sais qu’il y a un lien entre nous... Tu l’as senti aussi.

Il se détourna quand j’eus fini de parler, frottant ses mains l’une contre l’autre tout en regardant par la fenêtre. Il scruta longuement l’obscurité, avant de baisser les yeux vers ses mains. Calleuses et nerveuses, c’étaient les mains d’un homme viril. Il avait les avant-bras longs et bien dessinés, et ses biceps tendaient le tissu de ses manches courtes. Il était si musclé qu’il semblait taillé dans la pierre...

— Je n’aime pas l’idée, mais je dois reconnaître que notre arrangement

actuel ne fonctionne pas...

— Non, ça ne fonctionne pas.

Il fixait toujours ses mains du regard.

— Tu joues au gros dur, parfois, mais je ne pense pas que ce soit vraiment toi. Je pense que tu es un homme merveilleux, mais que tu essayes de le cacher pour te protéger. Je pense que tu as un cœur, mais que tu refuses de laisser quelqu'un le voir. Ça se voit quand tu es avec ta famille. Si quelqu'un touchait un cheveu de ta sœur, tu le tuerais de tes propres mains.

— J'aime ma sœur, mais cela ne fait pas de moi un type bien, Muse. Pense à tout ce que je t'ai fait.

— Et à tout ce que tu as fait pour moi...

Il regarda par la fenêtre.

— Je ne dis pas que tu es parfait. Tu es compliqué. Ce n'est pas grave. Mais je ne pense pas que tu sois aussi mauvais que tu prétends l'être. Arrête de faire semblant avec moi. Tu peux être toi-même quand nous sommes tous les deux.

Il frotta ses phalanges.

— Nous savons tous les deux ce qui me serait arrivé si tu ne m'avais pas achetée.

— Oui. Mais j'avais aussi envie de te baiser. Je voulais prendre ta virginité. Arrête de réécrire l'histoire. Je ne suis pas un héros. Je n'ai jamais voulu être un héros. Oui, j'aimerais que tu m'acceptes comme je suis, avec mes bons et mes mauvais côtés. Mais je préfère que tu ne voies pas en moi quelqu'un que je ne suis pas... C'est agaçant.

Si c'était ce qu'il voulait, je l'accepterais.

— On pourrait essayer, Conway ?

Il ne répondit pas.

Je fis glisser ma main sur le lit et la posai sur son bras.

Il se raidit.

Je la baissai jusqu'à toucher ses doigts. Puis je lui pris la main.

Il ne se dégagea pas.

Je serrai les doigts.

Il ne réagit pas. Son corps était immobile. Sans vie. Puis il poussa un léger soupir et serra ma main.

— D'accord... On va essayer.

CARBINE SE TOURNA vers l'autre côté de son enclos, en agitant la queue pour montrer son agacement. Dès que j'approchais de la clôture, il était de mauvaise humeur. Il ne semblait aimer personne, pas même Marco.

— Je viens de laver ces délicieuses carottes pour toi. Tu ne vas pas me dire que tu n'en veux pas ?

Il hennit et mâchouilla de l'herbe.

— Tu préfères manger de l'herbe que des carottes ? demandai-je d'un ton incrédule.

Carbine m'ignora complètement.

Ce cheval avait plus de caractère que moi.

— Il fait ce qu'il veut, lança Conway en s'approchant derrière moi, vêtu d'un jean serré, d'un tee-shirt noir et de bottes brunes.

Il avait les mains dans les poches, et sa barbe de trois jours lui donnait l'allure d'un homme qui travaillait en extérieur.

Mon cœur battit plus vite maintenant que Conway était dans les parages. La nuit dernière, nous nous étions tenu la main sans parler pendant trente minutes. C'était le moment le plus intime que nous ayons partagé, encore plus intime que notre première fois.

Depuis ce moment, tout semblait différent.

— Alors pourquoi le gardes-tu ?

Il me prit une carotte des mains.

— C'est un beau cheval.

— Mais il n’aime personne.

— Ce n’est pas vrai.

Il retroussa les lèvres et siffla.

Carbine leva immédiatement la tête et se tourna vers Conway. Il marcha vers nous, de plus en plus vite à mesure qu’il approchait. Sa crinière agitée par le vent ondulait sur son encolure tel un serpent dans le désert. Il trotta jusqu’à la clôture et poussa son nez entre les mains de Conway, en soufflant son haleine tiède.

— Salut, mon gars, dit Conway en le grattant derrière l’oreille. C’est ça que tu veux ?

Il leva une carotte, que Carbine dévora. Même quand il eut englouti sa friandise, le cheval resta près de Conway.

Je restai bouche bée. Je n’avais jamais vu Carbine faire autre chose que nous ignorer, Marco et moi. Mais il était évident qu’il aimait Conway.

— Je ne l’avais jamais vu faire ça.

Conway lui caressa l’encolure.

— Lui et moi, on se comprend. Donne-lui une carotte.

— Heu... Il pourrait me mordre.

— Il ne te mordra pas. Il a un sale caractère, mais il n’est pas méchant.

Je levai une carotte, et Carbine la mangea. Il n’était pas hostile envers moi, mais il était évident qu’il était là pour Conway.

Conway le flatta encore quelques minutes, avant de poser les bras sur la clôture.

— C’est un bel étalon. Avant, je le prêtais à des éleveurs pour saillir leurs juments, mais j’ai arrêté.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— J’avais l’impression d’en faire un gigolo.

— C’est peut-être pour ça qu’il est sur les nerfs. Il a besoin de tirer son coup.

Conway étouffa un rire.

— Il tire son coup avec les juments, de temps à autre. On vend les poulains.

— Tu le montes parfois ?

Il semblait difficile à contrôler.

— Pas depuis longtemps, mais oui, parfois.

— Il n'essaye pas de te renverser ?

— Non.

Comme Carbine ne recevait plus d'attention, il se remit à brouter, en retroussant ses grandes lèvres sur ses dents pour mâchouiller les plus petits brins d'herbe. Nous restâmes un long moment à le regarder faire, réchauffés par une brise tiède.

Ce jean allait très bien à Conway.

— Comment vont les écuries aujourd'hui ?

— Bien. Je peux me tuer à la tâche, il y a toujours quelque chose à faire. Il est presque impossible de les garder propres. Il y a toujours de quoi faire.

— J'imagine...

— Mais j'apprécie le travail. Je me demandais justement si tu avais envie d'avoir des poneys...

— Pourquoi voudrais-je avoir des poneys ? demanda-t-il en regardant Carbine.

— Parce que c'est mignon...

Quand il se tourna vers moi, je vis qu'il souriait avec les yeux.

— Je n'aime pas les trucs mignons.

— Et si je m'occupais d'eux ?

— À quoi serviraient-ils ?

— À quoi servent les chevaux ? répliquai-je.

Il esquissa un sourire.

— Touché.

— Alors... ?

— Je vais y réfléchir.

— On a de l'espace. Et on a déjà de quoi les nourrir et tout ce qu'il faut...
Ce ne serait pas un gros bouleversement.

— Tu veux vraiment tes poneys, dis-moi...

— Eh bien, je pensais qu'on pourrait en avoir deux. Un seul, ce serait cruel... Ils ont besoin d'un compagnon.

— Je vais y réfléchir, répéta-t-il.

Je détournai mon regard de Conway pour admirer Carbine.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— Je suis allé à Milan quelques heures pour y retrouver Nicole. Mes modèles étaient en rupture de stock. Elle dit que je dois commencer à penser à ma prochaine ligne. Il faut battre le fer tant qu'il est chaud...

— C'est une bonne idée. Tu as déjà des idées ?

— Quelques-unes, répondit-il d'un ton évasif.

Je levai les yeux vers le soleil pour avoir une idée de l'heure, car je n'avais pas de montre. Il devait être entre quinze et seize heures. J'avais encore des tâches à terminer avant la fin de la journée.

— Je devrais me remettre au travail.

Il se redressa, les bras le long du corps.

— Tu dîners avec moi, ce soir ?

Malgré la chaleur estivale, je sentis mes poils se hérissier sur mes bras.

— Avec plaisir.

— Super. Alors à ce soir.

NOUS NOUS INSTALLÂMES sur la terrasse, devant une bougie blanche. Dante nous servit des steaks juteux accompagnés d'asperges et de pommes de terre. Il avait choisi le vin, et nous dégustions ce repas digne d'un restaurant étoilé dans le jardin.

Le soleil était couché depuis trente minutes. Nous n’apercevions plus qu’une faible lueur à l’horizon. Des éclats de bleu, d’orange et de rose se mêlaient aux nuages, qui commençaient à s’étirer maintenant que la température chutait.

Conway et moi ne parlions pas beaucoup. Depuis que nous avions passé cet accord, nous discussions moins. Nous avions simplement moins de choses à dire, maintenant qu’il ne se permettait plus de me donner des ordres. Notre relation était basée sur le conflit. S’il n’y avait pas de conflit, nous n’avions rien à nous dire.

Mais je préférais le silence aux disputes incessantes.

Il me fixait du regard. Son tee-shirt noir mettait en valeur l’épaisseur de ses bras. Il s’était rasé avant le dîner et n’avait plus sa barbe de trois jours. Son regard était aussi sombre que son tee-shirt, ce qui lui donnait l’air grave. Il baissait uniquement les yeux pour couper son steak.

Je commençais à m’habituer à ses regards insistants. C’était le même regard qu’il me servait depuis notre première rencontre, mais un peu différent.

— L’histoire de Vanessa est vraie ? Tu l’as vraiment suivie ?

Il but une gorgée de vin avant de répondre :

— Oui.

— Pourquoi ?

— Les hommes sont des connards. Voilà pourquoi.

— Certains oui, mais pas tous.

Il secoua la tête.

— Si, tous. Tu es bien placée pour le savoir.

Au contraire. J’étais en train de dîner avec une exception à cette règle. Mais, comme il détestait que je le traite de gentil garçon, je ne répondis pas.

— Tu la protèges beaucoup ?

— Plus qu’elle ne le pense. Elle est fâchée parce que je l’ai suivie, mais elle pense que c’est la première fois. La fait qu’elle ne m’ait pas remarqué

avant m'inquiète un peu.

— Elle a l'air d'être débrouillarde.

— Non. Elle est jeune et naïve. Elle pense que le monde est un endroit magique qu'elle aimerait peindre sur une toile. C'est très agaçant.

— Elle a l'air intelligente.

— Elle l'est. Je ne m'inquièterais pas tant si elle n'était pas aussi belle.

Il soupira et but une nouvelle gorgée de vin.

— Je suis son frère et, même moi, je la trouve belle. Quand je sors en ville avec elle, tous les hommes la regardent. Mais je ne peux pas étrangler douze hommes à la fois, alors je serre les dents. Combien d'hommes la reluquent quand elle est toute seule ?

— Elle est peut-être naïve, mais elle n'est pas bête. Toutes les belles femmes se font dévisager et connaissent cette sensation.

— Mais toutes les femmes ne se croient pas invincibles. Vanessa ne se rend pas compte. Elle pense être plus forte qu'elle ne l'est vraiment. Si quelqu'un l'agressait, elle se croirait capable de se défendre... Mais ce n'est pas le cas.

Son inquiétude pour sa sœur m'intriguait. Me disait-il toute la vérité ?

— Conway, lui est-il déjà arrivé quelque chose ?

Ce fut la première fois qu'il détourna les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Ton père et toi semblez tous les deux... mal à l'aise quand on aborde ce sujet.

Il engloutit une grosse gorgée de vin.

— Je préfère ne pas en parler.

Il y avait donc bien une raison.

— Je suis désolée de t'avoir posé la question.

Il termina son verre et se resservit.

— Quand elle a décidé qu'elle voulait faire ses études à Milan, mes parents ont eu du mal à la laisser partir. Ils l'ont protégée toute sa vie.

Comme elle vit dans ma ville, je me sens obligé de la protéger. Il n'y a pas eu de problèmes jusqu'à présent, mais on ne sait jamais. Au fond, j'aimerais qu'elle épouse un homme puissant et ne plus jamais avoir à m'inquiéter.

— Peut-être le fera-t-elle.

Il secoua la tête.

— Elle est trop indépendante et elle a de l'humour. Ça fait peur aux hommes.

— Un homme bien n'aurait pas peur de ça. Alors, quand elle rencontrera le bon, il restera à ses côtés.

— Peut-être.

Je repositionnai les manches de ma robe. Je portais celle que Dante avait montée dans ma chambre : une robe d'un bleu pâle avec un décolleté plongeant. L'encolure pigeonnait tellement que je ne pouvais pas porter de soutien-gorge. J'avais donc collé du ruban adhésif sur mes tétons pour qu'ils ne frottent pas sur le tissu.

— Je pense que c'est mignon que tu tiennes tant à elle. Et ça se voit qu'elle t'adore.

— Parce qu'elle y est obligée.

— Non... Vraiment pas.

Il regarda au loin, à travers les champs. Je compris à son attitude que le sujet était clos.

— Je ne connais rien sur ta famille. Comment étaient-ils ?

— Mon père est mort il y a longtemps. Dans un accident de voiture. Ma mère l'a suivi quelques années plus tard, quand elle est tombée malade. J'ai une tante qui habite en Californie, mais je n'ai jamais été proche d'elle. Je n'avais que Nathan... Et puis j'ai découvert qui il était vraiment.

— Je suis désolé.

Je n'avais pas de parent proche, contrairement à Conway. Même quand mes parents étaient encore en vie, nous n'avions jamais été proches. Et quand mon frère et moi vivions sous le même toit, nous ne passions pas beaucoup

de temps ensemble. Dans le cas contraire, peut-être aurais-je subodoré ce qui se tramait. Si je n'avais pas été si égocentrique, peut-être aurais-je pu l'aider.

— Tu n'aimes pas en parler. Je suis désolé d'avoir abordé le sujet.

Je ne m'étais pas rendu compte que Conway me comprenait si bien.

— Il y a quelque chose que j'aimerais savoir.

— Quoi ?

— Quand tu m'as vue pour la première fois... Qu'est-ce que tu t'es dit ?

Je savais ce que j'avais pensé de lui quand je l'avais vu pour la première fois. Je lui avais même raconté ce moment. Partagerait-il ses impressions, lui aussi ?

— Je ne pensais à rien du tout.

Ce n'était pas possible. Je le fixai du regard en attendant qu'il élabore.

— Je t'ai vue et mon cerveau s'est arrêté, enchaîna-t-il en regardant l'horizon. Mon cerveau est toujours en surchauffe. Je suis tourné vers l'avenir, je me demande ce que je vais faire ensuite, quel mannequin va porter telle pièce. Mais quand je t'ai vue... J'ai arrêté de réfléchir. C'était tellement calme. Tu étais la réponse que je cherchais. Tu étais le mannequin idéal que je ne pensais jamais trouver. C'était un sentiment tellement irréal... Je n'ai même pas eu besoin d'y penser.

Je sentis mon sang battre plus vite dans mes veines. Mon souffle s'accéléra. Je me rappelai avoir aperçu sa silhouette dans l'auditorium sombre. Si ma seule présence avait suffi pour éteindre le cerveau de cet homme brillant, je commençais à comprendre l'effet que je lui faisais.

— Et depuis ce moment... tu es ma star.

Je me demandai s'il pensait la même chose des autres mannequins. Avais-je remplacé Lacey Lockwood ? En avait-elle, elle aussi, remplacé une autre avant elle ?

— Tu ressens souvent ça en voyant un mannequin ?

Il se tourna vers moi, les paupières plissées.

— Jamais.

— Seulement avec moi... ?

Il hocha la tête.

— Je n'avais jamais posé les yeux sur une femme aussi belle. Je te l'ai déjà dit et je le pensais vraiment.

Quand il était si gentil, j'avais du mal à ne pas l'aimer. Et je ne l'aimais pas seulement parce qu'il était beau. Je l'aimais parce qu'il était tellement plus que ça. Il me donnait l'impression d'être belle.

— Tu as couché avec Lacey Lockwood ?

Il plissa les yeux.

— Quel rapport ?

— Je me demande juste si tu couches souvent avec tes mannequins.

— Ça ne regarde que moi, répondit-il froidement.

Encaissant l'insulte, je compris que j'avais gâché la soirée, même si ce n'était pas mon intention. Comme nous couchions ensemble, je pensais la conversation appropriée.

Conway ferma les yeux et soupira, réalisant peut-être qu'il avait été trop brusque.

— Non, je n'ai jamais couché avec elle. Je ne couche pas avec mes mannequins.

Incapable de dissimuler ma surprise, je haussai les sourcils.

— Quoi ?

Il fit de son mieux pour masquer son agacement.

— Tu m'as bien entendu.

— Oui, mais... ça m'étonne !

— Je ne mélange pas le plaisir et les affaires.

— Tu couches avec moi, pourtant.

— Et c'est pour ça que tu n'es plus mannequin. Maintenant, tu es ma source d'inspiration, mon fantasme privé.

— Les filles ont toutes l'air d'être folles de toi... Et ce rouge à lèvres sur ton cou... Je pensais juste...

— Si je couchais avec elles, la situation deviendrait intenable. Elles défilent en fonction de leurs mérites. Si je ne couche pas avec elles, je ne fais pas de jalouses. Et je trouve des femmes aussi sublimes ailleurs.

Je n'aimais pas l'idée qu'il aille chercher des femmes sublimes où que ce soit, même si j'ignorais pourquoi ça me dérangeait.

— Alors ce rouge à lèvres est arrivé là sans que tu couches avec une femme ?

Il soutint mon regard.

— Comme je te l'ai déjà dit, je n'ai couché avec personne d'autre.

— Mais tu as l'intention de le faire ?

Il resta un long moment silencieux, avant de répondre :

— Je t'ai déjà expliqué la situation.

Je pouvais le forcer à devenir monogame, mais il pourrait me mentir. Je préférerais qu'il soit honnête.

— Tu as terminé ? demanda-t-il.

— Oui. C'était délicieux.

Nous nous levâmes de table et retournâmes dans la maison. Après avoir monté deux volées de marches, nous nous retrouvâmes dans le couloir où se trouvaient nos chambres.

Il faisait l'effort de me traiter comme je lui avais demandé. Je savais que je devais lui donner quelque chose en échange. Comme j'avais passé la soirée à le trouver sexy dans son tee-shirt, je n'étais pas contre l'idée.

Pas contre du tout.

Je n'arrivais pas à croire que j'avais attendu si longtemps avant de coucher avec un homme – c'était vraiment incroyable !

Il s'arrêta devant ma porte, le regard braqué sur mes lèvres.

Je savais ce qui allait se passer. Je posai les mains sur son torse et m'approchai de lui, mes lèvres tendues vers les siennes. Il voulait peut-être éviter les baisers, mais c'était ce que je préférais. J'adorais sentir sa bouche sur la mienne. C'était à ce moment-là que je me sentais vraiment liée à lui.

Je l’embrassai.

Il m’embrassa.

Je ne m’attardai pas sur ses lèvres. Avec les doigts, je palpai son corps musclé et soufflai dans sa bouche, en pensant à sa queue en moi. Quand il me baisait, j’avais mal, mais je me sentais aussi délicieusement pleine.

Je reculai et laissai retomber mes mains.

— Va dans ton lit. Je te rejoins dans une seconde.

Son regard s’assombrit quand il comprit qu’il allait avoir ce qu’il voulait.

— Je veux juste me préparer...

— Tiroir du haut.

— Pardon ?

— Il y a de la lingerie dans le tiroir du haut.

Il me tourna le dos et entra dans sa chambre. Il ne m’adressa pas un autre regard, et la porte se referma derrière lui.

Mon cœur battait la chamade dans ma poitrine. Mes paumes de main me semblaient à la fois brûlantes et glacées. J’entrai dans ma chambre et ouvris le tiroir du haut, découvrant une dizaine de modèles. Des étoffes et des couleurs différentes, des pièces uniques. Le premier modèle que j’attrapai avait beaucoup trop d’attaches et je ne compris pas comment l’enfiler. Je pris celui qui se trouvait dessous : un body en dentelle argentée à l’entrejambe lacé. C’était le deuxième choix de la pile. Partant du principe que les modèles étaient rangés par ordre de préférence, j’enfilai celui-là.

J’étais déjà passée par là et je n’aurais pas dû être si nerveuse, mais j’avais l’impression de revivre ma première fois. La dernière fois, je l’avais retrouvé dans sa chambre. Il m’avait retiré ma lingerie et pris mon innocence. J’avais passé la nuit à ses côtés, dans ses bras musclés. C’était un souvenir agréable... malgré les circonstances.

J’entrai dans ses appartements, perchée sur des talons argentés que j’avais trouvés dans mon placard. Je me dirigeai vers sa chambre, la démarche mal assurée, parce que j’étais nerveuse. Je ne savais pas à quoi m’attendre. Le

désir que j'avais ressenti en dînant avec lui était-il la preuve que j'avais perdu la tête ? J'avais le droit de refuser, à présent, mais ce n'était pas ce que je voulais.

Je voulais me glisser dans ce lit avec lui.

Comme si je m'apprêtais à défiler sur le podium, je me redressai et levai le menton. Je gardai les épaules en arrière, le ventre rentré et les clavicules apparentes. Mes talons claquèrent sur le plancher. Il savait donc que j'approchais.

Je voulais être son fantasme, lui donner ce dont il avait tellement envie. Ce n'était pas facile, car je n'avais pas beaucoup d'expérience en la matière. En général, quand il entrait dans ma chambre, sa queue se retrouvait en moi sans que j'aie eu le temps de faire quoi que ce soit.

La porte était ouverte et j'entrai dans sa chambre.

Le feu était allumé, projetant une lumière dorée sur le lit. Il était assis, adossé à la tête de lit, les épaules impressionnantes dans cette position. Sa peau bronzée luisait doucement sous l'effet des flammes, et des ombres soulignaient sa musculature. Il tourna légèrement la tête vers moi, les mains posées sur les draps, qu'il avait tirés sur ses hanches. Tous ses vêtements étaient éparpillés dans la pièce. Je savais donc qu'il était nu.

J'avais hâte de vérifier.

Je marchai jusqu'au bord du lit et retirai mes escarpins.

— Garde-les.

Je sursautai et remis ma chaussure. Je me redressai à nouveau et le regardai avec hésitation, ne sachant plus que faire. Devais-je l'escalader ? Me déshabiller ? Ramper vers son corps et le sucer ?

Je l'ignorais.

Mais je compris que je devais arrêter d'y réfléchir. Au lieu de me demander ce qu'il voulait, j'y allai à l'instinct. Les hommes aimaient le sexe, peu importe la position. Et ils voulaient qu'une femme ait envie d'eux. C'était tout ce que j'avais à faire, et cela devrait suffire.

Je rampai sur le lit et au-dessus de lui, chevauchant ses hanches. Puis je m'assis lentement sur sa queue en érection – vingt-trois centimètres de désir. Elle était chaude au toucher, même à travers la dentelle qui nous séparait.

Il posa les mains sur mes genoux et les fit lentement remonter vers mes hanches, en enfonçant légèrement ses doigts dans ma chair, le regard rivé sur ce qu'il était en train de faire. Il remonta les mains sur mon ventre, puis ma cage thoracique. Puis son regard croisa le mien.

Il était tellement sexy dans cette position, la nuque appuyée sur la tête de lit. Il était excité, mais pas impatient. Sa queue palpita sous moi, titillant mon clitoris. Il me regarda dans les yeux avec assurance, comme s'il savait que j'en avais autant envie que lui.

Il fit redescendre ses mains autour de ma taille, puis sur mes fesses. Mon body se terminait par un string ; j'avais donc le derrière nu. Il pétrit et malaxa mes fesses avec le bout des doigts.

Cessant enfin de réfléchir, je m'abandonnai à mes sensations et mes émotions. Mon cœur ralentit l'allure dans ma poitrine, et mes mains se posèrent toutes seules sur les épaules de Conway. Je me penchai pour l'embrasser sur les lèvres.

Il me rendit mon baiser, cette fois sans réticence.

Je pris une grande inspiration, me délectant de l'alchimie brûlante qui naissait entre nous. Il tourna la tête et suçait doucement ma lèvre inférieure dans sa bouche. Il m'embrassa plus fort, avant d'ouvrir à nouveau la bouche. C'était lui qui menait la danse de nos lèvres, pendant que nos corps se frottaient l'un contre l'autre.

Ses mains serrèrent mes fesses plus fort, et il m'encouragea à me rapprocher davantage, jusqu'à ce que mes seins s'écrasent sur son torse. Il continua à pétrir mes fesses, explorant mon corps avec les doigts. Sa poitrine se soulevait au rythme de son souffle, et je sentais son excitation grandir.

Les bruits humides et sexy de nos baisers remplissaient la pièce, plus bruyants que le crépitement des bûches dans la cheminée. Le silence était

propice au plaisir, parce que nous pouvions entendre les réactions que nous provoquions l'un chez l'autre.

Il glissa alors les mains dans mes cheveux, les repoussant derrière mes oreilles, m'embrassant plus fort. Puis il sema un chemin de petits baisers le long de ma mâchoire et de mon cou. Il m'embrassa partout sur les épaules, le poing toujours serré sur mes cheveux. Il glissa l'autre bras autour de ma taille pour me serrer un peu plus contre lui, son souffle chaud dans mon oreille.

Je ne pensais plus à rien du tout.

Je me contentais de le toucher, l'embrasser, le sentir. Je ne pensais plus au passé ou à la raison pour laquelle j'étais là. Je ne pensais plus à notre nouvel arrangement ou à l'homme auquel j'avais voulu échapper. Je n'étais plus qu'une femme qui avait envie d'un homme. Une femme qui allait passer la nuit avec le créateur de lingerie le plus riche et le plus sexy de la planète.

Sa bouche remonta vers la mienne, et il m'embrassa à nouveau, cette fois de façon plus agressive. Ses doigts s'enfonçaient dans ma chair partout où ses mains s'arrêtaient ; il se cramponnait à mon corps comme s'il ne pouvait plus se passer de moi.

J'explorai son torse avec les mains, sentant les battements de son cœur. Il était aussi excité que moi, son désir débridé comme un cheval sauvage.

Il suçait ma lèvre inférieure entre les siennes, tout en glissant la main entre mes cuisses pour défaire l'attache de mon entrejambe avec le pouce et l'index. Mon body s'ouvrit immédiatement, remontant sur ma taille.

Il glissa deux doigts dans ma fente, gémissant dans ma bouche quand il sentit mes fluides tremper sa main. Il frotta son pouce sur son index, ses lèvres toujours sur les miennes.

— Putain...

C'était la première fois que je n'avais pas honte de mon désir pour lui. Ma chatte brûlait d'envie de recevoir son énorme queue. Je voulais retrouver cette sensation de brûlure et d'écartèlement tellement délicieuse. J'étais très attirée par cet homme, et pas seulement par son apparence physique, mais

aussi par son dévouement à son travail et son assurance. Sans parler du fait qu'il était tellement puissant qu'il pouvait tenir à distance un homme terrifiant comme Knuckles.

— J'ai envie de toi, Conway.

Il mit fin au baiser et me regarda dans les yeux, le regard à la fois froid et brûlant. Il avait les mâchoires serrées, et les flammes jetaient une ombre sous sa bouche. Ses lèvres étaient pincées, et ses sourcils froncés.

— Tu le penses vraiment, Muse ?

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me pose cette question, parce que cela ne me paraissait pas important. Que j'aie envie ou non de lui, cela ne devrait pas lui importer. Il m'avait achetée pour prendre son pied. Je n'étais qu'une poupée destinée à lui donner du plaisir.

Je guidai sa main entre mes cuisses, vers l'humidité qui commençait déjà à dégouliner.

— Ça ne se voit pas ?

Il appuya son front sur le mien et poussa un gémissement venu du fond de sa gorge. Ses doigts me serrèrent plus fort, jusqu'à presque me meurtrir.

Je me redressai au-dessus de lui et l'attrapai par la queue. C'était la première fois que je le guidais en moi, la première fois que je prenais les devants. Je sentis son gland franchir ma fente et s'imprégner de mes fluides.

Il gémit en me pénétrant, ses yeux dans les miens.

Je m'empalai lentement, m'asseyant progressivement sur son bassin. Même si j'avais perdu mon hymen, sa queue était encore trop large pour mon tunnel. Il lui était difficile de me pénétrer. Je devais donc y aller doucement, centimètre par centimètre. Quand j'arrivai à mi-parcours, je ne pus m'empêcher de gémir. Il prenait toute la place en moi. S'il avait été un tout petit peu plus gros, il ne serait jamais rentré.

Il m'empoigna par les hanches et me guida jusqu'à ses bourses.

— Tu es parfaite...

Appuyé contre la tête de lit, il pouvait me regarder dans les yeux. Il

attrapa le bas du body, qui avait roulé sur ma taille, pour le passer au-dessus de ma tête et prendre mes seins dans ses grandes mains. Il les pétrit avec agressivité. Quand il passa brutalement le pouce sur mon téton, il me fit mal.

— Baise-moi, Muse.

Il reposa les mains sur mes fesses et me souleva pour m'aider, car je n'avais encore jamais fait cela. Il cambra le dos et me repositionna. Quand il se déhancha, sa queue me pénétra à un angle différent.

Dans cette position, mon clitoris frottait contre son pubis, et le diamètre de sa queue enflammait mes terminaisons nerveuses. Je me sentais si pleine que c'en était presque inouï. Je commençai à me déhancher lentement, tant j'avais du mal à croire à quel point c'était bon. Ce bel homme me donnait du plaisir, alors que c'était moi qui essayait de lui en donner.

Il ferma les yeux et soupira.

— Muse...

Il guida mes mouvements, de haut en bas, lentement, comme si une seule accélération aurait tout gâché. Ses doigts s'enfonçaient dans mes fesses à chaque fois qu'il me pénétrait. Son torse se soulevait au rythme de ses profondes inspiration, et il n'avait jamais autant serré les dents. Son air concentré me rappela celui qu'il avait quand il créait quelque chose. Mais l'expression sur son visage était mille fois plus intense, en cet instant.

Cela pourrait suffire à me faire jouir.

— Conway...

Il posa la main sur ma nuque et m'attira vers lui pour m'embrasser. Il m'embrassa lentement, tout en se déhanchant entre mes cuisses, son membre glissant en moi, encore et encore. Il laissa une main sur mon cul, pendant qu'il m'attrapait par le cou.

Ce baiser fut ma perte. J'adorais sentir son souffle dans ma bouche. J'adorais aussi sentir ses doigts sur ma nuque. Il embrassait avec passion, comme pour profiter de chaque coup de langue. Quand nous nous embrassions, j'avais l'impression d'être la seule femme de sa vie. Il n'aimait

pas embrasser, mais il faisait une entorse à ses principes pour moi. Cela me donnait l'impression d'être très spéciale.

Mes lèvres commencèrent à trembler, et mes doigts s'enfoncèrent dans les muscles de ses épaules.

— Tu vas me faire jouir...

C'était la première fois que je n'essayais pas de me retenir. Cette fois, j'étais même pressée de ressentir cette explosion cosmique. J'avais le souffle court, et les muscles contractés. Sa queue me frappait juste au bon endroit, frottant les parois de mon vagin avec ardeur.

Il déposa un baiser au coin de mes lèvres et souffla ces mots en moi :

— Je te ferai toujours jouir, Muse.

Il guida mes hanches tout en se déhanchant, accélérant l'allure jusqu'à nous faire transpirer tous les deux.

Je franchis la ligne d'arrivée et jouis sur sa queue. Je hurlai mon plaisir dans sa bouche en plantant mes doigts dans sa chair.

— Conway !

Ma chatte se contracta autour de son membre, le serrant avec force. Je n'avais jamais joui aussi fort, sans doute parce que j'en avais eu très envie, cette fois.

— Putain... Tu as joui sur ma queue...

Quand ma chatte se relâcha enfin, je sentis mes fluides inonder ses parties intimes. Je me cramponnai à lui avec une force inattendue. J'enfouis mon visage au creux de son cou, ne sachant quoi faire d'autre. Épuisée par la tempête de sensations qui m'avait prise d'assaut, j'étais prisonnière de mes émotions.

Il enroula ses bras autour de ma taille et me serra contre lui, en continuant de se déhancher en moi. Sa peau était brûlante, et son étreinte implacable. Il souffla dans ma bouche, se délectant autant que moi de mon orgasme.

Quand ce fut enfin terminé, je restai cramponnée à lui, lessivée. De la sueur dévalait de mon dos entre mes omoplates. Ma peau était brûlante

d'épuisement. J'eus besoin de quelques instants pour me remettre de mon extase, puis je me redressai lentement, sa queue toujours en moi.

Ses joues étaient légèrement roses, et une veine palpitait sur son front. Il me serra la taille et enfouit son visage entre mes seins, léchant ma sueur et suçait chacun de mes tétons.

Je posai mon menton sur sa tête, les doigts plongés dans ses cheveux.

— Jouis en moi, Conway.

Il gémit, un téton dans sa bouche.

— Tu es vraiment incroyable.

Renversant la tête en arrière, il s'appuya contre la tête de lit. Puis il me fit rebondir sur son membre, de plus en plus vite. En prenant appui sur les pieds, il se déhancha vigoureusement entre mes cuisses.

Je me cramponnai à ses épaules, accompagnant ses mouvements. Je le sentis grossir en moi et me préparai à l'explosion.

Il m'attrapa la main et la tira derrière mon dos pour que je puisse caresser ses bourses.

Je pétris son paquet, en éraflant doucement la peau fripée avec les ongles, sans cesser de rebondir sur sa queue.

Il m'empoigna par les hanches et donna un dernier coup de reins avant d'exploser, me remplissant de sa semence.

— Oui...

Il m'attira vers lui pour s'enfoncer le plus loin possible en moi. La nuque appuyée sur la tête de lit, il me regarda fixement avec une intensité presque douloureuse.

Je le sentis se décharger en moi. Sa semence était chaude et lourde, et j'en étais plus remplie que jamais auparavant. Sa queue ne ramollit qu'au bout de quelques secondes. La sensation de plénitude que j'avais ressentie laissa place à une profonde satisfaction.

Je roulai sur le côté en faisant attention à ne pas dégouliner sur les draps. Je m'allongeai sur le dos, sa semence en moi. Les draps collèrent à ma peau

luisante de sueur, et je fermai les yeux, parfaitement détendue. Je ne m'étais jamais sentie si bien, si satisfaite. S'il était si agréable de s'envoyer en l'air, j'avais été bête d'attendre aussi longtemps pour m'y mettre.

Conway restait silencieux. Il était toujours appuyé à la tête de lit, et sa queue humide reposait sur son ventre musclé.

Je tournai la tête vers lui et le regardai.

Son regard était voilé, mais il n'avait pas les yeux fermés. Il semblait aussi fatigué que moi et satisfait de ma performance.

Je n'allai pas me nettoyer, parce que je savais qu'il préférerait que je garde son foutre en moi toute la nuit. Je me tournai sur le côté et fermai les yeux, presque aussitôt envahie par le sommeil.

— Muse.

Sa voix grave me fit rouvrir les yeux. J'avais dû m'assoupir.

— Humm ?

Il se pencha vers moi et planta un baiser sur mes cheveux.

— Tu devrais aller te coucher avant de t'endormir.

— Je suis déjà couchée.

J'ouvris les yeux et contemplai son beau visage aux yeux verts.

Il posa la main sur mon ventre.

— Je voulais dire : dans ton lit..., dit-il d'une voix douce pour que je ne le prenne pas mal.

Je ne compris pas tout de suite ce qu'il voulait dire. Puis je ne compris que trop bien. Devinant que je me sentais rejetée, il se pencha à nouveau et embrassa la commissure de mes lèvres.

— Je n'essaye pas d'être méchant...

Je l'avais déjà vu quand il faisait le méchant et je savais qu'il disait la vérité.

— Tu m'as déjà laissée dormir ici.

Il frotta son nez contre le mien.

— Tu sais pourquoi, Muse.

Je trouvais son lit particulièrement confortable. Il devait avoir un bon matelas ou des draps de bonne qualité. Ou peut-être que je me sentais tout simplement mieux en la présence d'un homme fort. J'avais l'impression d'être en sécurité dans le manoir et les jardins de la propriété. Mais je me sentais encore mieux quand il était à mes côtés. J'aurais pu me mettre en colère, mais je savais que Conway faisait de son mieux pour trouver un terrain d'entente. Il s'était retenu de me donner des ordres et m'avait traitée avec respect, comme je le lui avais demandé.

Il s'était ouvert à moi plus qu'à toute autre femme.

Je n'insistai pas.

— Alors bonne nuit, dis-je en me redressant et en ramenant mes cheveux sur mon épaule.

Il se décala pour me laisser passer.

— Bonne nuit.

Je ne voulais pas remettre ma lingerie, d'autant plus que l'entrejambe était trempé. Je marchai vers sa commode et posai la main sur la poignée.

— Je peux t'emprunter un tee-shirt ?

Il sortit du lit et se dirigea vers la salle de bain, cul nu et sublime.

— Bien sûr.

J'enfilai un tee-shirt et sortis dans le couloir sans culotte. Je voulais juste être couverte pour traverser le couloir. Je ne pensais croiser personne à cette heure de la nuit, mais je ne voulais pas prendre le risque.

— Muse ?

Je m'arrêtai sur le seuil de sa chambre et me tournai vers lui.

Il avait les épaules larges et la taille étroite, les cuisses musclées et les mollets bien dessinés. Il m'avait dit que mon corps était parfait, alors que la plupart des femmes n'avaient qu'un nombre limité de traits remarquables. Mais j'aurais pu en dire autant du sien. Je n'avais jamais vu un homme si beau et viril à la fois.

— Merci.

Ignorant pourquoi il me remerciait, j'attendis une explication.
— Merci de me supporter.

QUATRE

Conway

Je dormis à poings fermés et me réveillai donc plus tôt que d'habitude. Je partis courir dans le domaine, avant de plonger dans la piscine pour me rafraîchir. Dante était réveillé : il refusait de se lever plus tard que moi, même le dimanche. Je pris le petit déjeuner sur la terrasse, avant que le soleil ne se lève à l'horizon.

Mes pensées se tournèrent vers la nuit érotique que j'avais passée avec Muse.

Elle avait rampé sur mes genoux sans même que je lui demande. Elle m'avait chevauché comme si elle avait fait ça toute sa vie, et j'avais trouvé sa chatte tellement humide que j'avais failli jouir immédiatement. Nous nous étions embrassés et touchés, soufflant et gémissant dans la bouche l'un de l'autre. Elle avait crié mon nom et n'avait pas résisté à l'orgasme que je lui avais donné. C'était un fantasme tellement sexy que je n'étais pas sûr de l'avoir vraiment vécu. La plus belle femme du monde avait joui en me chevauchant, et j'avais senti sa peau contre la mienne, ses seins sur mon visage, fermes et délicieux.

Avec elle, j'avais vraiment l'impression d'être un homme.

Son inexpérience m'excitait particulièrement. J'avais couché avec des femmes très bonnes au lit, mais ce n'était rien face à l'innocence de cette jeune femme qui devait tout apprendre. J'avais le privilège de la voir

découvrir sa sexualité, comprendre ce qui l’excitait et lutter contre les sentiments qu’elle éprouvait déjà pour moi.

C’était terriblement sexy.

Mon esprit bouillonnait d’idées. Il me fallait trouver le tissu parfait. Une aiguille et du fil. Muse devant moi pour m’inspirer et m’aider à faire de mes désirs un ensemble de lingerie qui ferait se pâmer toutes les femmes du monde.

Après le petit déjeuner, je m’arrêtai devant sa chambre. Je faillis entrer comme la dernière fois, avant de me rappeler la promesse que je lui avais faite. Après sa performance de la nuit dernière, j’étais plus enclin à tenir ma part du marché. Il était dans ma nature d’entrer sans frapper et de faire ce que je voulais chez moi. J’étais un homme naturellement autoritaire et agressif qui ne pensait pas aux autres. Mais Muse m’avait forcé à être poli... malgré mon aversion pour la politesse. Je toquai avec les phalanges.

Il était à peine sept heures du matin. Il était donc encore tôt mais, comme elle allait aux écuries tous les jours, elle se réveillerait bientôt. Sa petite voix me répondit :

— Entrez.

J’ouvris la porte et entrai.

Elle se redressa dans son lit et alluma sa lampe de chevet. Les cheveux en bataille et le regard endormi, elle bâilla derrière sa main. La couverture glissa sur son corps, dévoilant le tee-shirt qu’elle avait pris dans ma commode.

— Tu as besoin de quelque chose ? demanda-t-elle en plissant les yeux pour lire l’heure sur son réveil.

Je m’assis au bord du lit et la regardai avec un sourire doux. Elle était si mignonne au réveil... Elle n’était pas maquillée, mais sa peau rayonnait après cette bonne nuit de sommeil. Son regard était également plus brillant, sans doute parce qu’elle était bien reposée.

— Je vais à mon atelier à Milan. J’aimerais que tu m’accompagnes.

— Qu’est-ce que tu vas faire ?

— Créer.

Elle préférait sans doute rester ici et travailler aux écuries, mais nous avions tous deux promis de faire des efforts et elle n'oserait pas me défier. Si je l'avais achetée, c'était aussi pour qu'elle soit ma source d'inspiration. Elle n'avait pas le droit de refuser et elle le savait.

— Laisse-moi le temps de prendre une douche et de manger un petit déjeuner.

— On part dans une heure.

— Ça me suffira.

Une partie de moi eut envie de me glisser sous les draps, puis de ramper entre ses cuisses. Il était toujours délicieux de baiser le matin. Je me réveillais toujours avec une érection, et j'aimais sentir une paire de lèvres me sucer plus encore que boire une tasse de café. Mais ce serait pour plus tard.

— Retrouve-moi dans ma chambre quand tu seras prête.

JE CONDUISIS ma Ferrari de Vérone à Milan. C'était normalement un trajet d'une heure, mais cette voiture allait beaucoup plus vite. J'avais souvent invité une femme à monter sur le siège passager, mais jamais une aussi belle.

Cette voiture avait été créée pour moi.

Muse regardait par la fenêtre et admirait le paysage. À ses yeux, c'était un monde beau et nouveau. Ayant grandi dans ce magnifique pays, je le prenais parfois pour acquis. Je vivais dans une des régions les plus belles et les plus chargées d'histoire du monde.

— Quelle est ta région préférée d'Italie ?

— C'est une question difficile.

Elle s'adossa à son siège de cuir et se tourna vers moi.

— La vie est pleine de questions difficiles.

J'étouffai un rire.

— J’adore la chaleur de la Toscane. Les vignobles, les collines, le vin... Tout. Il ne neige pas, là-bas, et les hivers sont doux. Mais Milan est une ville très moderne. On vit à cent à l’heure, ici. C’est la capitale de la mode. Je trouve ça très inspirant.

— D’accord... Tu viens de me dire pourquoi tu aimais deux régions différentes. Maintenant, choisis-en une.

— Pourquoi devrais-je n’en choisir qu’une ? demandai-je d’un ton incrédule. Toute l’Italie est belle.

— Parce que j’aime te voir réfléchir.

J’avais passé presque toute ma vie d’adulte à Milan, que je considérais comme ma maison, mais je ne pouvais oublier mes racines.

— Si je devais choisir... je dirais la Toscane. Mes parents ont une belle propriété, et nous sommes entourés de vignobles et de collines. Mon oncle vit à quelques kilomètres, et l’exploitation viticole de ma famille est au bout de la route.

— Vous viviez à la campagne, comme ici ?

— Oui... Mais c’était différent.

— Tes parents ont des chevaux ?

Le fait qu’elle parle de mes parents m’agaça. Ils avaient gobé son mensonge ridicule. Maintenant, je devais jouer le jeu... pendant une durée indéterminée.

— Non.

— Alors pourquoi ton père t’a-t-il offert un cheval ?

Comme savait-elle cela ?

— C’est Marco qui t’a dit ça ?

Elle se raidit.

— Ouais... Je me demandais pourquoi tu avais un cheval aussi grincheux.

— Il n’est pas grincheux, dis-je. Il ne t’aime pas, c’est tout.

— Ni Marco, répliqua-t-elle. En fait, tu es le seul qu’il semble aimer.

— On se comprend, lui et moi. Et mon père l’a acheté parce que ce cheval lui faisait penser à moi. J’avais déjà des écuries, et il me l’a offert. Entretenir une écurie et des chevaux demande beaucoup d’efforts, et il n’a pas envie de se donner la peine, même si c’est l’homme le plus travailleur que je connaisse. C’est pour ça qu’il a amené le cheval ici.

— Je vois, dit-elle en regardant par la fenêtre.

Je restai concentré sur la route, une main sur le volant. J’espérais que cette conversation sur ma famille était terminée. Ils étaient la seule chose qui comptait à mes yeux, en dehors de ma carrière et de ma fortune. Mais il était dangereux d’avoir quelque chose d’aussi précieux dans ma vie. Si quelqu’un voulait me faire chanter, il en avait les moyens.

— J’ai passé un peu de temps dans les villages aux alentours en attendant l’audition. Je dormais à la belle étoile. Même si je n’avais pas d’argent, les gens me donnaient de quoi manger. Je n’avais même pas besoin de les supplier. Ils disaient qu’ils me trouvaient trop maigre...

L’idée qu’elle se soit retrouvée à la rue, complètement vulnérable, en Italie me nouait le ventre. Une belle femme comme elle devrait être protégée des dangers du monde. C’était pour cette raison que je voulais que Vanessa épouse un homme puissant. S’il l’aimait, il la protégerait chaque seconde de la journée – et elle le laisserait faire.

— Les Italiens sont vraiment gentils et généreux. Aux États-Unis, ça ne serait jamais arrivé. Les gens auraient appelé la police.

— Tu n’aurais pas dû te retrouver toute seule, sans défense.

— Je n’avais pas le choix. Il y avait quelques auberges de jeunesse, et j’y suis allée, mais ils ne laissent personne rester trop longtemps.

Je ne voulais plus en parler. Cela me faisait bouillir de rage.

— Dante semble t’apprécier de plus en plus.

— Tu crois ? demanda-t-elle. Je me contente de manger ce qu’il me sert sans faire d’histoire. Je ne lui dis pas grand-chose.

— Il ne demande qu’à te servir. Si tu le laisses faire, il se sent mieux.

— Il ne devrait pas avoir à le faire. Je suis capable de me débrouiller.
Je haussai les épaules.

— Ça le rend heureux. Marco ne comprend pas non plus que tu aies envie de débayer du crottin dans les écuries alors que tu pourrais te prélasser au bord de la piscine toute la journée. Je ne comprends pas non plus, franchement.

— Je n'ai pas envie de rester assise à ne rien faire toute la journée. Et Dante n'a certainement pas envie de travailler tout le temps.

J'aurais pu prendre ma retraite si je le voulais, mais j'aimais bien trop mon travail. Il aurait été hypocrite de ma part de lui faire des reproches.

— Alors tu aimes toujours autant les écuries ?

— Oui. Marco dit que je ne suis pas encore prête à monter... Je commence à croire que ce ne sera jamais le cas.

J'avais demandé à Marco de ne pas la laisser monter à cheval, parce que c'était trop dangereux. Il avait donc inventé une excuse.

— Pourquoi as-tu tellement envie de monter à cheval ?

— Pourquoi ? répéta-t-elle d'un ton incrédule. Beaucoup de gens aiment monter à cheval. C'est un passe-temps extraordinaire.

— C'est difficile et dangereux.

— Pas quand on fait attention.

Il était inutile d'essayer de discuter. Elle était têtue – tout comme moi.

Nous arrivâmes à Milan et je me garai devant le bâtiment qui abritait mes bureaux. C'était un édifice historique, et je l'avais acheté pour empêcher qu'il soit démoli. Je n'avais pas touché à la façade, parce que j'aimais l'architecture, mais l'intérieur avait été entièrement réaménagé.

Muse et moi entrâmes.

Les mannequins se trouvaient au premier étage. Elles avaient une salle de sport, un dressing et des cours de fitness. C'était également à cet endroit que se passaient les séances photo.

Nous montâmes les escaliers et croisâmes quelques filles vêtues des

modèles de lingerie que j'avais présentés quelques semaines plus tôt.

— Conway, me salua Veronica en marchant vers moi, une main sur la hanche, perchée sur ses talons.

Le bleu sarcelle du tissu mettait en valeur sa peau mate. Un joyau brillait à son nombril.

— Ça faisait longtemps, dit-elle en se penchant vers moi, me palpant un biceps et plantant un baiser sur ma joue.

— Veronica, tu es très en beauté, aujourd'hui, répondis-je en l'embrassant à mon tour.

Juliet s'approcha et fit de même. Elle était blonde et portait un ensemble de lingerie noire.

— Tout le monde adore tes nouvelles créations. Tu travailles sur le prochain défilé ?

— Oui. Je suis sûr que vous serez impressionnées, répondis-je en montant l'escalier vers le deuxième étage.

Muse me suivit d'un pas hésitant.

Les filles étaient aimables avec moi, mais elles ne lui avaient accordé que des regards dédaigneux.

Je connaissais bien les femmes et poursuivis mon chemin. Nicole me tenait au courant des disputes entre les mannequins et de la jalousie qui existait entre elles. Elles n'en venaient jamais aux mains, mais elles étaient vicieuses. Elles étaient capables de couper les cheveux d'une fille quand celle-ci avait le dos tourné, ou de verser de la poudre protéinée dans ses smoothies pour lui faire prendre du poids.

J'avais d'autres chats à fouetter et je laissais faire.

Muse trotta derrière moi pour me rattraper. Elle gardait le silence, visiblement boudeuse et agacée, et sa déception était évidente.

Je l'ignorai et entrai dans l'atelier. Nicole avait tout organisé. Elle était la seule à avoir le droit de toucher mes affaires, la seule à savoir comment j'aimais ranger et manipuler mes tissus. Elle faisait en sorte que rien ne soit

égaré ou rangé au mauvais endroit.

J'allumai la lumière et retirai ma veste. Le soleil qui filtrait par la fenêtre était chaud, ce matin-là, et je serais plus à l'aise en chemise et cravate. Nicole avait préparé les échantillons de tissu que je lui avais demandés. Ils étaient sur la table. Je les touchai tour à tour.

Muse me regarda faire, les bras croisés et les sourcils froncés.

Je continuai de l'ignorer.

— Je vais avoir du mal à faire mieux que la dernière fois, donc je préfère ne pas essayer. Je vais faire quelque chose de différent.

Elle resta debout de l'autre côté de la table, dans un silence lourd de sens.

— J'ai eu des idées en te regardant dans les écuries, continuai-je en ouvrant mon carnet et en examinant les dessins.

Le regard de Muse était toujours aussi hostile.

— Déshabille-toi.

Je ne levai pas les yeux mais, n'entendant rien, je m'obligeai à croiser son regard.

Elle était furieuse.

— Je te demande pardon ?

Dès que j'étais entré dans mon bureau, j'avais repris les bonnes vieilles habitudes. Il ne me serait pas facile d'en changer.

— S'il te plaît.

Elle resta raide comme un piquet, même si je m'étais corrigé.

Je compris ce qui était en train de se passer.

— Je t'ai déjà dit que je ne couchais pas avec mes mannequins. Tu n'as aucune raison d'être jalouse.

— Je ne suis pas jalouse.

— Vraiment ? m'étonnai-je. Parce que tu es fâchée depuis que nous avons croisé Veronica et Juliet.

— Je ne vois pas pourquoi tu devrais embrasser toutes les femmes que tu croises, c'est tout.

— N’insulte pas ma culture.

— Ta culture ? siffla-t-elle. Si j’embrassais tous les hommes séduisants que je rencontrais, ça ne te dérangerait pas, peut-être ?

Quand Carter avait essayé de prendre une photo de son derrière, j’avais failli le cogner. Je n’aimais pas qu’on regarde ma muse et, si quelqu’un la touchait, il se retrouverait six pieds sous terre. Si elle s’avisait de toucher un autre homme avec ses belles lèvres charnues, j’exploserais.

— C’est différent.

— Si tu le penses vraiment, tu es sexiste.

— Je ne suis pas sexiste.

Je ne reprochais jamais à une femme d’être facile ou d’avoir plusieurs partenaires. Je ne les pensais pas moins intelligentes, même celles qui utilisaient leur corps pour gagner leur vie. Fils d’une femme forte et d’un homme respectable, j’avais été élevé avec certaines valeurs.

— On le dirait bien, pourtant.

Je la fixai du regard par-dessus la table, les poings serrés sur le rebord de mon bureau.

— Je comprends que nous essayons d’avoir une relation égalitaire, mais n’oublions pas les principes fondamentaux de notre arrangement. Tu m’appartiens, c’est tout.

— Ce n’est pas tout, Conway.

— J’embrasse mes mannequins parce que ça fait partie de mon image. Elles veulent que je les guide, que je les protège. Je prends soin de mes filles. Si un homme leur manque de respect en ma présence, un de mes employés lui brise la nuque. Comme je ne couche pas avec elles, tu n’as pas à t’inquiéter.

— Mais elles veulent coucher avec toi.

Elles m’avaient toutes fait des avances, mais je ne voulais pas en parler.

— Peu importe ce qu’elles veulent, dis-je en baissant à nouveau les yeux vers mes dessins. Maintenant, au travail.

Elle ne bougea pas.

Je relevai brièvement les yeux.

— Je te l’ai demandé poliment deux fois. Je n’ai pas l’intention de me répéter, Muse.

Elle baissa enfin les bras et se déshabilla. Elle ne garda que son string et son soutien-gorge, le dos droit comme si elle était prête à défiler. Autrefois, elle était mal à l’aise de se dénuder devant moi. Maintenant, c’était comme si elle était à la maison.

Je m’approchai pour l’examiner, mesurant du regard la distance entre certaines parties de son anatomie. Je posai les mains sur ses épaules, touchant son corps de façon intime. Je le connaissais d’autant mieux depuis que je l’avais touché et adoré. Mais je voulais être certain de mes mesures avant de commencer.

— Ton teint... est incroyable, murmurai-je en frottant sa peau avec le pouce. La couleur est sublime. Il n’y a aucun tissu qui ne te va pas. Ta peau n’est ni trop pâle, ni trop mate.

Elle m’adressa un regard vide.

— Ben... Merci.

Je la pris par le menton pour lui faire lever la tête.

— J’ai une idée. Ne bouge pas.

J’attrapai quelques morceaux de tissu noir et les posai sur sa peau. J’en essayai plusieurs pour trouver la couleur et la texture idéales. J’avais une image bien précise en tête. Je voulais créer le modèle parfait pour le mannequin parfait. Le moindre défaut gâcherait tout.

Quand j’eus trouvé celui qui lui allait le mieux au teint, je le déroulai sur la table et me mis au travail.

Elle resta debout.

— Je peux me rhabiller ?

— Il y a une robe de chambre sur un cintre, juste là, répondis-je sans lever les yeux.

Elle ne bougea pas, et je compris pourquoi.

— J’ai créé cette robe de chambre pour toi. Personne d’autre ne l’a portée.

Cette fois, j’entendis ses pas claquer sur le parquet. Elle s’enveloppa dans la robe de chambre et noua la ceinture sur son ventre. Quand elle revint vers moi, je sentis l’odeur de son shampoing.

— Je peux t’aider ?

— Non.

Je travaillais seul. Nicole était la seule personne à pouvoir m’aider. Elle tenait les comptes et le registre des commandes. Tout le reste était ma responsabilité.

Muse soupira.

— Tu as payé une fortune pour m’avoir. Tu pourrais au moins m’utiliser...

— Je t’ai achetée pour te baiser, répliquai-je en la regardant dans les yeux. Tu veux que je te baise, Muse ?

J’étais absorbé par mon travail, mais je ferais volontiers une exception pour cette femme.

Elle soutint mon regard, qu’elle ne trouvait visiblement plus si intimidant.

— Un peu plus tard, peut-être.

Elle s’empara de mon carnet et tira le croquis vers elle. Elle l’examina en tournant la page de tous côtés, suivant des yeux les lignes qui couraient sur les épaules et le ventre. Ce serait un modèle en une seule pièce, mais avec de nombreuses attaches et lanières. Ce serait donc un modèle assez complexe, mais très beau.

— Ouah... J’adore celui-là. Qu’est-ce qui t’a donné l’idée ?

— Toi.

— Mais plus précisément ? demanda-t-elle. Quelque chose que j’ai porté ? Quelque chose que j’ai fait ? Je n’ai jamais porté un truc pareil dans les écuries.

— Non, répondis-je en retournant le carnet vers moi. Mais les lignes

représentent des cordes. Je t'ai vue travailler dans les écuries, et tirer un cheval par la longe ou ranger les rênes. Et te voir au milieu des cordes m'a fait penser à ce que je pourrais te faire avec des cordes.

Je l'avais imaginée en train de me chevaucher, les poignets ligotés dans le dos. Impuissante et vulnérable, elle serait tout à moi. Je serais le cowboy et elle serait ma jument sauvage. Je me tournai vers elle, sans avoir honte de ce que je venais de lui dire.

— Le modèle sera noir et marron, et les attaches imiteront la texture de la corde. Tous les hommes rêvent d'attacher une femme. Maintenant, la femme pourra s'attacher elle-même...

Je me remis au travail et étalai le tissu sur ma table, avant de le couper.

Elle resta assise à côté de moi, les doigts posés sur le croquis.

— Tu penses souvent à m'attacher ?

— Oui, répondis-je en donnant un coup de ciseaux.

— Mais tu ne m'as jamais attachée.

— Je me suis dit que tu préférerais y aller doucement... Après tout, tu découvres seulement ta sexualité.

Je ne me considérais pas comme un homme patient mais, avec Muse, je faisais attention d'aller à son rythme.

Elle ramassa le tissu et le palpa du bout des doigts.

— À quoi va servir ce morceau ?

— Ce sera la première bretelle.

— J'aimerais bien t'aider, Conway. Je n'ai peut-être aucune expérience, mais j'apprends vite.

Plus je passais de temps avec elle, mieux je la comprenais. Elle aimait s'activer, s'occuper au lieu de rester assise toute la journée. Mon père était comme elle, et elle me faisait penser à lui. Elle me rappelait également ma mère, même si elle avait toujours été femme au foyer. C'était à la fois son travail et sa passion.

— Très bien. Voilà les mesures, capitulai-je en poussant mes calculs vers

elle. Découpe un morceau de cette taille très précisément.

— D'accord.

Je retournai à mon travail. Chaque fois que je terminais de couper un morceau, je le lui donnais pour qu'elle s'occupe de l'étape suivante. À ma grande surprise, elle fit son travail correctement, ce qui me fit gagner un temps considérable. C'était comme avoir une deuxième paire de mains. L'idée que mon fantasme fabrique sa propre lingerie était également excitante.

Quand nous eûmes découpé tous les morceaux, nous passâmes à l'étape suivante.

— Comment fait-on pour les assembler ?

— On les coud.

Nous utilisâmes mon mannequin de couture. Elle tint les morceaux en place pendant que je travaillais, toujours vêtue de sa robe de chambre. C'était un modèle très simple, noir et blanc, pour que je ne me laisse pas distraire par sa beauté.

Je gardai les yeux rivés sur mes doigts, surveillant mes moindres gestes. À force de faire ce métier, j'avais les doigts calleux. Quand je me piquais avec une aiguille, je ne saignais même plus.

Muse était debout juste à côté de moi.

— J'aime bien voir ton expression quand tu travailles.

Je ne la laissai pas m'interrompre.

— Quelle expression ?

— Concentrée. Sérieuse.

Je tirai sur le fil et poursuivis mon travail.

— Tu fais la même tête au lit... Mais un peu différente. Je m'étais souvent demandé si tu faisais cette tête-là quand tu étais avec une femme.

Je m'immobilisai une seconde, le temps d'absorber cette information, avant de lancer :

— J'essayais d'imaginer la tête que tu faisais quand tu jouissais. Je me

branlais sous la douche en y pensant. Mais maintenant, je sais quelle tête tu fais... parce que c'est moi qui te fais jouir tous les soirs.

Je me remis au travail et terminai la partie du haut.

Elle avait les joues rouges.

Je passai à la deuxième bretelle, et Muse la tint bien en place.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je dorme avec toi ?

Mon aiguille perça le tissu et ressortit de l'autre côté.

— Je préfère dormir seul.

— Même quand tu es avec une autre ?

— Je gère ma vie privée comme mes affaires. Je prends ce que je veux, puis c'est fini. Pas besoin de rouler sous les draps jusqu'au lendemain matin.

— Et ça convient aux autres femmes ?

— Elles sont déjà contentes que je fasse attention à elles.

Elle étouffa un rire.

Je m'interrompis et lui adressai un regard interrogateur.

Elle esquissa un sourire.

— Désolée... Je ne t'avais jamais entendu dire quelque chose d'aussi arrogant.

J'ignorai sa remarque insultante et me remis au travail.

— Je suis certain de pouvoir faire mieux.

— Et si j'ai envie de dormir avec toi ? Tu sais, au lieu de me faire jeter dehors...

— Je ne t'ai pas jetée dehors.

— Tu m'as jetée dehors gentiment, reprit-elle. Alors que j'étais sur le point de m'endormir.

— Je n'aime pas dormir avec de la compagnie. Je préfère avoir le lit pour moi tout seul. Je n'aime pas entendre quelqu'un respirer à côté de moi.

J'aime être seul. C'est comme ça.

— C'est triste...

— Pas du tout, m'indignai-je en tirant sur le fil pour attacher deux pièces

de tissu.

— Et tu ne ferais pas une exception pour moi ?

— Je l’ai déjà fait, lui rappelai-je.

— Mais une autre ?

— Non, sans doute pas.

La partie en haut à gauche du modèle était terminée. J’allais passer au côté droit.

— Ça veut dire que tu ne comptes pas fonder une famille, un jour ?

Cette fois, j’épinglai les morceaux au mannequin de couture. Je n’aurais plus besoin de son aide.

— Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

— Je demande, c’est tout.

— On dirait un interrogatoire.

— Si c’était un interrogatoire, je te forcerais à répondre à des questions auxquelles tu ne veux pas répondre.

— Exactement.

Je repoussai sa main du mannequin.

— Je m’occupe du reste. Va t’asseoir.

Elle recula, visiblement blessée.

— Ai-je vraiment tort de vouloir apprendre à connaître l’homme avec lequel je couche ? Je suis la personne qui t’est le plus proche. Ta confidente, ton inspiration. Et j’aimerais aussi être ton amie. Laisse-moi être ton amie, Conway.

Elle n’avait cessé de me mettre dans une position désagréable. Elle m’avait forcée à lui donner des parties de mon âme que je n’aurais partagées avec personne d’autre. Et quand je lui résistais, elle me faisait me sentir coupable. Jamais je n’avais laissé quelqu’un me pousser dans mes derniers retranchements comme elle le faisait. Elle était la seule à avoir ce mystérieux pouvoir sur moi.

— Si tu ne veux pas de moi comme amie, très bien. Mais j’ai besoin que

tu sois le mien. Je suis dans un pays étranger et je ne connais personne. J'ai besoin de pouvoir parler à quelqu'un. Je veux plus que du sexe... Je veux de l'amitié.

— Je n'ai pas d'amis, dis-je en attrapant une bobine de fil.

— Je n'en crois pas un mot.

— Tu m'as déjà vu avec des amis ? lui demandai-je.

— Je t'ai entendu parler ton cousin Carter. Et tu as ta famille et Nicole.

Tu as des gens à qui parler. Moi, je n'ai que Marco... Et il ne compte pas vraiment.

Je me remis au travail, en écoutant ce qu'elle disait d'une oreille. Mais il était difficile d'ignorer une si belle voix. Quand elle était si honnête et vulnérable, je ne pouvais que l'écouter.

Si je comptais la garder toute ma vie, j'allais devoir faire certains changements. Je ne serais jamais très loin d'elle, à moins d'être en voyage d'affaires. Il était donc préférable d'avoir une relation saine avec elle.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie de fonder une famille.

Maintenant que je lui avais répondu, elle resta silencieuse un moment. Elle s'assit sur le tabouret, jambes croisées, ses cheveux tirés sur une épaule.

— Tu ne veux pas d'enfants ?

— Parfois oui. Parfois non.

— Quels sont les pour et les contre ?

Je répondis sans interrompre mon travail.

— J'ai eu une enfance formidable. Mes parents sont des gens bien. Ils ont travaillé dur pour nous élever et construire de bonnes relations avec nous. J'aime ce sentiment d'appartenance. J'aimerais offrir la même chose à la prochaine génération. Mais avoir des enfants représente beaucoup de travail. Je suis déjà très occupé par ma carrière et je ne suis pas certain d'avoir le temps et l'énergie de fonder une famille. Et puis, il faudrait que je me marie. Je n'en ai pas envie pour le moment.

— Pourquoi ne pourrais-tu pas avoir des enfants sans te marier ?

demanda-t-elle.

— J'ai besoin d'une partenaire, répondis-je. La mère de mes enfants resterait à la maison et les élèverait pendant que je travaillerais.

— Une nounou, quoi.

— Non, me défendis-je. Je ne veux pas payer quelqu'un pour élever mes enfants. Ça n'aurait pas de sens.

— Alors pourquoi ne veux-tu pas te marier ?

Je lui avais déjà expliqué mon point de vue.

— Je ne veux pas éprouver de sentiments. Cela porterait préjudice à ma créativité.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle. Si j'en crois tes dessins, tu as été inspiré...

Je tirai sur le fil et la regardai en face. Je savais bien à quoi elle faisait allusion. Mais, même si j'avais dû faire un compromis pour que notre arrangement fonctionne, cela ne signifiait rien.

— Ce n'est plus moi qui suis arrogant...

— Je me dis juste que ce n'est pas si grave d'avoir des sentiments.

— La nuit dernière, je n'ai ressenti que passion et excitation. Rien de plus.

Je ne la laisserais pas croire qu'il y avait plus que ça. Et à en juger par sa froideur, son désir pour moi était également purement physique.

— De l'excitation ? répéta-t-elle en souriant. Ravi que ça t'ait plu.

Évidemment, que cela m'avait plu.

— Je vais être honnête avec toi : tu n'auras sans doute jamais d'enfants, dis-je en baissant les yeux vers mes mains.

— Tu me prendrais ça ? demanda-t-elle avec surprise.

— Oui.

Je n'avais pas déboursé autant d'argent pour avoir une mère avec des gosses sur les bras. Et, de toute façon, je ne serais pas le père de ses enfants, ce qui rendrait la situation encore plus difficile.

— Tu vas devoir changer d'avis, parce que je veux des enfants, Conway.

C'est mon rêve depuis toujours. Si j'ai fait des études et que j'ai travaillé si dur, c'est pour avoir une famille.

— Ce n'est pas mon problème.

Elle plissa les yeux d'un air féroce.

— Tu ne vivras pas éternellement, Conway. Qui te succèdera quand tu ne seras plus ?

— Vanessa, répondis-je. Je suis sûr qu'elle aura des enfants.

— Mais ils ne seront pas tes enfants, Conway. Et ils ne s'appelleront pas Barsetti.

J'avais toujours pensé que ma lingerie serait l'empreinte que je laisserais sur le monde. Barsetti Lingerie était une marque immortelle qui me survivrait des centaines d'années. Peut-être pour toujours.

— Mais Barsetti Lingerie continuera.

— Et qui perpétuera ton travail ?

Je n'en avais aucune idée.

Elle posa le bras sur la table et se pencha vers moi. Elle avait l'air sûr d'elle, comme si elle savait qu'elle m'avait coincé.

Je sursautai légèrement, avant de poursuivre mon travail d'aiguille.

— Tu veux me donner des enfants, Muse ?

Elle rit, comme si c'était une farce.

— Alors ? insistai-je.

Son rire mourut sur ses lèvres quand elle comprit que j'étais sérieux.

— Je ne le proposais pas, si c'est ce que tu me veux savoir. Mais si je suis coincée avec toi pour toujours, j'aurais au moins la possibilité d'être mère. Et tu es bel homme. Nous aurions de beaux fils.

— Et de belles filles.

Elle sourit tendrement.

Je ne possédais pas Muse depuis longtemps, et il m'était difficile de me projeter dans l'avenir, mais elle était ma plus grande inspiration. Elle était mon fantasme ultime. Si une femme devait porter mes enfants, existait-il une

meilleure candidate ?

Pas une.

Je terminai la pièce et reculai d'un pas pour l'examiner dans son ensemble.

Elle fit de même.

— Je l'aime bien. Mais ça a l'air compliqué à enfiler et retirer.

Je tirai sur une des cordes. Elles étaient en nylon élastique et pouvaient donc s'étirer. En les déplaçant, je révélai l'entrejambe du mannequin de couture.

Elle haussa un sourcil.

— Alors... Pas de bas ?

— Non.

— Ah...

— On peut aussi dévoiler les seins. Ça bouge vraiment comme des cordes.

Elle fixa longuement le modèle du regard, l'épaule dénudée par un mouvement de sa robe de chambre.

— C'est vraiment sexy, je ne peux pas le nier.

J'étouffai un rire.

— Les gens disent que je suis un créateur brillant... Je sais seulement comment j'aime baiser les femmes. Et j'adorerais que tu portes ça quand je te baise.

— Dans ce cas, quand est-ce qu'il sera prêt ?

Aussitôt, je sentis une érection dans mon pantalon. Elle avait été si timide et distante, mais son enthousiasme ne cessait de grandir. Peut-être qu'être gentil avec elle en valait vraiment la peine. Je l'avais achetée en pensant la traiter comme une prisonnière, l'enfoncer et la baiser quand j'en avais envie. Mais son désir pour moi était bien plus excitant.

Je jetai la bobine de fil sur la table et glissai mon aiguille dans ma poche. Puis je marchai lentement vers elle, en faisant claquer les talons de mes

chaussures de ville sur le parquet. Je m'arrêtai devant elle et regardai dans ses yeux bleus. Je fis courir mon doigt sur son cou et sa clavicule.

— Tu as envie de moi, Muse ?

Mes doigts glissèrent sur son ventre jusqu'à la ceinture qui nouait sa robe de chambre sur son corps. Je tirai dessus, dévoilant son physique parfait.

— Tu n'as pas besoin de demander. Tu peux m'avoir ici même, si tu veux, continuai-je.

Je posai les mains de part et d'autre de son tabouret et me penchai en avant, approchant mon visage du sien.

— À tout moment, terminai-je.

Ses doigts se refermèrent sur ma cravate, et elle m'attira vers elle. Ses yeux étaient fixés sur mes lèvres.

Il m'était encore difficile de l'embrasser, comme si c'était quelque chose d'interdit. Mais j'y prenais beaucoup de plaisir – avec elle plus qu'avec toute autre femme dans ma vie. Elle n'avait peut-être pas beaucoup d'expérience dans certains domaines, mais elle savait embrasser.

Ma bouche se posa sur la sienne, et toute pensée déserta mon esprit. Nicole pouvait entrer à tout moment, mais cela ne m'arrêterait pas. Plus vite je lui confierais mon modèle, plus vite il serait produit. Mais je n'y pensais plus pour le moment.

Je ne pensais plus qu'à Muse.

Ses mains remontèrent sur mon torse, et elle fit lentement sauter les boutons de ma chemise. Ma cravate suivit. Bientôt, elle repoussa ma chemise qui tomba à terre, et ses mains commencèrent à explorer ma peau nue.

Ses ongles me griffèrent la peau, au rythme de ses gémissements. Elle se trémoussait déjà contre moi, alors que je l'avais à peine touchée. Ma lingerie l'avait peut-être autant excitée que moi. Peut-être était-elle jalouse de la manière dont Veronica et Juliet m'avaient touché. Peut-être aimait-elle vraiment mon air concentré.

Quelle que soit la raison, je m'en fichais bien.

Elle déboutonna mon pantalon, et je baissai mon boxer jusqu'à dévoiler mon gland.

Je la soulevai dans mes bras et la portai jusqu'au lit dans le coin. Je l'utilisais pour photographier les mannequins et pour laisser les filles se reposer entre les sessions. Je n'y avais encore jamais baisé, mais c'était sur le point de changer.

Dès que je la posai sur la couverture, elle baissa mon pantalon et mon boxer.

Je retirai mes chaussures et rampai au-dessus d'elle, mes lèvres sur les siennes.

— Dis-moi ce que tu veux, Muse.

C'était la première fois qu'elle prenait l'initiative, la première fois qu'elle se jetait sur moi. C'était un tout autre fantasme. J'adorais susciter du désir chez les femmes, mais c'était différent de le voir briller dans les yeux de la plus belle femme du monde.

— Je te veux comme ça...

Elle remonta les mains sur mon torse et enroula les bras autour de mon cou.

Je passai les bras sous ses genoux et me positionnai entre ses cuisses. Elle était déjà humide, même sans préliminaires. Quand je m'enfonçai en elle, je sentis son corps s'ouvrir pour me faire place.

Elle gémit dans ma bouche, les ongles plantés dans ma chair.

Je pénétrai jusqu'à la garde son tunnel humide.

— Putain... Muse.

Je ne m'habituerai jamais à cette chatte. J'avais payé une fortune pour l'avoir, et je voulais en retirer le moindre centime chaque fois que j'étais en elle.

Elle posa les mains sur mes fesses et m'attira plus profondément en elle.

— Conway...

Putain de merde.

Au lieu de la baiser gentiment, j’y allai fort. Je fis rebondir le lit sous l’ardeur de mes assauts, la baisant fort et bien. Elle n’était plus vierge, et je n’avais plus à me retenir.

Et elle se délecta de chaque seconde.

Ses ongles tracèrent de longues griffes le long de mon dos. Ses lèvres s’immobilisèrent sous les miennes, parce qu’elle ne pouvait plus m’embrasser. Elle ne faisait plus que gémir, ayant perdu tout contrôle sur son corps.

Putain, ça me donnait envie de jouir.

— Plus fort...

Je lui écartai les jambes et la pilonnai avec force, faisant rebondir ses seins sur sa poitrine. Mes muscles étaient bandés, mes fesses contractées. Je voulais tout donner à cette beauté, quoi qu’elle demande.

— Mon Dieu... Oui...

Sa tête roula sur le lit, et elle ferma les yeux.

— Regarde-moi.

Elle ouvrit grand les yeux et se cramponna à mes épaules. Son visage commença à changer, sa bouche à s’agrandir. Elle respirait plus vite, au rythme des coups de ma queue entre ses cuisses. Elle était au bord du précipice, son corps et son esprit emmêlés.

— Conway...

Nos regards se croisèrent, et elle fut soudain tout à moi, jouissant sur ma queue, sa chatte plus étroite que jamais. Ses ongles me griffèrent presque jusqu’au sang, et ses cris firent bourdonner mes tympans.

— Tu es si belle quand tu jouis.

Après cette performance, je n’avais pas l’endurance de faire traîner les choses. Je voulais juste en finir et me décharger en elle. Je voulais qu’elle garde le poids de ma jouissance en elle pendant tout le trajet du retour. Quand nous arriverions à la maison, je lui en donnerais davantage.

Je la saisis par la nuque en finissant, la pilonnant encore plusieurs fois

avant d'éjaculer. Je sentis mon propre foutre sur ma queue, mêlé à sa jouissance. Nous ne faisions plus qu'un, à cet instant.

Elle me caressa les cheveux, la poitrine rougie et les tétons encore sensibles. Son regard était lourd d'épuisement, comme si elle était sur le point de s'endormir.

Heureusement, Nicole n'était pas entrée et ne m'avait pas vu cul nu.

Je me retirai de sa chatte et remontai mon pantalon.

Muse resta allongée, bien baisée et magnifique.

— J'ai des choses à terminer. Je te préviendrai quand j'aurai fini.

Je tirai une couverture sur son corps. De cette façon, si quelqu'un entrerait, il ne la verrait pas nue. Et si Nicole ou un autre mannequin savait qu'elle était nue, cela n'avait pas d'importance.

Elle était ma muse. Et je profitais de ma muse.

J'ÉTAIS ASSIS dans mon bureau quand Vanessa m'appela.

— Quoi ?

Je prendrais toujours ses appels, mais cela ne voulait pas dire que j'avais envie de lui parler.

— Tu ne peux pas dire salut ? C'est presque le même nombre de syllabes, tu sais ?

Dans le seul but d'être désagréable, je répétais :

— Quoi ?

— Ne t'inquiète pas, je n'appelle pas pour papoter. Je veux juste le numéro de Sapphire.

Je regardai droit devant moi.

— Quoi ?

— Arrête, franchement ! C'est agaçant.

— Non, je te pose la question. Pourquoi veux-tu son numéro ?

— Pour lui parler... ? Pourquoi croyais-tu que je voulais son numéro ?
L'insolence de Vanessa ne cessait d'empirer chaque fois que je lui parlais.

— Oui, mais pourquoi ?

— Ben, parce qu'elle va devenir ma belle-sœur, un jour, et j'aimerai apprendre à la connaître.

Je serrai le poing sur mon téléphone. Muse avait causé des dégâts irréparables.

— Je ne vais pas l'épouser, Vanessa.

— Peut-être pas demain. Mais j'ai quand même envie d'apprendre à la connaître. Elle est très sympa.

Je n'avais aucune envie qu'elles se parlent – jamais. Cela donnerait à Muse encore plus de pouvoir sur moi. Et elle pouvait à tout moment dire une bêtise qui révélerait notre secret.

— Elle est occupée.

— Tout le temps ? demanda-t-elle. Je ne peux même pas lui envoyer un texto ?

Il était impossible de lui mentir. Il fallait que je coopère ou bien Vanessa aurait des soupçons.

— Elle n'a pas de téléphone...

— Quoi ? grogna-t-elle. Tu plaisantes !

— Elle a fait tomber l'ancien dans les toilettes et ne l'a jamais remplacé.

— Tu n'es pas milliardaire ? Tu ne peux pas acheter un téléphone à cette pauvre fille ?

Je me frottai la tempe, de plus en plus agacé.

— Si, mais j'ai été occupé.

— Dans ce cas, je vais l'emmener en acheter un nouveau...

— Je m'en charge, Vanessa.

Elle se tut enfin.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Je ne fais rien.

— J’essaye juste d’accueillir Sapphire, et tu m’en empêches !

— Comment ça ?

— Tu m’as bien entendue. Je viens de sortir de cours et il fait super chaud. J’aimerais utiliser ta piscine. Demande à Sapphire de m’y rejoindre.

— Tu t’invites chez moi ?

Ma sœur était vraiment une peste.

— Tu m’as dit que je pouvais passer quand je voulais.

— Oui, si tu as un problème.

— Je n’ai pas de problème. Je m’ennuie et j’ai envie de bavarder avec ta chérie. C’est comme ça et pas autrement.

— Vanessa...

Click.

Je faillis lancer le téléphone par la fenêtre.

— Merde !

Je me levai et allai chercher Muse dans la maison. Elle n’était pas dans sa chambre et devait donc être dans les écuries. Je traversai le domaine et la trouvai en train de porter des balles de foin dans les box.

J’ignorais qu’elle était si forte.

— Muse.

Elle posa son foin et s’essuya les mains sur son jean sale.

— Salut.

Aujourd’hui, elle portait un Stetson blanc. Comme elle voulait vraiment travailler dehors, Dante lui avait donné des vêtements d’extérieur : elle portait des jeans épais, des bottes brunes et une chemise à col nouée à la taille.

C’était la cowgirl la plus sexy que j’aie jamais vue.

Mais je ne pouvais me laisser distraire.

Même pas par la goutte de sueur qui coulait entre ses seins.

— Ma sœur est une vraie peste.

— Vanessa ? demanda Muse en ôtant son chapeau pour s’essuyer le front

avec la manche. Je la trouve gentille.

— J’aurais dû m’y attendre..., pestai-je d’un ton sarcastique. Elle est en route. Elle veut se prélasser sur la terrasse avec toi. Elle m’a d’abord demandé ton numéro de portable, mais je lui ai dit que tu n’en avais pas. Si elle demande, tu l’as fait tomber dans les toilettes, et on va t’en acheter un nouveau.

Muse posa les poings sur les hanches.

— C’est gentil de sa part. Quand est-ce qu’elle sera là ?

— Dans une trentaine de minutes.

— Il fait chaud, aujourd’hui. Ça me fera plaisir de terminer plus tôt, surtout si c’est pour aller me baigner dans la piscine, dit-elle en se dirigeant vers la maison.

Je l’attrapai par la taille et l’attirai vers moi.

— Ne lui dis rien, d’accord ?

— Je n’y comptais pas.

Elle s’échappa de mon étreinte.

Je la rattrapai une fois encore par le bras.

— Ma sœur est beaucoup plus intelligente qu’elle ne le montre. Elle joue la fille drôle et insouciant, mais elle est très observatrice et elle a un très bon esprit d’analyse. Si tu ne fais pas attention, elle découvrira le pot aux roses. Et je n’ai pas besoin de te rappeler ce que je ferai de toi, si tu craches le morceau.

Je ne pourrais supporter la déception de ma famille. S’ils savaient que j’avais acheté Muse et que je la gardais comme un animal de compagnie, ils ne me verraient plus jamais de la même façon. Quand je leur avais dit que je voulais devenir créateur de lingerie, ils ne m’avaient pas posé de questions. Quand je sortais avec une femme différente tous les soirs, ils n’avaient rien dit. Mais ça... Ils auraient des choses à me dire. Je pouvais supporter une gifle de ma mère et une volée de mon père. Mais pas leur déception.

— Et qu’est-ce que tu feras de moi ? demanda-t-elle en levant le menton,

le regard provocateur.

— Ce que je dois faire.

— C'est-à-dire ? insista-t-elle, m'obligeant à le dire à voix haute.

— Je te ferai du mal.

Elle s'approcha plus près, posant les mains sur mon ventre.

— Nous savons tous les deux que tu ne feras jamais ça. Mais je garderai ton petit secret. Notre arrangement me plaît, finalement...

Elle fit courir sa main sur mon ventre, avant de reculer.

Je la regardai s'éloigner, les yeux sur son derrière rebondi. Elle m'avait à sa botte. Si elle voulait me doubler, elle n'aurait aucun mal à le faire. Mais j'avais fait l'effort d'être bon et gentil, malgré ma nature, et elle aurait tort de me trahir.

Je ne pensais pas qu'elle le ferait.

Mais je ne pouvais être sûr de rien. Si elle et Vanessa devenaient bonnes amies, que se passerait-il ?

Je n'aimais pas qu'une femme ait ce genre de pouvoir sur moi.

CINQ

Sapphire

Vanessa faisait des longueurs dans la piscine en bikini bleu, les cheveux attachés en chignon. Elle portait ses lunettes dans l'eau, et les rayons du soleil faisaient reluire sa peau olive.

Je me prélassais sur une chaise longue au bord de l'eau, où je séchais après ma baignade. De la piscine, on voyait tout le domaine, y compris les écuries. J'aurais pu être en train de me tuer à la tâche en plein soleil, mais j'étais heureuse de me reposer. Je passais toutes mes journées dans les écuries, et il était agréable de faire quelque chose de différent pour une fois.

— Comment ça se passe, ton école d'art ?

— Certains jours, j'adore. Parfois, un peu moins, répondit-elle en nageant vers le rebord de la piscine avant de s'asseoir dans l'eau. J'adore quand on travaille la peinture. J'aime moins quand on parle d'histoire de l'art et de tous ces trucs...

Je la sentis rouler des yeux derrière ses verres de lunettes.

— Je comprends que ce soit important de connaître les différentes périodes de l'histoire de l'art, mais c'est tellement ennuyeux...

J'étouffai un rire. Je trouvais la personnalité de Vanessa très rafraîchissante. Conway et son père étaient des hommes silencieux, intenses et maussades. Ils parlaient peu et communiquaient par le silence. Sa mère n'était pas si sévère, mais elle était moins franche que sa fille. Vanessa ne

dissimulait rien et n'hésitait pas à dire ce qui lui passait par la tête, sans se prendre pour quelqu'un qu'elle n'était pas. Elle se fichait bien d'être l'étudiante parfaite. Certaines matières ne lui plaisaient pas, et elle ne s'en cachait pas.

— Tu as fait des études ?

Je fis de mon mieux pour ne pas réfléchir trop longtemps. Je n'avais jamais réalisé qu'il était si difficile de mentir. Quoi que je lui dise, j'allais devoir m'en rappeler et le répéter au reste de sa famille.

— J'ai commencé des études de commerce, mais j'ai arrêté quand c'est devenu trop cher.

— Il paraît que c'est très cher d'étudier aux États-Unis. Mon école d'art est chère aussi, mais c'est parce qu'elle est privée.

— Alors tu veux devenir artiste professionnelle ?

— Ouais..., répondit-elle. Mais ça n'existe pas vraiment, un artiste professionnel. Je voulais juste améliorer mes techniques, parce que j'aime l'art. Je vais sûrement finir par travailler au domaine viticole et peindre sur le côté. Mais je voulais essayer quelque chose de différent, pour ne rien regretter.

— Je comprends.

— Mes parents pensent que je suis une grande artiste, mais ce sont mes parents... Ils ne vont pas dire le contraire.

— Qu'en pense Conway ?

— Il dit que mes tableaux sont extraordinaires, répondit-elle en secouant la tête. Mais il est aussi aveugle que mes parents.

— Je trouve que c'est gentil de sa part.

— Il peut être gentil, parfois, reprit-elle. Il fait semblant de me détester, mais il me prouve toujours le contraire. Il est encore plus protecteur que mes parents. C'est ridicule. Il est comme ça avec toi.

Je ne pus retenir un petit rire.

— Oui, très protecteur.

— Comment tu fais pour le supporter ? demanda-t-elle avec sérieux. Il en fait trop, parfois.

Je savais qu'il aimait beaucoup sa sœur. Je l'avais vu chaque fois qu'il était près d'elle. Son opinion comptait beaucoup à ses yeux. Dans le cas contraire, il n'aurait jamais cédé à mon chantage. Je savais qu'il n'avait pas envie de faire des compromis. Il n'avait pas envie de me traiter comme un être humain. Il préférait me garder prisonnière et profiter de moi quand il en avait envie. Mais l'idée de décevoir sa sœur l'avait insupporté. Elle faisait de lui un homme meilleur. Et j'aimais bien mieux cet homme-là.

— Il a plein de qualités... Même s'il ne les montre pas toujours.

— Mais il doit te les montrer plus souvent qu'au reste du monde. Chaque fois que je le vois à la télé ou au boulot, on dirait un robot. Il n'a jamais l'air heureux. Il ne pense à rien d'autre. Il n'a pas de vie.

— Il travaille très dur, c'est tout...

Et ça lui donnait l'air irrésistible.

— Comment l'as-tu rencontré ? Tu es devenue un de ses mannequins ?

— Oui, j'ai auditionné pour travailler avec lui, et c'est comme ça que ça a commencé...

— Quand est-ce que tu as emménagé ?

J'essayai de me rappeler ce que je lui avais dit.

— Il y a un mois environ.

Elle fit une longueur dans la piscine. Elle s'arrêta sur les marches de l'autre côté.

— Ça veut dire que tu es amoureuse de mon frère ?

Toute cette histoire n'était qu'un tissu de mensonges. Il aurait dû être facile de raconter des bêtises, l'une après l'autre. Toutefois, quand je pensais à ce que je ressentais pour Conway, je ne savais plus quoi répondre. Il avait été gentil avec moi quand nous nous étions rencontrés. Certes, il avait parfois été désagréable, mais il avait aussi été très doux et il m'avait donné l'impression d'être protégée. S'il était vraiment si méchant, il ne m'aurait

jamais offert cette avance sur salaire. Il m'aurait obligée à travailler pour gagner mon pain. Et il n'aurait certainement pas dépensé une fortune pour me sauver la vie. Quand je pensais à tout cela, je savais que je le respectais.

Notre arrangement était basé sur le désir mutuel, non sur l'amour. Mais je sentais que nous partagions un lien, une belle amitié qui devenait de plus en plus forte. Entre nous, il y avait de la confiance et de la compréhension. Je ne me sentais plus prisonnière ; j'avais plutôt l'impression d'être une partenaire. Je ne savais pas où cela allait nous mener, mais je savais que cela ne pouvait que s'améliorer. Sa maison devenait peu à peu mon foyer, un endroit dont je ne voulais plus partir. Si Conway me laissait partir, je n'étais pas sûre de savoir que faire. Où irais-je ? Dans le fond, il n'y avait qu'un seul endroit où je voulais être.

Il m'avait sauvé la vie.

Je me forçai enfin à dire les mots, malgré mon incertitude. C'était un mensonge, mais j'étais moi-même prête à y croire. Je ressentais beaucoup d'affection pour lui, ainsi que du respect. Ce n'était pas le grand amour, mais c'était déjà quelque chose. Si je le trouvais vraiment repoussant, je ne pense pas que j'aurais pu prononcer ces mots.

— Il est fou amoureux de toi. Ça se voit tellement.

Cette fois, je me retins d'éclater de rire.

— Tu crois vraiment ?

— C'est évident. Je ne l'avais jamais vu avec une femme. Tu sais, à part à la télé ou à des galas... Il ne sort jamais dîner avec une femme. Il ne parle jamais de sa vie privée. Même quand on était plus jeunes, il n'y avait jamais de fille dans sa vie. Je me suis même demandé s'il était gay, surtout quand il s'est lancé dans la haute couture.

Conway était l'homme le plus masculin que je connaisse. Viril, sexuel, intense, il ne me donnait pas du tout cette impression. Même avec une aiguille et du fil dans les mains, il puait le magnétisme animal et l'hétérosexualité.

— Et voilà qu'on apprend que Conway a une copine et qu'elle habite chez lui, continua Vanessa en se renversant dans l'eau pour se mouiller jusqu'aux cheveux. Mes parents n'ont parlé que de ça pendant tout le trajet ! Ils t'adorent, au fait.

— Vraiment ?

Je n'avais passé que quelques heures en leur compagnie. Je n'avais pas eu assez de temps pour me faire une opinion sur eux. Comme je ne les considérais pas comme les parents de mon compagnon, je n'avais pas été nerveuse en leur présence. Ils n'étaient que des gens. C'était peut-être pour cette raison que je n'avais eu aucun mal à m'entendre avec eux. Et j'avais adoré regarder Conway paniquer sous le talon de ma botte.

— Évidemment ! Ma mère pense que tu es la plus belle femme du monde et mon père que tu vas obliger Conway à marcher droit. Il dit que tu vas faire de lui un homme meilleur.

Sa mère me trouvait belle ? Son père pensait que j'allais faire de lui un honnête homme ? Qui aurait cru qu'il était si facile de se faire aimer de ses beaux-parents ?

— Tes parents sont très gentils. Conway a de la chance d'avoir une famille comme ça.

— Et une sœur géniale, ajouta-t-elle en souriant.

— Oui, concédai-je avec un rire. Alors tu ne sors plus avec ce type ?

— Celui avec qui j'ai dîné ? demanda-t-elle. Non. Il m'a invitée en classe, et je le trouvais sympa, alors j'ai dit oui. Mais je n'ai rien ressenti. Je lui ai dit que ça ne marcherait pas. Il paraît qu'on sait tout de suite, dans les premières vingt-quatre heures, si on peut tomber amoureux... Je n'ai pas du tout ressenti ça.

Je repensai à ma première interaction avec Conway. Il avait chassé toutes les autres personnes présentes comme s'il était le roi du bâtiment. Il m'avait tourné autour comme un prédateur cherchant le point faible de sa proie. Il avait pris possession de la pièce avec son pouvoir et sa présence. Il m'avait

rendue nerveuse, craintive comme jamais je ne l'avais été, même pas devant Knuckles. J'avais senti l'aura d'autorité de Conway et eu l'impression d'être toute petite. Je l'avais détaillé du regard en quelques secondes. J'avais vu ses larges épaules et ses avant-bras costauds, observé la barbe qui ombrait ses mâchoires. Mon corps inexpérimenté s'était mis à chanter.

— Tu embrasseras beaucoup de crapauds avant de trouver le prince charmant.

— C'est ce que tout le monde me dit, répondit-elle en soupirant. Mais je suis jeune et j'ai juste envie de m'amuser pour le moment, pas de me caser. Ça m'ennuie que les hommes aient le droit de batifoler, alors qu'on attend des femmes qu'elles se marient le plus tôt possible.

— Conway en a touché un mot.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda-t-elle en perchait ses lunettes sur son front pour mieux me voir.

— Qu'il serait soulagé si tu te casais avec un homme puissant. Comme ça, il n'aurait plus besoin de s'inquiéter pour toi.

— Il n'a pas besoin de s'inquiéter pour moi ! s'indigna-t-elle. Je suis plus intelligente qu'il ne le pense.

Conway en avait également parlé.

— Et une femme n'a pas besoin de se cacher derrière un homme. Je suis parfaitement capable de me débrouiller toute seule.

J'avais cru la même chose jusqu'à ma rencontre avec Knuckles. Maintenant, je n'avais plus aucun pouvoir, ni aucun contrôle sur ma destinée. Dès que j'échapperais à la protection de Conway, je serais pourchassée et violée. J'étais reconnaissante envers Conway de m'avoir protégée depuis les premières secondes de notre rencontre. Il n'était peut-être pas un saint, mais ce serait pire sans lui. Maintenant, je savais combien j'étais vulnérable. J'avais bel et bien besoin d'un homme... même si je n'avais pas envie de le reconnaître.

— Il tient à toi, Vanessa, c'est tout. Et quelle femme n'aurait pas envie

d'être protégée par un homme puissant qui l'adore ?

— J'aime bien l'idée de rencontrer l'homme idéal, mais pas parce que j'aurais besoin de lui... Parce que j'en aurais envie, musa-t-elle en tapotant l'eau avec les paumes. Bon, tu viens ? Ça fait une demi-heure que tu bronzes !

— J'aime bien prendre le soleil, répondis-je en levant les bras au-dessus de ma tête pour attraper le dossier de ma chaise longue.

— Tu es déjà bien bronzée. Comment fais-tu pour avoir cette couleur ?

— Je bosse toute la journée à l'écurie.

Elle resta bouche bée.

— Tu travailles dehors ? demanda-t-elle en pointant du doigt l'écurie. Par cette chaleur ?

— J'aime bien m'occuper des chevaux. Ça me donne quelque chose à faire.

— Tu ne fais pas de mannequinat ?

— Plus vraiment. J'aide seulement Conway à concevoir ses modèles, maintenant.

— Ah oui, c'est vrai, dit-elle en hochant la tête. Je me rappelle qu'il a dit ça... parce qu'il est jaloux et surprotecteur.

— C'est bien ça.

Elle retira ses lunettes et les posa sur la margelle de la piscine.

— Je sors avec des amies samedi soir. Tu aimerais venir ?

Il serait agréable de sortir de la maison et de faire quelque chose avec quelqu'un d'autre que Conway. Il était la seule personne que je fréquentais, en dehors de Marco et Dante. Je m'entendais bien avec Vanessa et il était agréable d'avoir une amie.

— Ouais, pourquoi pas. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— On ira dîner, parce qu'on aime bien manger. Ensuite, on ira sans doute en boîte.

Conway n'allait pas aimer ça.

— Ça a l'air sympa.

— Milan est une ville géniale. Il y a toujours des tas de choses à faire. Tu vas t'y plaire.

Jusqu'à présent, je n'avais pas de très bons souvenirs de Milan. Une soirée en ville me ferait peut-être changer d'avis. La dernière fois que je m'étais retrouvée seule, on m'avait déshabillée et vendue dans le sous-sol d'un opéra. J'espérais ne pas y retourner.

— Qui voilà..., dit Vanessa en regardant Conway arriver par-dessus mon épaule.

Il s'approcha de moi. Il portait un jean et un tee-shirt noir, le corps bien dessiné, le visage superbe. Il semblait être le roi du monde en costume, mais il était tout aussi sexy dans une tenue plus décontractée. Et quand il ne portait rien, il l'était encore davantage.

Il me détailla du regard, admirant mon corps en bikini. Il se fichait bien de se rincer l'œil devant sa sœur.

— On s'amuse bien ?

— Oui, ça allait il y a encore quelques secondes.

Vanessa était gentille avec moi mais, dès que son frère était dans les parages, elle retrouvait son rôle de petite chipie.

— Maintenant, il y a un nuage à l'horizon, ajouta-t-elle.

Il l'ignora, son regard posé sur moi.

— Tu es très belle en maillot de bain.

Je le fixai du regard derrière mes verres de lunettes et je sentis mes tétons pointer sous mon bikini. J'avais reçu ce regard assez souvent pour savoir à quel point il était possessif. Si Vanessa n'avait pas été là, il m'aurait retiré mon top et sucé les tétons. Puis il m'aurait peut-être tirée vers la piscine et baisée dans l'eau. Je fis de mon mieux pour ne pas rougir, mais il était difficile d'étouffer cette flamme. Je commençai à transpirer, et pas à cause de la chaleur du soleil.

Je détournai le regard, parce que le sien était trop intense – surtout devant

sa sœur. Si j'étais capable de lire si bien ses intentions, elle devait pouvoir le faire aussi.

— Sapphire et moi, on sort en ville samedi soir, avec des amies, dit Vanessa. Entre filles.

Cela suffit à interrompre les pensées de Conway. Il se tourna vers elle.

— Vraiment ?

— Ouais, répondit Vanessa en s'emparant d'une bouée pour glisser sur l'eau.

Quand Conway se retourna vers moi, je sus immédiatement ce qu'il en pensait.

Pas question que j'y aille.

VANESSA PARTIT après un déjeuner tardif.

Conway était retourné se réfugier dans son bureau après notre conversation et, sans qu'il ait eu besoin de dire un seul mot, il était évident qu'il était en colère contre Vanessa.

Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne me demande des comptes.

Je montai dans ma chambre et allai rincer tout le chlore sous la douche, puis je me séchai les cheveux avec le sèche-cheveux le plus coûteux que j'aie jamais vu. Il me séchait les cheveux sans les brûler ! Tout ce que Conway avait mis à ma disposition aurait pu servir à une reine. Je menais une vie de château.

J'enfilai une culotte et cherchai quelque chose à me mettre dans ma penderie. Dante y accrochait régulièrement de nouvelles tenues, souvent des robes d'été. Tout était d'une excellente qualité. J'avais l'impression de faire du shopping chaque fois que j'ouvrais les portes. Je dénichai une robe blanche avec des chaussures assorties et décidai de la porter pour la soirée.

La porte s'ouvrit sans avertissement.

— Si tu crois vraiment que tu vas sortir samedi, c'est que la bêtise de ma sœur déteint sur toi.

Il claqua la porte derrière lui. Je vis palpiter les veines sur ses avant-bras et son cou.

— Qu'est-ce que j'ai dit sur le fait de frapper ? lançai-je en posant la robe sur le lit et en remplaçant le cintre dans le placard.

— Je ne suis pas d'humeur.

Je ne l'avais jamais vu autant serrer les dents.

— En effet...

Il m'avait vue en string et en soutien-gorge et n'avait pas réagi. Je savais donc qu'il était particulièrement énervé. J'enfilai la robe blanche par-dessus ma tête et la laissai tomber sur mes genoux. Elle était plus longue derrière et me battait les chevilles.

Il marcha vers moi et me toisa du haut de sa taille impressionnante.

— Tu n'iras pas.

— Tu comptes me garder enfermée tout le temps ? m'indignai-je, incrédule. Pour le restant de mes jours ?

— Non. Tu peux sortir, mais pas un samedi soir avec un groupe de jolies filles dans une ville dangereuse. Qu'elles viennent passer la soirée ici.

— Elles n'en auront pas envie.

— Pourquoi ne leur demanderais-tu pas ?

— Je ne vais pas changer leurs plans pour te faire plaisir, soufflai-je.

Conway, je ne peux pas ignorer ta sœur. Elle m'a invitée, et je veux y aller. J'ai besoin d'autre chose dans la vie que rester ici et travailler. Vanessa connaît bien la ville. Je suis sûre qu'elle évite les endroits chauds.

Il me fixa de son regard brûlant.

— Vanessa est une idiote. Je ne veux pas qu'elle sorte non plus.

— Je ne peux pas refuser. J'y vais.

— Tu feras ce que je te dirai. Tu n'iras pas.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Qu'est-ce qu'on a dit au sujet de notre arrangement ?

— C'est différent. J'oppose mon veto.

— Non, on fait des compromis comme deux adultes. C'est comme ça que ça marche, tu te rappelles ?

Il s'approcha plus près, son visage touchant presque le mien.

— On peut trouver un compromis sur tout un tas de choses, mais pas sur ça. C'est une question de sécurité. Je ne te laisserai pas sortir à Milan avec un groupe de poule stupides qui s'imaginent être intouchables. Tu es bien placée pour savoir pourquoi.

— Justement, rétorquai-je. Et j'ai quand même envie de sortir. Je ne veux pas avoir peur du reste du monde, Conway. Je ne dormirai pas dans les poubelles, cette fois.

Il serra les dents encore plus fort.

— La réponse est toujours non.

— Je ne te demandais pas la permission.

Il leva la main et me prit par le cou.

Je ne bronchai pas, consciente qu'il ne me ferait pas réellement de mal.

— Tu n'as même pas le droit de me demander la permission, parce que tu m'appartiens.

Je cherchai son regard. Il était si près de moi que je voyais à peine les traits de son visage. Je n'avais plus qu'à laisser sa colère me balayer comme une vague. Je savais qu'il n'était pas fâché parce qu'il était possessif, mais parce qu'il avait peur.

— Conway, je ne peux donner aucune excuse à Vanessa sans qu'elle se doute de quelque chose.

— Dis-lui que tu es occupée.

— Et la prochaine fois qu'elle m'invitera ? demandai-je d'une voix ferme, malgré la main qui me serrait la gorge.

— Même chose.

— Ça ne marchera pas, et tu le sais.

J'enroulai les doigts autour de son poignet.

— J'y vais, Conway. Tu peux m'attraper par le cou tant que tu veux, mais ça ne changera rien. Je ferai attention.

— Tu ne fais jamais attention.

— Et c'est pour ça que je ferai attention, cette fois.

Je repoussai sa main. Il me lâcha.

— J'aime bien ta sœur. Elle est ma seule amie.

— Tu n'as pas besoin d'amis. Tu m'as, moi.

J'esquissai un doux sourire.

— Tu es mon ami ?

— N'est-ce pas ce que tu voulais ? murmura-t-il.

— Si. Alors pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ?

Il pencha la tête, sa colère moins évidente.

— Je pensais que vous sortiez entre filles.

— C'est le cas. Et j'ai l'intention d'y aller. Si tu as si peur pour moi, tu peux m'accompagner. Ou alors tu peux accepter que j'y aille seule. C'est ton choix. Tout ce que je sais, c'est que j'irai.

Je me penchai vers lui et posai mes lèvres sur les siennes. Je lui donnai un doux baiser, qui lui fit immédiatement fermer les yeux. Quand je me dégageai, je sentis son corps se détendre.

— C'est à toi de voir.

DANTE M'ACHETA une robe argentée qui m'arrivait en haut des cuisses. Elle était moulante et courte, avec de fines bretelles. Je portais des escarpins argentés assortis. Je me regardai dans le miroir et mis du rouge à lèvres avant de descendre les escaliers.

Conway était dans le vestibule, en jean et chemise sombre. Il me regarda

descendre les marches avec un regard à la fois grave et brûlant. Visiblement, ma tenue l'excitait tout autant qu'elle l'agaçait.

J'avais une pochette noire, de l'argent et mon téléphone. J'en avais enfin un nouveau, mais personne qui appeler, malheureusement. Je m'arrêtai devant lui et le laissai me regarder des pieds à la tête.

— Je suis prête.

— Où est le reste de tes vêtements ? demanda-t-il en me balayant du regard.

— Ça en dit long venant d'un créateur de lingerie, répliquai-je en jetant mes cheveux par-dessus mon épaule.

Il me donna une fessée, puis m'attrapa par la taille pour me serrer contre lui, une main dans mes cheveux. Il fit mine de m'embrasser.

Pour la première fois, je refusai.

— Non.

— Non ?

Il plissa les yeux d'un air étonné. Il ne devait pas entendre ce mot souvent.

— Plus tard.

— Plus tard ? répéta-t-il d'un ton incrédule.

— Oui, plus tard, dis-je en dégageant mon bras. Je veux que tu me fixes du regard toute la nuit jusqu'à ce que tu n'en puisses plus. Et quand on rentrera à la maison, je te récompenserai pour ton bon comportement... si tu tiens le coup.

Il grogna en guise de réponse, mais je n'entendis aucune protestation. Je savais qu'il allait coopérer. Nous montâmes dans son SUV et nous mîmes en route.

Je sortis mon téléphone et lus un message de Vanessa.

On va au Bellissima. Tu sais où nous trouver ?

Je tapai : *Oui, je suis sûre de pouvoir trouver.*

Super ! À tout de suite.

Je rangeai mon téléphone dans ma pochette.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

Conway conduisait d'une seule main, les yeux sur la route. Il était vingt heures, et nous arriverions à Milan à vingt et une heures.

— Elle dit qu'elles vont au Bellissima.

— Tu plaisantes !

— Non. Pourquoi ?

Il secoua la tête.

— Pour rien.

Nous roulâmes en silence jusqu'en ville. Conway ne cachait pas son agacement. Il était encore fâché que nous ayons organisé cette sortie. Mais c'était le seul compromis que nous avions trouvé. J'y serai allée, qu'il le veuille ou non. La seule solution, c'était qu'il vienne avec moi.

Nous arrivâmes à Milan quarante minutes plus tard et nous garâmes dans le parking d'un immeuble. Il n'y avait pas d'autres voitures.

— Où est-on ?

— Chez moi. Je possède tout l'immeuble.

— Oh...

Je regardai le parking vide autour de moi. Le bâtiment ressemblait à un immeuble d'appartements, mais il avait l'air inhabité.

— C'est ici que j'habite quand je suis à Milan. J'ai acheté tout l'immeuble parce que je n'aime pas avoir de voisins.

— Une solution coûteuse. La boîte de nuit est loin d'ici ?

— Juste au coin de la rue.

Nous sortîmes de la voiture et marchâmes vers le trottoir. J'étais perchée sur des talons de treize centimètres et j'avais du mal à suivre les enjambées de cet homme d'un mètre quatre-vingt-dix. Heureusement, Conway ralentit l'allure pour me faciliter la tâche.

Il ne me donna pas la main.

Non que je m'attende à ce qu'il le fasse.

Nous arrivâmes devant la boîte de nuit. Une file s'étendait sur le trottoir, jusqu'au coin de la rue.

— C'est un endroit couru ? demandai-je.

— Un peu, répondit Conway en dépassant toute la file.

Je trottinai derrière lui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'entre.

— Le bout de la file est de ce côté, Conway.

— Pas pour moi.

Il atteignit l'entrée, où se trouvaient quatre videurs. Ceux-ci lui jetèrent à peine un regard, avant d'ouvrir les portes pour le laisser entrer.

Ils n'échangèrent pas un seul mot.

Je suivis Conway dans l'obscurité du club. Il y avait différents bars positionnés de façon stratégique au rez-de-chaussée et à l'étage, ainsi que des box avec des tables noires et des fauteuils de cuir bleu. De jolies femmes allaient et venaient, suivies du regard par des yeux masculins. Les enceintes beuglaient de la musique, et les groupes étaient obligés de se hurler à l'oreille pour communiquer.

Conway fendit la foule et les gens s'écartèrent sur son passage, soit parce qu'il les intimidait, soit parce qu'on le reconnaissait. Il ne me tint pas par la main, ni ne m'attira contre lui. En fait, il me touchait à peine.

C'était comme s'il le faisait exprès.

Je levai les yeux vers l'étage et vis Vanessa assise avec deux autres femmes.

— Je les vois.

— D'accord. Je serai juste là.

— Tu ne viens pas avec nous ? m'étonnai-je.

— Ne t'inquiète pas. Je vais garder l'œil sur toi.

Il glissa une main dans sa poche et marcha vers le bar.

Je n'avais pas voulu qu'il vienne, alors c'était mieux comme ça. Je

montai les escaliers jusqu'à l'étage et repérai les filles qui discutaient, leurs verres devant elles. L'une était blonde, l'autre brune. Vanessa avait les cheveux très sombres, comme les miens, presque noirs.

Vanessa portait une robe noire moulante, ses cheveux bouclés ramenés sur une épaule. Elle avait les bras fermes et les épaules rondes. Une chaîne dorée pendait sur son décolleté.

— Désolée, je suis en retard, m'excusai-je en m'asseyant sur la banquette.

— Salut ! Tu es sublime ! s'exclama Vanessa en souriant et en m'attrapant le poignet. Voilà mes amies.

Elle me les présenta, et nous commençâmes à discuter.

— Sapphire sort avec mon frère. Enfin, pas seulement. Elle vit avec lui.

— Avec Conway ? demanda Stephanie, la blonde.

— Ouais, confirma Vanessa. Et elle le mène à la baguette.

Cela n'aurait pas pu être plus éloigné de la vérité, mais je souris.

— C'est un homme bien. Je sais que j'ai de la chance.

Laura, la brunette, but une longue gorgée de son cosmo.

— Je suis folle de lui depuis des années.

— Toutes les femmes sont folles de lui depuis des années, corrigea Stephanie. Moi y compris.

Vanessa fit la grimace.

— Il n'est pas si bien que ça.

— De quoi tu parles ? s'étrangla Laura. Il est beau et plein aux as. C'est l'homme idéal.

Je n'étais pas jalouse que les amies de Vanessa trouvent Conway séduisant, mais je n'aimais pas qu'elles soient si superficielles. Il n'était pas seulement riche et beau.

— Il est aussi très généreux et plein de compassion. Il prend soin de ses mannequins, il traite bien les gens qui travaillent pour lui. C'est aussi un bon ami...

Vanessa me décocha un grand sourire.

— Elle est amoureuse...

Je voulus la contredire, mais ça n'aurait pas été sage.

Un homme s'approcha de notre table, avec une vodka-cranberry qu'il posa devant moi en souriant.

Ce n'était pas le serveur qui avait pris ma commande, et ce n'était pas non plus le verre que j'avais commandé.

— Heu, je crois que vous vous êtes trompé de table.

Il se glissa dans le box à côté de moi et prit ses aises.

Je me décalai immédiatement. Après ce que j'avais vécu, je n'aimais pas me retrouver acculée par un homme. Cela déclenchait des alarmes de détresse dans ma tête.

— Je peux te commander ce que tu veux, chérie, dit-il en posant le bras sur mon dossier. Un cosmo ?

Je m'éloignai davantage.

— Et si vous repreniez votre verre et que vous arrêtiez d'être glauque ?

— Ouais, vous êtes glauque, siffla Vanessa en claquant des doigts et en chassant l'homme d'un geste péremptoire. Allez donc être glauque ailleurs.

Juste au moment où il se penchait par-dessus la table pour lui répondre, une main le tira hors du box et le jeta au sol.

Conway le renversa sur le côté et posa le pied sur son torse, appuyant sur ses poumons. Malgré la violence de la situation, et au lieu d'intervenir, les videurs le regardèrent faire depuis le rez-de-chaussée, les bras croisés sur la poitrine.

— Dégage, l'enjoignit Conway en se redressant et en toisant l'homme à terre.

Celui-ci bondit sur ses jambes et fila dans les escaliers sans croiser aucun regard.

Conway lissa les plis de sa chemise et glissa les mains dans ses poches, retrouvant toute son élégance avant de se tourner vers moi. Bouillant de rage

et d'agacement, il me fusilla du regard comme si j'étais responsable de la situation.

— Je ne peux pas te laisser seule cinq minutes.

Stephanie et Laura fixaient Conway du regard comme s'il était un morceau de viande, surtout après la performance héroïque dont il venait de faire la démonstration.

Vanessa avait l'air agacé, comme Conway. Leur lien de parenté était encore plus évident, maintenant qu'ils étaient tous les deux fâchés.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Con ?

Il se glissa dans le box à côté de moi et passa le bras autour de mes épaules. Je trouvais ce geste sexy et rassurant, contrairement à celui de l'inconnu. Son parfum me vint aux narines, et je me sentis enveloppée de son aura protectrice comme d'une forteresse invisible. Il ne restait plus rien de mon malaise. Conway repoussa mes cheveux pour exposer mon cou et planta un baiser sur mon cou.

Vanessa plissa les yeux.

— Tu vas me répondre ou pas ?

— Est-ce que je te réponds, d'habitude ? rétorqua-t-il froidement.

Il balaya le bar du regard, puis leva la main, attirant l'attention de quelqu'un que nous ne pouvions pas voir.

Une femme sortit de nulle part, vêtue d'une robe moulante, un plateau sous le bras.

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Un scotch, répondit-il. Ma compagne prendra la même chose. Avec des glaçons.

Ma compagne.

Ces mots n'auraient pas dû me réchauffer de l'intérieur, mais c'était le cas.

La serveuse disparut, et Conway se remit à balayer la salle du regard. La musique tonnait toujours, et les gens dansaient. Les lumières étaient tamisées

et bleutées. Tout semblait bleu sous cet éclairage.

— Ça veut dire que tu restes ? demanda Vanessa. Parce que c'est une soirée entre filles.

Conway l'ignora.

— Tu es une fille ? insista Vanessa.

Conway lui répondit enfin.

— Fais comme si je n'étais pas là. Moi, je fais toujours semblant que tu n'existes pas.

Vanessa plissa les yeux.

— Si Sapphire n'était pas mon amie, je t'aurais foutu un coup de pied.

— Et je te l'aurais rendu, dit Conway. Fort.

Vanessa reprit son verre, visiblement agacée.

— Il ne voulait pas me laisser venir seule, dis-je sur un ton d'excuse. Crois-moi, j'ai essayé.

Conway se détourna à nouveau, s'amusant à regarder la foule. La serveuse nous apporta nos verres immédiatement, et il laissa un billet de cent euros sur la table en guise de pourboire.

— Je sais, soupira Vanessa. Ce type me suit quand j'ai un rencard, alors je comprends, crois-moi.

— Oh, il essaye juste de te protéger, dit Stephanie. Je trouve ça mignon.

Je me raidis, agacée. Les filles n'avaient pas caché qu'elles le trouvaient séduisant, et je n'avais rien dit, parce que ça me semblait naturel. Mais maintenant... ça ne me plaisait plus du tout.

— Je trouve ça encore plus glauque que ce qui vient de se passer, dit Vanessa. J'ai vingt et un ans. Je n'ai pas besoin d'un baby-sitter.

Conway resta silencieux. Il faisait de son mieux pour ne pas se faire remarquer.

Nous changeâmes de sujet et discutâmes de l'école d'art de Vanessa. Les filles étaient également étudiantes là-bas. C'étaient comme cela qu'elles s'étaient rencontrées. Toutes voulaient devenir artistes. Cela me rappela mes

années d'études. J'avais rencontré beaucoup de gens prêts à dévorer le monde. Dans toutes les disciplines, les rêves étaient les mêmes.

— Oh..., souffla Vanessa en désignant de la tête un autre box dans le coin. Matez le mec avec le blouson de cuir.

Nous nous tournâmes pour le regarder. Un homme en jean serré, les cheveux noirs, musclé, s'approchait du box avec des copains. Ils buvaient de la bière. Celui que Vanessa avait remarqué avait une barbe de trois jours et les yeux noirs. C'était un bel homme, mais je ne me serais pas retournée sur lui si elle ne me l'avait pas montré.

— Matez-moi ce cul, dit Stephanie.

— Oh, et ses copains sont mignons aussi, renchérit Laura.

Il me rappelait Conway, mais en moins bien.

— Ouais, il est mignon.

Conway se tourna vers moi – il était furieux.

Je vis de la férocité dans son regard. Glaciale, mais brûlant pourtant avec intensité. Il semblait sur le point de m'étrangler. Si nous avions été seuls, il aurait eu son mot à dire.

— Tu vas aller lui parler ? demanda Laura.

— Évidemment !

Vanessa arrangea ses cheveux et vérifia son maquillage à l'aide de son miroir de poche.

Conway poussa un soupir agacé.

— Souhaitez-moi bonne chance, dit Vanessa en pinçant les lèvres pour étaler son rouge à lèvres.

Puis elle sortit du box.

— Tu ne devrais pas draguer un mec au hasard dans un bar.

Conway était censé se taire, mais c'était une promesse qu'il avait du mal à tenir quand sa sœur essayait de tirer son coup.

— Et où voudrais-tu que j'aille draguer ? s'enflamma-t-elle. Au couvent ?

Je fis de mon mieux pour dissimuler mon sourire narquois.

— Tu ne connais même pas ce type, siffla Conway. Ça pourrait être un violeur ou quoi.

— Tu penses qu’avec un cul pareil, il a besoin de violer pour baiser ? cracha Vanessa en retour. Ne sois pas ridicule, Conway.

— Vanessa...

Je posai la main sur son avant-bras.

— Laisse-la vivre sa vie, Conway.

Vanessa trotтина vers l’homme sur lequel elle avait jeté son dévolu.

Conway les regarda fixement, son torse se soulevant au rythme de sa respiration, avec une rage à peine contenue.

— Elle est tellement bête.

— Elle est célibataire et elle veut s’amuser, dis-je. Il n’y a rien de mal à ça.

— Bien au contraire, siffla-t-il. Elle ne devrait pas se comporter comme ça.

— Alors tu as le droit de coucher à droite à gauche, mais pas elle ? Je ne m’étais pas rendu compte que tu étais si sexiste.

— Je ne suis pas sexiste, se défendit-il à voix basse pour que nous ne soyons pas entendus. Mon boulot consiste à faire marcher des femmes à moitié nues sur un podium. Évidemment que je ne suis pas sexiste. La personne dont je dépends le plus est une femme. Je n’aime pas ça, c’est tout...

— Il va falloir faire avec, Conway. C’est une adulte.

— C’est juste que...

Il regarda Vanessa attirer l’attention de l’homme et lancer la conversation. Le type lui sourit sans lâcher sa bière. Elle dut lui dire quelque chose de drôle parce qu’il étouffa un rire.

— Je ne veux pas qu’on lui fasse du mal.

— Tout le monde se fait briser le cœur un jour ou l’autre. C’est la vie.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire.

— Tous les hommes ne sont pas mauvais, Conway. Oui, il y a des types comme Knuckles et les Skull Kings, mais il y a aussi des gens bien.

— Tous les hommes sont malveillants envers les femmes, insista-t-il à voix basse. Mais à des degrés différents.

— Ton père ne me semble pas malveillant.

Conway se détourna, ne voulant visiblement pas se lancer dans cette conversation.

Vanessa parlait toujours au type, et ils avaient l'air de bien s'entendre. Quand il ne riait pas, il lui souriait. Il y avait de l'intérêt dans son regard, comme s'il faisait vraiment attention à ce qu'elle lui disait.

Et pourquoi n'aurait-il pas été intéressé ? Vanessa aurait pu être mannequin.

Un homme s'approcha de notre table et posa la main sur l'épaule de Conway.

Je savais que seul quelqu'un qui lui était proche se serait permis de le toucher comme ça, à moins d'avoir envie d'être jeté à terre.

L'homme devait avoir environ cinquante ans et il sourit à Conway avec affection. Il y avait de nombreuses ressemblances entre les deux hommes, de la couleur de leurs yeux et cheveux aux traits de leurs visages.

Ils étaient parents.

Quand Conway le reconnut, il se détendit.

— Mon oncle.

Il sortit du box et se redressa. Il faisait la même taille que son oncle, et tous deux étaient élancés et musclés.

— Comment vas-tu ?

— Tu as l'air de bien t'amuser, répondit-il en me décochant un regard, avant d'adresser un clin d'œil à Conway.

Je sortis à mon tour du box et lui tendis la main.

— C'est un plaisir de vous rencontrer. Je...

— Je sais qui vous êtes, chérie.

J'avais horreur de ce mot, mais je m'y habituais quand il venait du père de Conway ou de son oncle. Dans leurs bouches, c'était une marque d'affection et de respect. L'empreinte de Knuckles sur ce petit mot disparaissait lentement.

— Vraiment ?

— Mon frère et ma sœur parlent de vous en bien, dit-il en se tournant vers Conway. Il paraît que vous dressez mon neveu.

— Il se dresse très bien tout seul, dis-je en riant. Si vous voyez ce que je veux dire.

Son oncle sourit.

— Vous me plaisez.

Je rougis et souris en même temps.

— Merci...

— Je m'appelle Cane, dit-il.

— Sapphire.

Il savait déjà qui j'étais et je n'avais pas besoin de me présenter, mais je l'avais fait quand même.

— Mon oncle est propriétaire du club, expliqua Conway. C'est pour ça que ça m'a fait rire que les filles aient choisi cet endroit.

— C'est un endroit sympa, dis-je. Mais les boissons sont corsées.

— Seulement pour les jolies filles.

Il se retourna vers Vanessa, toujours en grande conversation avec le type.

— À qui parle-t-elle ?

Conway regarda par-dessus son épaule et soupira.

— Elle le trouvait mignon...

— Je dois le foutre dehors ? s'enquit Cane, très sérieusement.

Tous les hommes de la famille Barsetti étaient-ils comme ça ?

— Laissez-la tranquille. C'est une adulte. Même si elle fait des erreurs, tant mieux pour elle. C'est en faisant des erreurs qu'on apprend.

— Il y a des erreurs qu'il vaut mieux ne pas faire, dit Conway d'un air

grave. Je vais garder l'œil sur elle.

Le fait que son oncle ne réagisse pas m'étonna. Il n'était pas surprenant que Vanessa soit si excentrique et libre. Elle devait étouffer entre tous ces hommes protecteurs.

— À plus tard, dit Cane en prenant Conway dans ses bras et en lui tapant le dos. Tu es très élégant.

Conway sourit.

— Merci. Toi aussi.

— Je sais, répondit-il avec un sourire narquois. Mais, toi, c'est la femme à ton bras qui te rend élégant !

LAURA ET STEPHANIE s'installèrent à une autre table en compagnie de deux frères. Elles se mirent à discuter en sirotant leurs verres. Vanessa parlait toujours à l'homme sur lequel elle avait jeté son dévolu. À présent, ils étaient seuls dans un box et conversaient à voix basse. Le bras de l'homme était posé sur le dossier, derrière les épaules de Vanessa. Ils étaient tout près l'un de l'autre, si près qu'ils pouvaient s'embrasser à tout moment.

Conway ne les fixait pas ouvertement du regard, mais il était évident qu'il gardait l'œil sur eux. Nous aurions pu rentrer, maintenant que les filles s'étaient séparées pour discuter avec d'autres personnes. Nous n'avions plus aucune raison de nous attarder.

Mais Conway ne cessait de commander des verres.

Et il tenait bien l'alcool.

Il tenait son verre d'une main, l'autre bras enroulé autour de mes épaules.

— Alors on va rester là toute la nuit à les espionner ?

— Je bois seulement un verre.

— C'est ton cinquième scotch. Je crois que je vais devoir conduire.

— Je peux prendre le volant.

— Je n'en suis pas si sûre...

— J'ai l'air saoul ? demanda-t-il en me fixant de son regard de braise.

— Non.

— Alors ça ira.

Je posai les doigts sur son menton barbu. Son chaume était rêche sous ma peau. Je remontai la main vers sa joue. Mon regard ne quittait plus ses lèvres. J'admirais l'homme que j'avais en face de moi comme s'il était la statue du plus grand roi de l'histoire.

— Tu peux m'avoir quand tu veux, Muse.

Je relevai les yeux vers lui.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai envie de toi ?

Il enroula les doigts autour de mon poignet et le serra.

— Je te connais mieux que tu ne le penses. Je connais ce regard... C'est celui que tu me donnes quand tu as envie que je t'embrasse.

Je croisai les jambes sous la table et serrai involontairement les cuisses. J'avais vu presque toutes les femmes présentes dans cette boîte de nuit fixer Conway du regard au moins une fois. Il était le plus beau parti d'Italie, et je savais que les femmes ne le regardaient pas uniquement parce qu'il était célèbre. Elles le regardaient parce qu'il était encore plus beau que les mannequins qu'il employait. Cela me rendait possessive, mais cela me faisait aussi prendre conscience de ma chance. C'était moi qui étais assise avec lui dans ce box, pas elles.

— Tu vas m'embrasser, dans ce cas ?

— Pas dans une salle pleine de monde.

— Tu as honte de moi ? murmurai-je, en sachant que ce n'était pas le cas.

— Je ne veux pas que des hommes en profitent pour te regarder et prendre leur pied.

— Franchement, je pense que ce sont plutôt les femmes qui auront envie de mater...

Il frotta son nez contre le mien.

— Tu es très jalouse.

— Ce n'est pas vrai.

Il m'adressa un regard entendu.

— Et puis, tu peux parler !

— Je ne suis pas jaloux. Je tiens juste à mes affaires.

— C'est la définition même de la jalousie...

— Non, c'est de la cupidité. Je suis cupide. J'ai quelque chose que je veux être le seul à posséder. Pas parce que cette chose me plaît, simplement parce que j'aime avoir ce que les autres n'ont pas.

— Tu n'es pas cupide, dans ce cas, juste un sale con.

Il esquissa un sourire du coin de la bouche.

— Je suis un sale con.

Ma main se posa sur sa cuisse sous la table, puis remonta lentement vers son entrejambe, jusqu'à sentir son paquet sous son jean. Sa queue était raide, et il ne sembla pas éprouver la moindre honte d'avoir une érection au milieu d'une boîte de nuit.

Je passai les doigts sur son membre.

Il me regarda fixement le caresser sous la table.

— Tu devrais peut-être attendre qu'on soit à la maison.

— Tu devrais peut-être m'embrasser.

Il posa la main sur ma nuque, et ses doigts jouèrent avec mes cheveux.

— Pourquoi as-tu tellement envie que je t'embrasse, Muse ?

— Pourquoi n'en aurais-tu pas envie ? Tu dis que je suis la plus belle femme de la planète, non ?

Il repoussa quelques mèches de mes cheveux derrière mon oreille, les yeux braqués sur mes lèvres.

— Oui.

— Alors prouve-le.

— Je pense que je le prouve déjà, répondit-il en attrapant ma main et en la frottant sur son érection, à travers son jean. Immensément.

Je posai la main sur son torse et me penchai vers lui comme pour déposer un baiser sur ses lèvres. Il ne résista pas, et son regard s'assombrit. Mais je plantai un baiser sur sa mâchoire à la place, puis au creux de son cou. Ma main explora son torse tandis que mes lèvres charnues le dévoraient et chérissaient son corps avec la langue. Je remontai la bouche jusqu'à son oreille et soufflai :

— Embrasse-moi, Conway. Ne m'oblige pas à redemander.

Cette fois, il me prit par la nuque et me renversa la tête pour m'embrasser comme il en avait envie – fort et brutalement. Il me dévora les lèvres et m'écrasa contre son torse, me faisait presque mal. Malgré ces débuts intenses, son baiser se fit lentement plus tendre, comme si nous étions au lit. Un baiser doux et plein de sens : il jouait avec mes lèvres au lieu de les écraser sous les siennes. Son poing se desserra sur ma nuque, et il commença à me caresser les cheveux.

J'eus envie de le déshabiller ici même et de le prendre au plus profond de moi. Au début, j'avais vu en lui un geôlier cruel qui me traitait comme une prisonnière. Maintenant, je me rendais compte que j'avais envie de lui autant qu'il avait envie de moi. Je désirais son attention, son affection. Je voulais qu'il me fasse me sentir bien, comme avant.

Il gémit dans ma bouche, et je sentis les vibrations dans la mienne. La musique était trop forte pour que nous puissions nous entendre, mais je sentais l'intensité de son désir dans sa manière de me toucher. La température montait en flèche entre nous, et sa queue menaçait de jaillir de son pantalon.

Il mit soudain fin au baiser et détourna les yeux.

Je serrai sa chemise dans mes poings, déçue de ne plus l'embrasser. Il serra les dents.

— Rentrons à la maison.

Il jeta un regard à Vanessa et son homme.

— C'est une adulte, Conway. Tu dois la laisser vivre sa vie, dis-je en glissant hors du box sans l'attendre.

Je me redressai sur mes talons vertigineux, les plantes de pied douloureuses.

Il me regarda de la tête aux pieds, de nouveau focalisé sur son envie de sexe.

— Moi, je m'en vais. Bonne nuit.

Je tournai les talons et m'éloignai, parfaitement consciente qu'il me materait le cul.

Comme je m'y attendais, il reparut à mes côtés. Son bras s'enroula autour de ma taille, et il m'accompagna vers la sortie, écartant la foule sur mon passage avec son aura. Quand nous nous retrouvâmes dehors, la fraîcheur nous changea agréablement de la chaleur étouffante qui régnait en boîte. Je sentis la sueur se refroidir sur mon corps.

Il me serra plus fort contre lui, tandis que nous remontions le long du trottoir dans l'obscurité. Je me rappelai avoir longé ces trottoirs pour aller faire mes courses ou ma lessive. Je rentrais tous les soirs à mon hôtel regarder la télévision, parce que je n'avais rien d'autre à faire. Maintenant, ma vie avait changé du tout au tout.

Nous entrâmes dans son immeuble, dans le parking où il n'y avait qu'une seule voiture. Au lieu de marcher vers son SUV noir, il se dirigea vers l'ascenseur et enfonça le bouton avec son index.

— Où va-t-on ?

Il se contenta de regarder droit devant lui.

Les portes s'ouvrirent, et nous entrâmes. Il appuya sur le bouton du dernier étage, et les portes se refermèrent.

— Si ton appart est tout en haut...

Il me plaqua contre la paroi de l'ascenseur et m'embrassa comme il l'avait fait en boîte, mais plus fort, cette fois. Il m'empoigna par les hanches et écrasa son torse contre mes seins. Sa bouche chercha ma mâchoire et mon cou, pendant qu'il retroussait ma robe avec les mains, dévoilant mon string noir. Il passa ma jambe autour de sa taille et se frotta contre moi, son érection

sur mon clitoris.

Putain, que c'était bon.

— Conway...

Ma tête roula en arrière, et je le laissai m'embrasser le cou. La friction entre mes jambes était délicieuse. Son gabarit me rendait folle. Je me déhanchai contre lui et enfonçai les ongles dans la chair de ses épaules.

Mais pourquoi cet ascenseur allait-il si lentement ?

Enfin, les portes s'ouvrirent.

Au lieu de me laisser passer, il me souleva dans ses bras et me porta dans son appartement. Il me lâcha sur le canapé, puis m'arracha ma culotte sans m'ôter mes escarpins.

Avant que j'aie eu le temps de tendre les mains vers son jean, il le baissa lui-même sur ses cuisses.

— Conway...

Je l'attrapai par les hanches et le tirai vers moi.

Il se positionna entre mes jambes, puis me pénétra.

J'avais toujours un peu mal, mais le plaisir dépassait de loin la douleur. Je plantai les ongles dans ses fesses et l'attirai en moi, jusqu'au dernier centimètre, quand je le sentis heurter mon col.

Il remonta une de mes jambes vers le dossier du canapé et m'immobilisa. Sa main sur ma nuque, il me serra fort pendant qu'il me pilonnait. Ses bourses claquaient contre mes fesses à chaque coup de reins, encore et encore et encore.

C'était tout ce que je voulais, cet homme fort au-dessus de moi. Mes mains se glissèrent sous sa chemise et je sentis ses muscles fermes. Toutes les femmes l'avaient regardé avec désir, mais j'étais celle qui rentrait à la maison avec lui – toutes les nuits.

Il me regarda droit dans les yeux, avant de replier mes jambes sous lui. Il me pilonna avec une ardeur renouvelée. Son corps se couvrit de sueur, et je sentis son cœur battre à toute allure sous ma main.

— Oui... Comme ça.

Il garda le rythme et me poussa entre les coussins du canapé. J'avais les jambes repliées, le corps tordu sous lui, parce qu'il faisait tout ce qu'il fallait pour être le plus près de moi possible.

Il posa son front sur le mien, puis m'embrassa.

Ce fut alors que ma chatte se contracta autour de son membre, et je jouis sur lui.

— Conway...

Ma main se referma sur sa nuque, et je gémis dans sa bouche, convulsant de plaisir.

Il posa son front sur le mien et donna quelques derniers coups de reins, sa queue encore plus grosse juste avant l'orgasme.

Je ne vivais plus que pour recevoir sa jouissance en moi.

— Donne-moi tout ce que tu as...

Il gémit contre mes lèvres, cramponné à mes hanches. Il m'attira vers lui, s'enfonçant en moi le plus possible. Il me remplit de foutre épais et chaud.

— Comme ça ?

— Oui...

Mes jambes étaient grandes ouvertes, et mes mains se serrèrent sur ses fesses. J'avais les muscles si contractés que je ne pouvais plus desserrer les doigts. J'adorais voir cette lueur de satisfaction dans ses yeux, le fait qu'il soit aussi content que moi de sa performance.

— Tu aimes mon foutre ?

Je lui caressai la barbe.

— Je l'adore.

Il frotta son nez contre le mien, sa queue toujours en moi. Il était flasque à présent, mais, dans quelques minutes, il serait prêt à remettre le couvert.

— Encore ?

— S'il te plaît.

Il grogna contre ma bouche :

— Muse...

QUAND NOUS EÛMES TERMINÉ, il alla nous chercher deux verres d'eau à la cuisine.

Je baissai ma robe, mais abandonnai ma culotte sur la table basse en me dirigeant vers la fenêtre. Les lumières de la ville brillaient. J'eus l'impression d'avoir le monde à mes pieds. Son immeuble dépassait légèrement tous les autres, et il était facile de voir les belles cathédrales en contrebas.

Il me tendit un verre d'eau.

— Merci.

Je le regardai tout en buvant ; il semblait fatigué mais satisfait.

Il but à son tour, en restant près de moi, presque nu à part son boxer noir.

— J'aime bien ton appartement.

— Merci.

— Je n'ai pas vu grand-chose, mais ce que j'ai vu me plaît.

Il avait une cuisine ouverte et un énorme salon, sans parler de la vue spectaculaire depuis trois façades de l'immeuble.

— Le reste de l'appartement, ce ne sont que des chambres et mon bureau.

— Et les autres étages ?

— J'ai une salle de sport privée.

— Sur tout un étage ? demandai-je avec incrédulité.

— Oui.

— Et les autres ?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai rien aménagé. Ce ne sont que des appartements vides.

— Eh bien...

— Je suis une personne très privée.

— Je vois ça, dis-je en souriant.

Il but le reste de son verre, sa pomme d'Adam remontant dans sa gorge. Quand il eût terminé, il s'essuya la bouche sur son avant-bras. Même un geste banal comme celui-ci, il le rendait sexy.

— On devrait y aller.

— Pourquoi ne resterait-on pas dormir ici ?

Il posa son verre vide sur la table et ramassa sa chemise par terre.

— Je préfère Vérone.

— Alors pourquoi avoir acheté cet endroit ?

— C'est plus près du bureau. Quand il neige, je passe la nuit ici.

— Il neige beaucoup en hiver ?

— Ça arrive.

Il boutonna sa chemise et enfila son jean. Il tira son téléphone de sa poche et regarda l'écran.

— L'année dernière, on a eu un hiver rude.

— Que fait Marco dans les écuries, dans ce cas ?

— Il garde les chevaux au chaud dans la grange.

Je n'avais jamais travaillé dans la neige. J'allais avoir besoin de vêtements plus chauds.

Il remit son téléphone dans sa poche et ramassa mon string sur la table.

— Tu veux que je prenne ça dans ma poche ?

Il l'enroula autour de ses doigts et frotta le tissu.

Ma culotte était beaucoup plus sexy sur lui que sur moi. Je posai mon verre et la lui tirai des mains.

— Et si on restait ici ? La vue est sublime. On voit toute la ville.

La lueur amusée s'éteignit dans son regard.

— J'ai dit qu'on rentrait à Vérone. Ne discute pas.

Et soudain, notre lien se brisa. Chaque fois que je pensais que nous nous rapprochions, je disais quelque chose de travers et Conway réaffirmait sa loi. Il me rappelait ce que notre relation était réellement. Il était le propriétaire.

J'étais la propriété.

Point final.

Je ne cachai pas ma déception.

Et elle ne fit pas réagir Conway.

Il enfila ses chaussures et nous quittâmes l'appartement. Ma chatte était encore humide de son foutre, mais je ne me sentais plus si sexy. J'avais l'impression d'être encore plus nue qu'avant. C'était comme si notre soirée passionnée ne voulait plus rien dire.

Pourquoi avais-je cru qu'elle signifiait quoi que ce soit ?

Nous retournâmes dans le garage, et je montai dans le SUV. Puis Conway démarra, et nous quittâmes Milan. La ville disparut derrière nous, à mesure que nous nous enfoncions dans la campagne. Plus nous nous éloignions, plus il faisait sombre. On ne voyait plus briller que les lumières de villas et de manoirs çà et là.

Je remontai mes genoux vers ma poitrine et regardai par la fenêtre, en faisant de mon mieux pour ne plus le voir, même du coin de l'œil.

Conway resta silencieux un long moment.

— Je n'avais pas l'intention de te mettre en colère.

— Je ne suis pas en colère.

— On dirait, pourtant.

Sa voix de baryton semblait encore plus grave quand il parlait à voix basse. Moins il parlait, plus ses silences me paraissaient éloquents. Il avait la voix la plus sexy que j'aie jamais entendue. Même si je ne voyais pas son visage, sa voix m'excitait.

— Je suis déçue.

— Parce que je voulais retourner à Vérone ? demanda-t-il, incrédule. Vérone est une ville plus sûre que Milan. Je ne devrais même pas avoir à m'expliquer, Muse. Quand je dis quelque chose, tu m'écoutes, c'est tout.

— Si j'étais une femme que tu avais rencontrée en boîte, tu m'aurais écoutée.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? demanda-t-il. Je t'ai dit que je ne

laissais pas les femmes dormir chez moi. Ça n'a pas de sens !

— Mais tu ne m'aurais pas parlé sur ce ton.

— Tu me vois plus beau que je ne suis, murmura-t-il. Tu penses que je suis comme ça avec toi seulement. Crois-moi, je suis un connard avec tout le monde.

— Dans ce cas, tu devrais avoir honte de toi.

— Je suis comme je suis. Je n'ai pas honte d'être qui je suis.

Je regardai par la fenêtre d'un air buté.

— Tu ne dois plus attendre de moi que je te traite différemment, dit-il. Ça n'arrivera pas. C'est comme ça.

— Oui... Je commence à comprendre.

Conway n'ajouta rien, et nous n'échangeâmes plus un mot pendant le reste du trajet. Nous quittâmes la route et nous engageâmes dans l'allée menant à la maison. Je ne l'attendis pas et allai immédiatement me coucher. Je retirai mes talons et montai les escaliers jusqu'au deuxième étage, refermant la porte derrière moi quand j'arrivai dans ma chambre.

Une fois seule, je poussai le soupir que je retenais dans ma poitrine.

Je ne comprenais pas pourquoi j'étais si en colère contre lui. Il ne voulait pas que je sorte toute seule et, quand un type m'avait draguée, il avait pété les plombs devant tout le monde. Mais il refusait de me traiter avec respect. Dès que je lui résistais, il me rappelait que je n'avais pas voix au chapitre.

C'était exaspérant !

Peut-être avait-il raison et était-il cupide, pas jaloux. Peut-être n'était-il qu'un sale con. Peut-être voulais-je absolument voir du bon en lui, parce que je savais au fond de moi qu'il n'était pas malveillant. Mais le fait qu'il ne soit pas malveillant ne faisait pas de lui un homme bien.

Je ne me lavai même pas le visage avant de me coucher. J'enfilai juste un tee-shirt et une culotte, puis me glissai sous la couette. La lumière était éteinte, et je fus avalée par l'obscurité. J'essayai de m'éclaircir les idées et d'arrêter de penser à Conway et à la nuit que nous avions passée.

Quand il m'avait touchée sur la banquette de cette boîte, j'avais eu l'impression d'être la seule femme dans sa vie. Il m'avait embrassée avec une telle passion que j'avais cru être un peu plus qu'une banale conquête. Il était possessif et il avait toujours envie de moi. Je ne l'avais même pas vu mater une autre fille – et il y en avait eu beaucoup autour de nous.

Peut-être les jolies femmes n'avaient-elles aucune importance à ses yeux.
Peut-être n'avais-je aucune importance.

JE ME TOURNAI et me retournai dans mon lit, la nuque et le dos en sueur. Mes lèvres tremblaient, comme pour laisser échapper des cris silencieux. Je roulai de gauche à droite, tordant mon corps entre les draps.

Je faisais un cauchemar.

Le pire que j'aie jamais eu.

Je venais de quitter le bar où je travaillais et je marchais sur le trottoir, mon sac sur l'épaule, le cœur battant : je savais ce qui allait se passer avant même que cela n'arrive.

Je m'arrêtai devant une allée sombre, consciente de ce qui se cachait dans les ombres.

J'aurais dû tourner les talons, mais je ne le fis pas.

Puis j'entendis le râle guttural d'un homme mourant. Des gémissements d'agonie lui échappaient chaque fois qu'une botte le frappait. Tabassé à mort dans le noir, il gémit de plus en plus fort jusqu'à se taire.

J'étais soulagée de ne plus rien entendre, mais je savais aussi ce que cela signifiait.

Nathan était mort.

Knuckles émergea des ombres, le corps couvert de tatouages et les yeux d'un bleu perçant. Il me tourna autour comme un requin, maître du trottoir. Il n'y avait pas un seul autre piéton en vue.

Il régnait sur la ville. Il n'y avait plus que nous deux.

Je ne pouvais pas fuir.

Du sang coulait sur ses mains et ses avant-bras. Le sang de mon frère. Il continua à me tourner autour, les yeux grands ouverts et vicieux. Il leva un doigt et le fit courir sur ma joue, maculant ma peau de sang.

— Je vais te baiser, chérie. Et quand tu seras morte, je te baiserais une deuxième fois.

Je me réveillai en sursaut, le poing serré sur ma poitrine, à bout de souffle. Les draps étaient poisseux de sueur. Mon cœur battait si fort dans ma poitrine qu'il me faisait mal. Je repoussai les couvertures, parce que je ne supportais plus de sentir quelque chose me toucher.

Je ne passerais pas une minute de plus dans ce lit.

J'avais besoin d'air frais. J'avais besoin de voir le ciel. J'avais besoin de me sentir libre.

J'eus immédiatement envie de courir me réfugier dans la chambre de Conway. Je ne m'étais jamais sentie plus en sécurité que dans ses bras. Mais cette pensée se volatilisa quand je réalisai que ce n'était pas une option.

Conway se fichait bien que je fasse un cauchemar.

J'enfilai un jean et un tee-shirt et descendis au rez-de-chaussée. La maison était silencieuse, sombre et vide. La sueur de mon corps rendait mes vêtements collants, et je la sentais ruisseler dans mon dos. Mon cœur battait toujours aussi vite, même si je savais que ce n'était qu'un rêve. Mais ce rêve semblait bien plus réel que ma réalité. Le seul endroit où je trouverais la paix serait dans les écuries, avec les chevaux. Quand j'étais là-bas, j'arrêtais de penser et je trimais jusqu'à tomber de fatigue.

C'était la seule chose qui m'aiderait à traverser cette épreuve.

SIX

Conway

L'alarme de mon téléphone hurla.

Ce n'était pas la sonnerie de mon réveille-matin.

C'était une alarme qui m'avertissait d'un danger.

Cela signifiait qu'une porte ou une fenêtre avait été ouverte sans code de sécurité. Cela signifiait que quelqu'un essayait de me baiser – et qu'il allait le regretter. Je bondis du lit et enfilai un jogging et un tee-shirt à la vitesse de l'éclair. Puis j'attrapai le semi-automatique rangé sous le lit, déjà chargé.

Dante devait avoir entendu l'alarme, lui aussi, et il serait armé également.

J'allai d'abord dans la chambre de Sapphire. Il fallait que je sois sûre qu'elle aille bien, avant d'explorer le reste de la maison. J'ouvris la porte sans frapper et vis que la lampe de chevet avait été renversée. Les draps avaient été repoussés, et elle n'était nulle part en vue.

— Muse ? aboyai-je en jetant un coup d'œil dans la salle de bain et le salon. Muse ?

Elle n'était pas là.

Merde !

Maintenant, j'étais terrifié.

Je retournai dans le couloir, puis descendis les escaliers. J'étais prêt à tirer et à tuer quiconque se serait introduit dans ma maison. Je voulais appeler Dante et Muse, mais c'était trop dangereux.

— Monsieur ?

Dante apparut au bas des escaliers. Il portait un gilet pare-balles et un fusil. Il n'était pas seulement mon cuisinier et le gérant du domaine, mais aussi un homme prêt à tuer tout intrus qui serait entré sans permission.

— C'est Sapphire.

Je m'arrêtai sur le palier.

— Quoi ? Elle va bien ? Où est-elle ?

— Elle a activé l'alarme en sortant par la porte de derrière. La lumière est allumée dans les écuries, donc elle doit y être.

Mais qu'est-ce qu'elle fichait là-bas ?

— Il est trois heures du matin.

— Je le sais, monsieur.

— Qu'est-ce qu'elle a de si important à faire là-bas au milieu de la nuit ?

Dante baissa son fusil et haussa les épaules.

— Aucune idée, monsieur. Voulez-vous que j'aille la chercher ?

Je réengageai la sécurité de mon flingue et le posai par terre.

— Non. Je m'en charge.

Je descendis la dernière volée de marches, le sang bouillonnant.

Comment avait-elle pu être si stupide ? À sa décharge, je ne lui avais jamais parlé du système de sécurité, mais elle avait été bien bête de sortir au beau milieu de la nuit.

Dante tira un pistolet de sa poche.

— Juste au cas où ?

Je n'allais pas aborder Muse avec une arme à la main. Je ne savais pas ce qu'elle faisait dans les écuries, mais je n'avais pas envie de lui faire peur.

— Non.

Je franchis la porte de derrière et traversai par la pelouse pour aller plus vite.

Toutes les lumières étaient allumées dans les écuries, ce qui attirait les insectes dans les jardins. J'entrai et la trouvai penchée au-dessus de la clôture

d'une de nos juments les plus dociles. Le menton dans une main, elle caressait l'encolure du cheval. Les autres chevaux avaient sorti la tête, étonnés de recevoir un visiteur au milieu de la nuit. Même Carbine la regardait.

— Mais qu'est-ce que tu fous là !?

Elle sursauta si violemment qu'elle effraya le cheval.

— Putain... Tu m'as fait peur.

— Je t'ai fait peur ? sifflai-je. Tu as déclenché l'alarme avec tes conneries. Dante et moi, on était armés et sur le pied de guerre. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

Je m'approchai, les bras tremblants sous l'effet de l'adrénaline.

— Si tu n'arrivais pas à dormir, tu aurais pu regarder la télé ou te préparer un sandwich dans la cuisine.

Quand j'arrivai à moins d'un mètre d'elle, je remarquai enfin ses yeux gonflés, rouges et humides. Des signes classiques d'une crise de larmes. Je fermai la bouche, comprenant qu'il ne s'agissait pas seulement d'une insomnie.

Elle se détourna vivement, me dissimulant son visage.

— Je suis désolée... Je ne savais pas que je déclencherais l'alarme. Si j'avais su, je ne serais pas sortie.

Elle caressa le nez du cheval.

Je m'approchai d'elle lentement. Je commençais à me sentir mal, alors que je n'aurais pas dû.

— Pourquoi es-tu venue ici ?

— Je... ne pouvais plus dormir.

Je n'en croyais pas un mot.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne pleure pas.

Elle continuait à cacher son visage derrière ses cheveux.

— Ne mens pas. Je ne te mens pas.

Elle renifla et s'essuya le nez.

Je m'appuyai contre la clôture, sur laquelle je posai un bras. Je fixai son profil du regard, attendant qu'elle se tourne vers moi. Elle n'avait jamais eu peur de croiser mon regard. Elle ne s'était jamais laissé intimider. À présent, elle avait les épaules avachies, comme si elle était brisée, vaincue.

— Muse.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Pourquoi ?

— Je n'en ai pas envie, c'est tout, répondit-elle en grattant le cheval derrière les oreilles. Je vais rentrer, maintenant, pour que tu puisses retourner te coucher.

J'aurais très bien pu ne rien dire et retourner au lit, mais je n'arrivais pas à m'en laver les mains. Je n'aimais pas voir ses larmes, même si je n'en étais pas la cause. Je n'aimais pas savoir qu'elle avait mal – sauf si c'était pendant la pénétration. Savoir que quelque chose la rongeaient de l'intérieur me donnait l'impression d'être plus vulnérable, moi aussi.

— Muse, insistai-je en l'attrapant par le bras et en la forçant à me regarder. Tu peux tout me dire.

— Tu t'en fiches, Conway. Et ce n'est pas grave. Tu n'as pas besoin de faire semblant.

Elle se détourna à nouveau.

Et, à nouveau, je l'attirai vers moi.

— Est-ce que je t'aurais posé la question si je m'en fichais ?

Elle ne chercha pas à se dégager. Elle soutint mon regard, les yeux de plus en plus secs.

— J'ai fait un cauchemar, c'est tout. Il fallait que je sorte de mon lit. J'étais en sueur et je ne pouvais plus respirer... Dans le noir, je n'arrêtais pas de voir son visage. J'ai voulu aller dans ta chambre, puis je me suis rappelée que tu n'aimerais pas ça. Alors j'ai pensé à cet endroit qui me rend heureuse...

Elle croisa les bras sur sa poitrine et regarda les chevaux dans leurs box. J'eus envie de lui demander ce qui s'était passé dans son rêve, mais je devinai la réponse.

— Ça arrive souvent ?

— Pas comme ça... Ça avait l'air tellement vrai. Il a tué mon frère... Il m'a touchée. C'était horrible.

Elle fit courir ses mains dans ses cheveux et ferma les yeux, comme si elle luttait pour effacer ce souvenir de sa mémoire.

— Je suis désolé.

Ce n'était pas une phrase vide de sens. Je me sentais vraiment mal qu'elle soit dans cet état. J'avais toujours pensé que Muse était une femme forte et téméraire qui n'abandonnait jamais. La voir brisée par ses peurs me bouleversait.

— Rentrons dans la maison.

Elle se retourna et appuya sur l'interrupteur, avant de sortir.

Elle ne me demanda pas une fois de la prendre dans mes bras ou de la toucher. Elle était réservée, distante, comme si elle ne se sentait pas légitime. Elle avait eu envie de venir dans ma chambre, mais elle avait cru qu'elle y serait mal accueillie.

Je ne voulais pas dormir avec elle mais, cette fois, j'allais faire une exception.

J'en avais déjà fait pour elle.

Nous entrâmes dans la maison et je réactivai l'alarme.

— Je suis désolée, répéta-t-elle. Je ne le referai plus.

Elle marcha vers les escaliers.

— Muse.

Elle s'arrêta à mi-chemin, mais sans se retourner.

Je me portai à sa hauteur. Ses bras étaient pressés contre sa poitrine, et elle semblait plus petite que d'habitude. Je n'aimais pas cette version affaiblie de Muse. Je n'aimais pas la voir effrayée, pas quand elle n'avait aucune

raison d'avoir peur.

— Viens dormir avec moi.

Elle ne cacha pas sa surprise.

— C'est bon, Conway. Mais merci.

Elle continua à monter et atteignit le premier étage.

Je la suivis.

— Je suis sérieux.

— Non, vraiment, c'est bon.

Elle monta jusqu'au deuxième étage et marcha vers sa chambre.

Je préférais quand elle avait envie de moi et qu'elle plantait ses ongles dans mes pectoraux d'un air possessif. Je préférais ses baisers et sa chaleur à cette froideur. Elle était devenue si proche de moi, ces derniers mois. Mais chaque fois qu'elle semblait plus à l'aise, je freinais des quatre fers et je la repoussais. Je lui rappelais qu'elle n'était qu'une femme que je possédais, pas une personne qui comptait à mes yeux.

Je récoltais ce que j'avais semé.

Et maintenant, elle se détournait de moi, alors qu'elle avait besoin de moi.

Je voulais qu'elle ait besoin de moi.

— Muse ?

Cette fois, elle ne s'arrêta pas.

— Bonne nuit, Conway.

Debout devant sa porte, je compris qu'elle me laissait le choix. Je pouvais retourner me coucher et tout oublier. Je pouvais profiter de mon grand lit, en sachant qu'elle surmonterait cette épreuve toute seule. Le lendemain matin, nous aurions tourné la page.

Ce serait si facile.

Mais ce n'était pas ce que je voulais. J'ouvris la porte et entrai.

Muse avait déjà enlevé son jean et ses bottes. Dos à moi, elle retira sa chemise à carreaux et la jeta par terre. Je n'étais pas souvent venu dans sa chambre, mais j'avais remarqué qu'elle était très soigneuse. Elle ne laissait

jamais ses chaussures ou ses vêtements par terre. Ses produits de beauté ne traînaient jamais sur les étagères de sa salle de bain. Elle nettoyait après son passage comme si elle n'était qu'une invitée.

Mais elle n'était pas une invitée. Elle était chez elle.

Elle sortit une chemise de nuit de son tiroir et l'enfila par-dessus sa tête, toujours dos à moi.

Je savais qu'elle m'avait entendu, mais elle m'ignorait.

Je me déshabillai et me glissai sous les couvertures. Elle avait un grand lit comme le mien, avec le même matelas et les mêmes draps. La seule différence, c'était la couleur. Sa chambre était décorée dans les tons rose et or, et la mienne dans des teintes masculines de gris, de brun et de noir.

Quand elle se retourna enfin vers moi, sa tristesse céda la place à la surprise. Elle resta un instant debout dans sa chemise de nuit blanche, les cheveux tirés sur une épaule. Ses yeux étaient moins gonflés, sans doute parce qu'ils avaient séché dans la fraîcheur nocturne. Mais son désespoir était encore évident.

Je tirai les couvertures de son côté.

— Viens te coucher.

Je crus qu'elle allait protester, essayer de me convaincre qu'elle n'avait pas besoin de moi. Mais il n'y eut aucune protestation, et elle se glissa dans le lit à côté de moi. Elle resta de son côté, allongée sur le dos, le regard tourné vers le plafond. Puis elle éteignit la lumière.

Je passai un bras autour de sa taille et l'attirai vers moi.

Elle ne se débattit pas, mais son souffle s'accéléra.

Je la positionnai contre mon torse, son bras sur mon ventre, et tirai sa jambe par-dessus ma hanche. Je nous blottis l'un contre l'autre jusqu'à presque ne faire qu'un, réchauffant son corps froid avec le mien. Je posai mes lèvres sur son front et fis courir ma main sur sa cuisse ferme.

Au bout d'une minute, son corps se détendit enfin. Elle se cramponna à moi et poussa un soupir discret, en se repositionnant pour être plus à l'aise.

Puis elle s'immobilisa.

Je déposai un baiser sur son front et passai les doigts dans ses cheveux. Elle était la femme la plus douce que j'aie jamais touchée. Ses cheveux étaient soyeux comme des pétales de rose. Elle avait aussi les plus beaux yeux bleus que j'aie jamais vus – des yeux dans lesquels j'aurais pu me perdre pendant que je la baisais. Elle était étonnamment forte pour une femme si belle. Elle avait traversé beaucoup d'épreuves, mais elle s'en était toujours relevée. Pourtant, ce rêve l'avait brisée et l'avait forcée à fuir dans la nuit à la recherche de réconfort.

Elle avait voulu courir dans mes bras.

— Tu n'as pas à avoir peur aussi longtemps que je vivrai, murmurai-je en effleurant son front avec mes lèvres tout en parlant. Je te protégerai toujours, Muse. Je protège aussi mes filles, mais tu seras ma priorité.

Je sentis ses doigts caresser mon ventre.

— Je sais.

— Ne pense plus jamais à lui. Et tu ne rêveras plus de lui.

— Je n'y pense plus, murmura-t-elle. Mais il est toujours là, dans un coin de ma tête.

— Chasse-le de ton esprit.

— Tu penses qu'il en a toujours après moi ?

Selon les lois du monde criminel, il n'en avait pas le droit.

— Non. Nous avons des règles. Quand un maître achète un esclave, un autre maître ne peut pas lui voler sa possession. Une fois la transaction terminée, on ne revient pas dessus. Sinon personne ne viendrait aux ventes des Skull Kings, et tout le monde se contenterait de voler les esclaves des autres.

— J'ai du mal à croire que les criminels aient un code de conduite...

— Les règles sont un mal nécessaire. Si on les enfreint, on perd le droit de participer aux ventes aux enchères.

— Oui... Mais peut-être qu'il s'en fiche.

En parler ne faisait que la bouleverser davantage.

— Même s’il s’en fiche, il ne peut pas me doubler. C’est impossible. Je ne suis pas seulement riche et connu, mais aussi très puissant. Carter et moi avons des yeux et des oreilles partout. S’il s’approche de toi à moins de vingt kilomètres, je le saurai. D’accord ?

Elle ne répondit pas.

— D’accord ? insistai-je.

— D’accord.

Je lui renversai la tête pour que nous puissions nous regarder dans les yeux. Puis je l’embrassai sur la bouche, la réchauffant avec mon baiser. Depuis que nos lèvres s’étaient touchées pour la première fois, je ressentais quelque chose de fort. J’avais déjà embrassé des femmes, mais cela n’avait jamais été comme ça.

Je me retrouvais dans le lit de cette femme, alors que j’aurais pu m’en aller à tout moment. Mais je ne voulais pas faire comme si rien ne s’était passé. Je voulais que cette femme se libère de ses chaînes.

Elle toucha ma bouche avec la sienne, me donnant des baisers lents et sensuels. Sa main glissa sur ma nuque, soulevant mes cheveux courts. Chaque fois qu’elle me touchait, mon corps prenait feu. Je sentais son désir pour moi à la manière dont son corps répondait au mien.

Ma queue se gorgea de sang, enflant contre sa jambe jusqu’à atteindre sa taille maximale. Je ne contrôlais plus mes réactions. Ma queue le faisait à ma place. Quand une belle femme comme Muse m’embrassait et me touchait, j’étais impuissant.

Mais je ne la brusquai pas, ne sachant pas si elle avait envie de moi. Pour une fois, je la laisserais choisir. Si je n’étais pas si attaché à elle, j’aurais pris ce que je voulais. Mais je ne voulais pas être insensible.

Et elle fit le premier pas.

Elle roula simplement sur le dos et m’attira vers elle.

J’eus envie de la dévorer avec ma bouche, mais je continuai à l’embrasser

lentement. J'eus envie de lui arracher sa culotte et de replier ses jambes sous moi pour pouvoir la baiser fort et bien, mais ça ne semblait pas correct et je résistai à mes pulsions.

Elle baissa mon boxer jusqu'à mes genoux, puis fit courir ses mains dans mon dos. Elle parla contre ma bouche tout en m'embrassant :

— Fais-moi l'amour...

Ma bouche hésita sur la sienne, le temps d'assimiler ce qu'elle venait de me dire. Je n'avais jamais fait l'amour à une femme de toute ma vie. Je baisais avec ardeur ou passion. Je voulais jouir vite, transpirer et être satisfait.

Mais je ne voulais pas être romantique.

Je pouvais refuser. J'en avais tous les droits. Mais je n'en fis rien.

Je tirai sur sa culotte et me positionnai entre ses jambes. En la regardant droit dans les yeux, je m'enfonçai en elle. Malgré ses larmes, elle était déjà humide et prête à m'accueillir.

Je m'enfonçai dans sa chaleur, lentement.

Ses ongles se plantèrent dans mes épaules, et elle me regarda, les lèvres légèrement entrouvertes, les yeux aussi brillants que des lumières de Noël. Elle était sexy sans faire le moindre effort. Si j'avais pu la photographier telle qu'elle était à cet instant, toute ma lingerie serait en rupture de stock.

Mais je ne voulais pas la partager avec le reste du monde.

Elle était mienne.

Je plongeai en elle jusqu'à ce que mes bourses soient lovées contre ses fesses.

Elle prit une profonde inspiration, et sa poitrine se souleva jusqu'à ce que ses tétons touchent mon torse.

Je me redressai au-dessus d'elle et commençai à me déhancher, tout en l'embrassant tendrement. Je roulai des hanches à chaque coup de reins, m'enfonçant en elle le plus loin possible. Sa chatte était si humide, si étroite... Elle n'était plus aussi serrée que la première fois que je l'avais baisée, mais elle était encore si petite. J'adorais qu'elle soit si étroite.

C'était incroyable.

Elle souffla dans ma bouche, de plus en plus fort, les chevilles nouées sur mes fesses. Chaque fois qu'elle inspirait profondément, ses ongles s'enfonçaient un peu plus en moi. Ses seins s'agitaient à chacun de mes coups de reins et, sous mes baisers, ses lèvres se mirent soudain à trembler.

Je compris qu'elle allait jouir. Elle n'avait jamais atteint l'orgasme si vite. C'était donc comme ça qu'elle avait envie de moi. Elle voulait mon affection autant que ma queue. Elle voulait de l'intimité. Elle voulait que je la chérisse. Muse ne pensait pas à mon argent. Elle ne voulait que moi – l'homme sous le costume.

Elle suça ma lèvre inférieure dans sa bouche avant de me donner sa petite langue humide, m'embrassant et soufflant dans ma bouche.

Putain, ce que c'était excitant !

Je ne savais pas que le sexe pouvait être aussi bon, même en y allant si lentement.

Je sentis ses cuisses trembler autour de mes hanches et ses tétons pointer contre mon torse. Ses ongles ouvraient de minuscules plaies en croissant de lune dans ma chair. Sa chatte se contracta autour de mon membre.

Merde, j'avais déjà envie de jouir.

Au lieu de me demander comment j'allais me décharger au plus profond d'elle, je me concentrai sur ses baisers et ses caresses. Ils étaient encore plus stimulants que l'étroitesse de sa chatte. L'humidité de sa bouche valait bien celle de son entrejambe. J'adorais tout chez elle, de ses jambes sublimes à ses beaux yeux. Elle était la femme la plus sexy de la planète, à l'intérieur comme à l'extérieur.

— Jouis pour moi.

J'avais besoin qu'elle explose, qu'elle grimpe aux rideaux. Je n'étais pas un de ces connards qui ne laissaient pas leurs femmes jouir en premier. Je n'avais jamais été ce genre de mec, et ça n'arriverait pas aujourd'hui.

Surtout pas avec elle.

Elle se cramponna à mon dos et m’attira en elle jusqu’à la garde pour pouvoir noyer mon membre sous ses jus. Elle enfonça ses ongles dans ma chair tout en explosant, bredouillant contre ma bouche quand elle atteignit le pic de sa jouissance.

Je la serrai contre moi tout le long de son orgasme, lui faisant profiter de chaque centimètre de ma queue. Je jouis en elle une seconde plus tard dans un grognement sonore. Je la remplis de ma semence, parcouru soudain d’une intense satisfaction.

— Muse...

Sa chatte était mon paradis, le seul endroit où j’avais envie d’aller. J’enfouis mon visage au creux de son cou tout en finissant, humant son parfum mêlé à l’odeur de la sueur.

J’avais rarement eu un tel orgasme.

Ma queue ramollit en elle, mais je sentais toujours les effets de l’orgasme. Tout mon corps était épuisé et satisfait. Je l’avais remplie de la preuve de ma jouissance. Je n’avais jamais si souvent baisé une femme de ma vie. Je changeais rapidement de partenaire, et Muse était la plus longue que j’aie jamais eue.

Et je ne me lassais toujours pas d’elle.

Je m’allongeai à côté d’elle et fermai les yeux, épuisé.

Nous étions tous les deux humides de sueur, mais elle se blottit contre moi et enroula sa jambe au-dessus de ma hanche, en poussant un soupir de satisfaction.

Je passai mon bras autour de sa taille et m’endormis sans plus penser à rien.

Je dormis comme un loir, cette femme dans mes bras.

DANTE NOUS SERVIT le petit déjeuner dans le salon de Muse, où je

m'installai pour boire mon café en attendant qu'elle se réveille. Un journal était posé sur mes genoux, et la vue de sa fenêtre sur le domaine était à couper le souffle. Le soleil s'était levé à l'horizon et éclairait le paysage d'une douce lumière dorée.

J'avais du travail à faire aujourd'hui, mais je décidai d'ignorer mon emploi du temps.

On avait besoin de moi ailleurs.

Elle ouvrit la porte de sa chambre, en chemise de nuit blanche. Ses cheveux étaient échevelés, car je les avais malmenés pendant la nuit, et son regard était ensommeillé et satisfait. Elle plissa les yeux en me voyant, s'attendant probablement à ce que je sois parti.

— Tu as faim ?

Je repliai mon journal. Je portais un jogging noir et j'étais torse nu. Pieds nus sur la moquette, je me laissai envelopper par la chaleur matinale. Ce serait une belle journée, et j'avais toujours aimé les températures chaudes – sans doute en raison de mes racines toscanes.

Elle s'assit sur le canapé devant moi et prit sa tasse de café entre ses mains. Elle ramena les genoux contre sa poitrine et croisa les chevilles.

J'eus le temps d'apercevoir son entrejambe. Elle n'avait pas mis de culotte.

Merde.

Le simple fait d'apercevoir sa petite fente de si bon matin me réveilla bien mieux que le café. Elle devait encore avoir mon foutre en elle, épais et chaud. J'eus envie d'y glisser un doigt, juste pour vérifier.

Elle but une gorgée de café en regardant par la fenêtre.

Je retournai à mon journal, étonné d'être si à l'aise en sa compagnie, malgré le silence. J'aimais ces moments-là, quand il n'était pas nécessaire de parler. Je n'avais jamais été un beau parleur. Il y avait de bien meilleures manières de communiquer.

Elle attrapa son assiette d'œufs brouillés et de bacon, qu'elle mangea

tranquillement, en faisant tinter sa fourchette métallique sur la porcelaine.

Je continuai de lire.

— Tu as bien dormi ? me demanda-t-elle.

Mieux que jamais.

— Oui. Et toi ?

— Oui.

Je ne levai pas les yeux.

— Tu vas travailler à Milan aujourd'hui ?

— Non, répondis-je en refermant mon journal et en le posant sur la table.

J'ai d'autres projets.

— Ah oui ?

— Quand tu auras fini de manger ton petit déjeuner, habille-toi. On se retrouve aux écuries.

Une expression de surprise apparut sur son visage.

— Pourquoi ?

— Je vais te montrer quelques petites choses.

— Toi ? demanda-t-elle. Tu n'as pas autre chose à faire ?

Je savais que je n'avais pas traité Muse comme je l'aurais dû. Je l'avais traitée correctement, mais pas si bien que ça. J'avais été froid et distant. Je ne lui avais pas montré l'adoration qu'elle méritait. Je voulais corriger mon erreur.

— Si, mais je préfère passer du temps avec toi.

NOUS ARRIVÂMES AUX ÉCURIES, tous deux habillés pour nous protéger de la poussière et du soleil.

— Je ne t'imagine pas travailler ici.

Elle était adorable avec son Stetson sur la tête. Son jean taille haute lui moulait les hanches parfaitement. Elle portait un débardeur blanc et, par-

dessus, une chemise à carreaux dont elle avait noué les pans sur son ventre, ce qui mettait en valeur sa chute de reins.

Je n'avais encore jamais utilisé ce mot : « adorable ».

— Même si je dessine de la lingerie en intérieur, ça ne signifie pas que je ne peux pas travailler dehors.

J'attrapai une selle et un filet, et je me dirigeai vers le box de Carbine.

Muse me regarda avec étonnement.

— On va monter à cheval ?

— Oui.

Le regard qu'elle me lança valait tout l'or du monde. Elle n'avait jamais eu l'air si heureux, comme si son rêve était devenu réalité.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle se couvrit la bouche avec les deux mains, retenant à peine son excitation.

— Ça fait des mois que j'ai envie de monter à cheval !

— Je pense que tu es prête.

— Je vais monter quel cheval ?

— Carbine, répondis-je en préparant la bride.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle en s'approchant du box et en posant les mains sur la palissade. Il est tellement soupe-au-lait.

— Pas avec moi, l'assurai-je en caressant le nez de l'étalon. C'est un bon cheval. Il va prendre soin de toi.

Je le tirai par les rênes et le conduisis au milieu des écuries. Je l'attachai et le sellai.

Muse s'approcha et fit mine de m'aider.

Carbine renâcla et s'écarta.

Je sifflai.

— Non, mon grand.

Muse recula d'un pas et ne s'approcha plus.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

— Oui.

J'attachai la selle, puis m'approchai de Carbine pour lui gratter l'oreille. Il avait un comportement hostile parce qu'il était incompris et mal-aimé. Il ne répondait qu'aux gens qu'il connaissait. Nous étions peut-être de deux espèces différentes, mais nous avions la même personnalité.

— Viens-là, Muse.

Elle marcha lentement vers moi.

— Il aime qu'on le gratouille ici.

Je posai sa main sur le sommet de son crâne, à l'endroit où naît la crinière.

Elle le gratta à cet endroit.

Carbine ne bougea pas.

— Il préfère manger des pommes. Il mange une carotte de temps en temps, mais il préfère quand c'est sucré.

Je tirai une pomme de mon sac et la donnai à Muse.

Elle la présenta à Carbine, qui la dévora.

— Tu vas bien traiter cette dame, n'est-ce pas ? chuchotai-je au cheval.

Il ne comprenait pas mes paroles, mais il percevait mes émotions et mes humeurs. Quand j'étais en colère, il savait qu'il devait m'éviter. Quand j'étais d'humeur sombre, il me suivait. Il savait me lire, comme je savais le lire.

Nous étions tous deux intuitifs.

Je le conduisis dans le manège, et Muse me suivit.

— Tu dois toujours t'approcher de lui par la droite, jamais par la gauche.

— Pourquoi ?

Je haussai les épaules.

— Il n'aime pas ça. C'est tout ce que je sais.

Elle suivit mes instructions.

Je m'approchai d'elle par derrière et la pris par les hanches.

— Ton pied droit dans l'étrier.

Elle s'exécuta.

— Prends appui en te tenant au pommeau de la selle. Ne va pas trop lentement. Plus vite tu seras en selle, plus ce sera facile.

Elle prit son élan et se mit en selle facilement. Elle attrapa les rênes et se tint au pommeau. Puis elle fit courir ses doigts sur l'encolure de Carbine, en le fixant d'un regard étonné.

— Je n'aurais pas cru ça possible. Il ne me laisse même pas lui donner à manger.

— Il n'est pas aussi méchant qu'il n'y paraît. C'est une façade.

Je reculai et m'adossai contre la palissade.

— Maintenant, fais-lui faire un tour de manège.

— Quand ira-t-on faire une longue promenade ? demanda-t-elle. Tu sais, un trail, par exemple.

Comme d'habitude, elle mettait la charrue avant les bœufs. Son enthousiasme était contagieux, mais elle allait trop vite.

— Les bases d'abord. Ensuite, on en discutera.

NOUS DÉJEUNÂMES, puis elle me chevaucha mieux encore qu'elle n'avait chevauché Carbine. Quand elle s'endormit dans mon lit, je pris une douche et préparai mes plans pour la soirée. Je devais retrouver Carter dans ma boîte de nuit.

Nous n'avions pas discuté depuis des semaines.

Je mis un costume bleu nuit et une cravate assortie, puis glissai ma montre à mon poignet. Mes chaussures avaient été cirées, et mes vêtements m'allaient aussi bien que ma lingerie allait à mes mannequins. Beaucoup d'hommes étaient mal à l'aise quand ils portaient un costume : ils avaient l'impression d'être serrés au cou et à l'étroit. Ils ne comprenaient pas qu'un costume était une arme non violente. Une façade intimidante qui gardait les

gens à distance.

Quand je retournai dans ma chambre, Muse était assise sur le lit, les draps tirés sur sa poitrine. Ses cheveux étaient emmêlés, tant je les avais empoignés et serrés.

Elle me regarda de la tête aux pieds.

— Où vas-tu ?

— Je vais retrouver Carter.

— Oh.

J'attrapai mon téléphone sur la table de chevet et le glissai dans ma poche.

— Quand est-ce que tu vas rentrer ?

Mon premier réflexe fut de lui dire que ça ne la regardait pas. Elle n'avait pas le droit de me poser des questions, comme si ce que je faisais la concernait. Mais j'essayais de ne plus réagir comme un con.

— Plus tard dans la soirée.

— Je peux venir ?

J'allais dans une boîte de nuit où les femmes rentraient uniquement si elles portaient de la lingerie. Je ne voulais pas que Muse soit à moitié nue devant tout le monde, même si j'avais mon bras autour de ses épaules.

— C'est un dîner d'affaires.

Elle céda.

— Bon, d'accord.

Je m'assis sur le lit à côté d'elle et me penchai pour l'embrasser. Une partie de moi ne voulait pas la laisser, surtout après la journée que nous venions de passer. Je savais qu'elle se sentait encore vulnérable après son cauchemar. Je voulais que tout s'arrange, qu'elle se sente en sécurité.

— J'aimerais passer la nuit avec toi... Si ça ne te dérange pas.

Elle posa son front contre le mien.

Je ne voulais pas qu'elle soit trop à l'aise avec moi et qu'elle attende trop de moi. Mais je ne pouvais me permettre de la rabrouer. Après l'avoir fait

sourire toute la journée, je ne voulais pas lui reprendre son bonheur d'un claquement de doigts.

— D'accord.

Je l'embrassai sur le front avant de sortir. Je conduisis ma Ferrari jusqu'à Milan et me garai dans mon parking privé, avant d'aller à pied en boîte. Je préférais la laisser dans le garage pour éviter que la carrosserie ne soit éraflée par des abrutis au volant de voitures minables et qui n'en avaient rien à faire des autres.

Les videurs firent signe à la file de reculer, le temps que je puisse entrer dans mon univers. La marque Barsetti était à la tête de plusieurs succursales. Il était toujours profitable de diversifier ses secteurs d'activité.

Sur mon passage, les femmes me regardaient fixement, me reconnaissant immédiatement. Où que j'aille, les femmes essayaient de me séduire, qu'elles aient envie de passer la nuit avec moi ou de tenter leur chance sur un podium. Des photos de mes plus célèbres mannequins étaient affichées sur les murs. Lacey Lockwood figurait en bonne place.

S'il y avait eu des photos de Muse, personne n'aurait regardé Lacey Lockwood.

Mais Muse n'était qu'à moi.

Je me dirigeai vers mon box privé, à l'étage, un endroit qui restait vide en mon absence et celle de Carter.

Carter était déjà là, une femme à chaque bras. Elles portaient toutes deux de la lingerie noire, les seins prêts à jaillir de leurs bonnets et les strings si minces qu'ils ne couvraient quasiment rien.

Je m'assis en face de Carter, et la serveuse posa un verre de scotch devant moi.

— Carter.

Une femme lui embrassait le cou tout en frottant ses seins contre sa poitrine.

— Conway. Ça va ?

— Oui. Je vois que tu passes une bonne soirée.

La serveuse déposa un cendrier devant moi, ainsi qu'un cigare allumé. Je le ramassai et pris une longue bouffée. Je ne fumais pas souvent, mais les cigares étaient mon péché mignon. Fumer me détendait bien mieux qu'un verre d'alcool. C'était une sensation très agréable dans les poumons.

— Je passe toujours une bonne soirée.

S'adressant aux filles, il les chassa de la main.

— Laissez-nous, les filles.

Comme des chiennes obéissantes, elles décampèrent.

Si j'avais dit ça à Muse, elle aurait refusé de bouger et m'aurait lancé un regard noir. Cette pensée me fit sourire.

— Pourquoi souris-tu ? demanda Carter en portant à son tour un cigare à ses lèvres, avant de l'allumer.

De la fumée s'éleva dans l'air.

— Pour rien. Alors, quoi de neuf ?

— Je n'ai pas de nouveaux clients. Mais j'ai déposé sur ton compte ta part du contrat pour Anastasia.

— J'ai vu.

— J'attends qu'il y ait du nouveau. Au moins, ça nous fait des vacances.

Je ne voulais pas retourner aux ventes aux enchères. C'était de l'argent facile, mais le fait d'y avoir vu Muse dénudée et ligotée ne me donnait pas envie d'y remettre les pieds. J'avais l'argent pour l'acheter, mais les autres ? Elles étaient vendues et promises à des vies horribles et des morts encore plus atroces. Je n'y avais jamais réfléchi plus que ça avant de rencontrer Muse. Maintenant que je l'imaginais enchaînée, tout me semblait bien plus réel.

— Je ne suis pas sûr de vouloir y retourner.

— Pourquoi ?

Je me contentai de secouer la tête.

— Je ne peux plus y retourner. Tu sais pourquoi.

Je tirai sur mon cigare.

— Comment va ta prisonnière ? Mon père dit qu'elle est charmante.

— Parce qu'elle est charmante.

Elle était sublime, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle ne m'avait jamais demandé de lui acheter des bijoux ou des vêtements de luxe. Pendant son temps libre, elle travaillait aux écuries et se rendait utile. Elle essayait de rembourser l'argent que j'avais dépensé en l'achetant, même si elle n'aurait jamais assez d'une vie pour y arriver. Elle travaillait dur et honorablement. Elle n'avait pas peur de se salir les mains ou le visage.

Il esquissa un sourire.

— Il m'a aussi dit que tu l'avais galochée dans son établissement.

— Si ça l'ennuie, il n'est pas obligé de regarder.

Carter m'ignora.

— Je croyais que tu n'embrassais pas ?

Je me contentai de le regarder fixement en tirant sur mon cigare.

— Tu aimes ta petite prisonnière ?

Elle n'était pas ma prisonnière. Elle m'avait demandé de dormir avec elle, de lui faire l'amour. Elle m'avait appelé son ami et s'était confiée à moi.

— Elle ne me dérange pas.

— Mon père dit que tes parents l'aiment bien.

Je soufflai de la fumée, qui monta en volutes vers le plafond.

— Elle est facile à aimer.

— Et Vanessa et elle sont copines ?

— Vanessa est une gamine en mal d'attention.

Il gloussa, parce qu'il savait que ce n'était pas vrai.

— Con, tu as le droit d'aimer cette fille. Je l'ai vue. Elle est sublime.

Carter était mon cousin et mon ami, et je savais qu'il ne chercherait jamais à me mettre en colère. Ce fut la seule raison pour laquelle je le laissai parler en ces termes de Muse.

— Elle me plaît, oui. Mais ça ne va pas plus loin.

— Alors pourquoi l'as-tu présentée à tes parents ?

Parce que Muse était aussi intelligente que jolie.

— Je lui ai dit de rester dans sa chambre, mais elle m’a roulé. Elle est descendue et s’est présentée à ma mère et à ma sœur pendant que mon père et moi étions aux écuries. Quand je suis revenu, le mal était fait. Maintenant, je dois jouer le jeu. Et si je ne lui donne pas ce qu’elle veut, elle dira à ma famille ce qu’il en est vraiment.

— Qu’est-ce qu’elle veut ?

Beaucoup de choses.

— Moi.

— C’est-à-dire ?

— Mon affection, mon amitié et ma tendresse. Elle ne veut pas que je sois trop autoritaire ou que je la traite comme une prisonnière. Elle veut être respectée. Je lui ai donné ce qu’elle voulait.

Il étouffa un rire.

— Une fille intelligente.

— Ce n’est pas si mal. Elle est agréable.

Il tira sur son cigare et me dévisagea longuement d’un regard scrutateur.

— Tu es amoureux d’elle ?

Je lui jetai un regard noir.

— Je suis sérieux.

— Non. Notre relation n’est pas romantique. C’est purement... physique.

— Tu as dit qu’il y avait de l’amitié et de l’affection... Ce sont les bases de l’amour.

— Pas pour nous, dis-je. Je la traite bien, mais cela ne change rien à notre relation. Elle m’appartient. C’est tout.

— Tu es monogame ?

— Non.

Il hocha la tête.

— Dans ce cas, ce n’est pas romantique. Elle se fâche quand tu couches avec d’autres femmes ?

Je n'avais couché avec personne d'autre depuis le jour où j'avais posé les yeux sur elle. Je n'avais même pas désiré une autre femme. Quand je bandais, c'était toujours pour elle. Quand je dessinais de la lingerie, c'était pour elle. Il n'y avait de place que pour elle dans ma tête.

— Elle est très jalouse.

— Alors peut-être qu'elle est amoureuse de toi.

Je n'y avais pas pensé. Je savais qu'elle me respectait et me désirait. Elle m'était redevable de l'avoir sauvée et me voyait comme un héros. Mais l'amour... Je ne pensais pas que ce soit possible. Je l'avais achetée comme du bétail et je l'avais utilisée. Elle appréciait peut-être ma compagnie et mon attention, mais cela ne voulait pas dire qu'elle était amoureuse de moi. Je ne méritais pas l'amour d'une femme comme elle et ne l'aurais donc jamais.

— C'est peu probable.

— Si elle aime coucher avec toi ou discuter avec toi, c'est possible.

— Elle est reconnaissante, parce que je lui ai sauvé la vie. Si je ne l'avais pas fait, notre arrangement serait totalement différent.

— Alors pourquoi est-elle en colère contre toi quand tu couches avec d'autres femmes ? demanda-t-il avec un grand sourire, me sachant acculé. C'est toute la preuve dont tu as besoin.

— Elle est jalouse quand elle me voit avec mes mannequins, mais je n'ai couché avec personne d'autre. J'ignore quelle serait sa réaction.

Carter était sur le point de tirer sur son cigare, mais il s'interrompit.

— Attends un peu. Tu n'as couché avec personne d'autre en... deux mois ?

Je haussai les épaules.

— C'est ça.

— Con, ça veut dire que c'est une relation sérieuse.

— Non. Je lui ai dit que je coucherais avec d'autres femmes. L'occasion ne s'est simplement pas présentée, parce que j'étais occupé.

— Oui, oui.

Je bus mon scotch.

— Je me fiche de ce que tu penses, Carter.

— Si c'est le cas, pourquoi ne veux-tu pas reconnaître que tu as une relation avec cette femme ?

Il n'y avait rien à reconnaître. Je profitais de Muse de bien des manières, et il n'y avait pas de mal à ça. Si je n'avais baisé personne d'autre, c'était parce que l'occasion ne s'était pas présentée. Si j'avais envie d'une femme sexy, je l'aurais. Je la ramènerais dans mon appartement dès ce soir.

— Arrête, Carter.

— Arrête ?

Il claqua des doigts pour attirer l'attention des deux femmes.

Elles revinrent vers nous, toutes deux brunes et bien roulées. Elles auraient pu défiler sur mon podium. Elles étaient belles, les cheveux brillants et le teint doré.

— Choisis-en une, m'intima Carter en me regardant dans les yeux. Je prendrai l'autre.

— Je peux me trouver une fille tout seul, ducon.

— Si tu ne veux pas d'elles, choisis-en une autre. Prouve-moi que cette femme ne signifie rien à tes yeux.

— Pourquoi est-ce si important, Carter ?

Que je sois ou non amoureux de Muse, cela ne devrait rien changer. Nous étions amis et parents, mais ma vie privée n'aurait pas dû tant l'intéresser.

— C'est important parce que je ne veux pas que tu te mentes à toi-même. Et tu fais ça souvent.

Je détestais qu'on m'analyse, surtout quand je savais que mon interlocuteur avait raison.

— Je ne choisirai pas, Carter.

Il claqua des doigts.

— Alors prends Cassandra. Et je garde Berenice.

CARTER et moi avions presque le même âge, et nous nous entendions comme des frères, même si nous n'étions que cousins. Nos pères n'étaient pas seulement frères, mais aussi meilleurs amis. Je le voyais tous les week-ends, et nous étions inséparables quand nous étions petits.

Il était normal pour nous de draguer des femmes ensemble.

Cassandra était strip-teaseuse dans une boîte de nuit du centre-ville. Elle me parla de son travail au bar. Ses mains parcouraient mon corps et, de temps en temps, elle me volait un baiser. Bientôt, elle se retrouva sur mes genoux.

Carter ne pensait plus qu'à Berenice, les doigts glissés sous l'élastique de son string. Elle se frottait contre lui pendant qu'ils s'embrassaient sur le canapé en cuir.

Je voulais prouver à Carter qu'il avait tort, mais ce n'était pas si simple.

Je n'étais pas du tout excité.

J'aurais dû bander. Une femme sublime était assise sur mes genoux et, dès que je lui demanderais si elle voulait aller ailleurs, elle dirait oui.

Elle était belle, sexy et expérimentée. Elle ferait tout ce que je lui demanderais. Si je claquais des doigts, elle tomberait à genoux et me sucerait.

Mais chaque fois que j'imaginais la scène, c'était Muse que je voyais à genoux.

C'était elle que je désirais.

J'avais peut-être quelque chose à prouver, mais il semblait ridicule de coucher avec une femme qui ne me faisait pas envie.

Je ne voulais simplement pas que Carter ait raison.

Et je ne voulais pas avoir tort.

La femme la plus sexy de la planète m'attendait à la maison. Elle se tournait vers moi quand elle avait besoin de force et de protection. Elle m'embrassait comme si j'étais le seul homme qui comptait dans sa vie. J'étais le seul homme à l'avoir baisée. Sa chatte n'avait été profanée que par

moi.

Cassandra commença à m’embrasser dans le cou et à faire courir sa main sur ma cuisse. Elle cherchait mon érection à travers mon pantalon.

Mais elle ne trouverait rien.

Cela n’avait rien à voir avec ses charmes. C’était mon sentiment de culpabilité qui me retenait. J’avais l’impression de faire quelque chose de mal. Muse m’attendait à la maison, encore bouleversée par son cauchemar. Tant que je ne serais pas revenu, elle ne se sentirait pas en sécurité.

Et moi, je profitais de la vie en boîte de nuit.

Je ne pouvais pas lui faire ça, même pour garder la face.

— Je suis désolée, chérie. Je viens de me rappeler que je suis attendu.

Je la repoussai gentiment et me levai.

Carter retira sa langue de la bouche de sa conquête et me décocha un large sourire.

— On dirait que je ne me suis pas trompé.

— Je suis vraiment attendu quelque part.

— Je sais, dit-il d’un ton suffisant. Et on sait tous les deux par qui.

Je sortis du bâtiment et allai chercher ma voiture au garage. Carter et moi avions parlé de choses et d’autres, mais rien d’intéressant. Je n’avais même pas eu l’occasion de demander de nouvelles de Knuckles, parce que nous avions passé notre temps à parler de Muse.

Je serrai fort le volant tout en conduisant, à tel point que mes jointures étaient blanches. La colère faisait palpiter une veine dans mon cou. Au lieu de profiter de ma soirée, de la gnôle, des cigares et des femmes, je m’étais senti coupable. J’avais préféré retourner à la maison pour retrouver la femme qui m’attendait.

Comment en étais-je arrivé là ?

C’était pathétique.

Elle n’était pas censée avoir la moindre importance à mes yeux. Je n’étais pas censé l’aimer. Je n’étais pas censé passer la journée à lui remonter le

moral. J'aurais dû baiser une femme – ou peut-être deux.

Mais j'étais dans ma voiture, en route pour retrouver Muse.

Je m'étais rarement senti si minable.

Quarante minutes plus tard, je me garai devant l'entrée et laissai mes clés sur le contact. J'entrai dans le manoir, où je fus accueilli par Dante. Celui-ci m'adressa un signe de la tête, avant d'aller s'occuper de ma voiture.

Mon costume sentait l'alcool, la fumée et le parfum d'une femme ; il aurait besoin d'un nettoyage à sec. Je retirai ma veste et desserrai ma cravate en montant dans ma chambre. Je passai devant celle de Muse, puis entrai dans la mienne. Je jetai ma veste sur le canapé et tirai sur ma cravate, que je laissai tomber, en sachant que Dante la trouverait le lendemain matin.

— Tu as passé une bonne soirée ?

Je reconnus immédiatement cette voix rauque que j'entendais dans mes rêves érotiques. Elle me fit l'effet d'une caresse dans le dos, et tous mes muscles se contractèrent. Une belle femme était restée assise sur mes genoux toute la nuit, et ma queue n'avait pas réagi. Mais à la seconde où j'entendis cette voix, je me sentis à l'étroit dans mon pantalon. Elle exerçait sur moi un pouvoir indéniable. Il lui suffisait de parler pour susciter mon désir.

Comment était-ce arrivé ?

Je ne pouvais plus profiter d'une soirée en boîte comme avant. Je ne pouvais plus me perdre dans la passion d'une aventure sans lendemain avec une femme dont je ne me souviendrais pas. La seule qui occupait mes pensées était celle que j'avais en face de moi. Depuis qu'elle était entrée dans ma vie, elle avait tout chamboulé. J'avais payé une fortune pour la protéger et, maintenant, je veillais aussi sur son sommeil comme un putain d'ours en peluche.

Comment en étais-je arrivé là ?

— Tout va bien ?

Je me retournai quand j'eus enfin la force de la regarder en face. Je bandais et, quand je posai les yeux sur elle, cela ne fit qu'empirer. Je ne

dessinerais jamais un modèle de lingerie qui la rendrait plus belle que lorsqu'elle portait un de mes tee-shirts. La voir nager dans un de mes vêtements, l'ourlet au niveau des genoux, m'excitait terriblement. Je n'avais jamais désiré une femme si fort, jamais autant voulu la baiser jusqu'à laisser l'empreinte de son corps dans mon matelas. Ses longs cheveux balayaient ses épaules, et elle me regardait d'un air ensommeillé. Au naturel, elle ne portait pas la moindre trace de maquillage.

Elle n'en avait même pas besoin.

Elle était assez belle pour s'en passer.

Je détestais le faible que j'avais pour elle. Je détestais la manière dont elle étouffait ma colère d'un simple regard.

Et, étonnamment, cela me rendit furieux.

— Ça va.

Je n'étais pas d'humeur à parler. J'étais d'humeur à la tirer jusqu'au bord du lit et la baiser comme un fou.

Elle s'approcha de moi. Ses petits pieds firent à peine un bruit sur la moquette. Ses mains m'atteignirent en premier, touchant mon torse entre les pans de ma chemise ouverte. Elle se hissa sur la pointe des pieds.

Visiblement, je lui avais manqué.

Bordel de merde.

Je posai la main sur sa nuque et l'embrassai comme je n'avais jamais embrassé personne. Je suçai sa lèvre inférieure, puis lui donnai ma langue. Son parfum m'enveloppa, et j'eus soudain hâte d'y mêler une odeur de sexe. Ma main se glissa sous son tee-shirt pour caresser sa peau de pêche, remontant sur son ventre jusqu'à trouver son sein ferme.

Parfaite.

Elle était tellement parfaite.

Je n'attendis pas d'être arrivé au lit. Le canapé ferait l'affaire. Je la poussai en arrière, tout en déboutonnant mon pantalon et en le baissant, ainsi que mon boxer.

Elle me débarrassa de ma chemise, puis s'allongea sur le dos, les yeux brillants. Cette femme inexpérimentée, qui avait eu si peur de moi la première fois, avait maintenant autant envie de baiser que moi. Elle était insatiable – elle me désirait toujours un peu plus. Elle leva les jambes et posa les pieds sur mon torse.

Je tirai sur son string et le jetai à terre. Mon érection palpitait, et j'étais impatient. J'avais passé la soirée à courir après quelque chose que je ne désirais pas. Ce que je désirais se trouvait sous mes yeux.

Je me positionnai entre ses jambes et sentis ma queue glisser entre ses replis humides.

Elle avait déjà envie de moi bien avant que je ne rentre.

Je remontai une de ses jambes vers le dossier du canapé. Mon souffle s'accéléra sous l'effet de l'excitation. J'avais déjà pénétré cette chatte jusqu'à la garde, mais j'avais toujours l'impression que c'était la première fois.

Ses mains glissèrent sur mon torse, mais s'immobilisèrent brusquement. Le désir s'éteignit aussitôt dans son regard, et une expression de douleur déforma ses traits. Cela ne dura pas longtemps. Elle sembla alors furieuse.

— Sale con !

Sans prévenir, elle fit claquer sa main sur ma joue aussi fort que possible.

Ma tête tourna sous l'effet du choc, et je sentis ma peau picoter et brûler. Elle m'avait frappé assez fort pour laisser une empreinte, j'en étais certain. Cela ne m'avait pas fait mal, mais j'étais abasourdi.

Elle tenta de me repousser, mais je ne bougeai pas, parce que j'étais plus lourd qu'elle. Elle s'y reprit à deux fois mais, n'arrivant à rien, elle finit par se tortiller pour s'échapper.

— Tes petites putes ne t'ont pas suffi ? Tu rentres à la maison et tu en veux plus ? Sans même prendre une douche d'abord ? T'es vraiment qu'un sale con, Conway !

Je me redressai, bandant toujours, parce que je la trouvais aussi excitante quand elle était fâchée.

— Muse...

— Ne m'appelle pas comme ça, siffla-t-elle. Tu es couvert de traces de rouge à lèvres et tu empestes le parfum et l'alcool !

Je n'avais pas songé au fait que Cassandra avait posé ses lèvres sur moi. J'étais trop occupé à penser à Muse. J'aurais pu m'essuyer avec un mouchoir ou m'asperger d'eau de Cologne, mais je n'y avais pas réfléchi.

Elle secoua la tête, déçue, les yeux plissés.

— Je t'ai attendu toute la nuit. Tu m'as serrée dans tes bras, tu m'as embrassée et tu as passé la journée avec moi. Pendant un instant, j'ai cru que tu tenais à moi. Et puis, tu m'as menti et tu es parti voir ailleurs alors que j'étais à ta disposition. Je ne comprends pas, Conway. Comment peux-tu me dire que je suis la femme la plus désirable du monde et avoir envie d'en baiser une autre ?

Je n'avais pas envie d'en baiser une autre. C'était une vérité terrifiante qui devenait plus évidente de jour en jour.

La déception était terrible dans son regard. Elle ne m'avait jamais autant haï.

Il me suffisait de lui expliquer ce qui s'était passé, mais j'en étais incapable. Je refusais de lui donner quoi que ce soit. Je refusais de lui faire croire que je lui étais fidèle. Si je le faisais, qu'est-ce que ça signifierait ? Où cela nous conduirait-il ? Elle ne signifiait rien à mes yeux, et ça devait rester comme ça. Mais j'étais tellement furieux que j'envisageai de lui dire la vérité.

Non, je ne lui devais rien.

Cela devait rester comme ça.

— Tu n'es qu'une denrée précieuse que je me suis procurée, Muse, lui dis-je froidement. Tu ne signifies rien pour moi et tu ne signifieras jamais rien. Je baiserais autant de femmes que je veux, et tu devras l'accepter. Tu écarteras les cuisses quand je rentrerai te baiser. C'est pour ça que je t'ai achetée. Et tu vas le faire.

Une expression glaciale figea soudain ses traits. Elle ne m'avait jamais

regardé comme ça. Elle n'était pas seulement fâchée, mais aussi déçue. Si elle avait eu le moindre pouvoir, elle l'aurait utilisé contre moi. Si elle avait eu de la force, elle aurait tambouriné avec ses poings contre mon torse. Elle avait envie de me détruire, mais elle n'avait aucune arme pour me vaincre. Elle était faible et à ma merci. Elle ne pouvait que l'accepter.

— Prends garde à ce que tu désires.

SEPT

Sapphire

Conway était une énigme.

Comment pouvait-il prendre sa journée pour m'apprendre à monter Carbine, s'il ne m'aimait pas ? Comment pouvait-il dormir avec moi et veiller sur mon sommeil si je ne signifiais rien pour lui ? Comment pouvait-il m'embrasser, alors qu'il ne faisait cela avec personne d'autre ?

Je le voyais peut-être plus beau qu'il n'était.

Peut-être avait-il raison depuis le début.

Il n'était pas un démon, mais pas un ange non plus.

Je savais que ce n'étaient pas seulement ses mœurs légères qui me bouleversaient. C'était surtout le fait que je ne représente rien pour lui. Vivre avec lui m'avait forcé à apprécier sa compagnie. J'aimais le voir se concentrer quand il travaillait, ou discuter avec lui pendant le dîner. J'aimais aussi baiser. La dernière fois qu'il était venu dans mon lit, je lui avais demandé de me faire l'amour – et il l'avait fait. Je n'étais pas sûre de savoir pourquoi je lui avais demandé ça. Je n'étais pas sûre de savoir pourquoi sa présence apaisait mes peurs.

Mais c'était le cas.

Et le fait de savoir qu'il avait désiré une autre femme après avoir tissé ce lien avec moi me faisait mal.

Très mal.

Mais je ne le laisserais plus m'atteindre. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour résoudre ma situation actuelle. J'étais coincée ici pour une période de temps indéterminée. Mais j'avais besoin de me protéger, de cacher ma vulnérabilité pour qu'il ne puisse plus jamais m'atteindre. S'il voulait baiser d'autres femmes, il ne m'aurait plus tout entière.

Plus maintenant.

J'avais peur d'attraper une maladie, mais je ne pouvais pas faire grand-chose pour que cela n'arrive pas. J'espérais seulement qu'il avait mis une capote. Il ne semblait pas être le genre de crétin qui oublie une telle chose.

Je ne dormis pas cette nuit-là et allai travailler tôt aux écuries. Marco était là. Il me parla des chevaux et du travail que nous avions à faire. Il n'abordait jamais le sujet de ma relation personnelle avec Conway, sans doute parce qu'il savait qu'il n'en avait pas le droit.

C'était rafraîchissant.

Je travaillai plus dur que d'habitude pour canaliser mon énergie et ma colère. Je nettoyai tous les box, déplaçai du foin et bouchonnai les chevaux, avant d'aller travailler dans la grange. La chaleur était écrasante, et ma chemise était trempée de sueur. Mais ces conditions difficiles ne me dérangent pas.

Je pris une douche à la fin de la journée et me changeai. Puis j'emportai mon dîner aux écuries et mangeai assise dans l'herbe, devant l'enclos de Carbine. Les étoiles étaient particulièrement brillantes dans le ciel, car nous étions en campagne. La maison la plus proche se trouvait à plus d'un kilomètre et demi. Il n'y avait donc quasiment aucune lumière artificielle autour de nous.

Je mangeai mon dîner, puis m'allongeai dans l'herbe pour contempler le ciel. Il faisait encore chaud, même si le soleil était couché depuis des heures. L'herbe était confortable, et j'entendais Carbine renâcler de temps en temps. Il marcha enfin vers moi et passa la tête au-dessus de la clôture.

Je levai les yeux vers son nez.

— On dirait que tu commences enfin à m’apprécier.

Il me souffla son haleine chaude au visage.

— Je te donnerais bien quelque chose à manger, mais j’ai déjà tout fini.

Il hennit doucement.

Parfois, j’avais l’impression que ce cheval comprenait ce que je lui disais. Je regardai à nouveau les étoiles en m’interrogeant sur ma vie. Quelques mois plus tôt, je menais une existence normale. J’étais étudiante et je travaillais dans un bar. J’étais focalisée sur mes études. Je sortais avec des amis le week-end. J’étais soulagée d’avoir hérité de la maison de ma mère, parce que je n’avais pas les moyens de louer un studio en ville. Puis Nathan s’était mis à boire et à jouer, et il avait fait la plus grosse erreur de sa vie – celle qui avait gâché la mienne.

Maintenant, j’étais de l’autre côté de la planète et je vivais une vie totalement différente.

Heureusement, l’Italie était un beau pays. Sinon ma situation serait complètement différente. Ce serait le cas également si Conway n’était pas si bel homme.

J’eus soudain les paupières lourdes. Mes yeux se fermèrent. Allongée dans l’herbe, sous le ciel étoilé, je m’assoupis.

– MUSE.

Sa voix grave et agacée m’arracha à mes rêves.

J’ouvris grand les yeux et les levai vers la silhouette sombre de Conway.

— Qu’est-ce que tu fiches ici ? J’étais inquiet.

— Je suis étonnée, rétorquai-je avec insolence. Les sales cons dans ton genre ne s’inquiètent pour personne.

J’attrapai le sac contenant le dîner que Dante m’avait préparé et me redressai. Je ne pouvais voir le visage de Conway, mais il devait me fusiller

du regard.

Son silence était la preuve de sa colère.

Je me mis en marche vers la maison.

Conway me suivit.

— Je me fiche de ce que tu fais sur le domaine, mais ne sois pas imprudente.

— Je suis aussi en sécurité ici que dans la maison.

— Pas quand je ne sais pas où tu es.

Il se porta à ma hauteur, et je vis qu'il était vêtu d'un jean et d'un tee-shirt. Il me fixa du regard tout le long du chemin, ses bras épais immobiles contre ses flancs.

— Ne fais pas comme si tu tenais à moi, Conway. On sait tous les deux que ce n'est pas le cas.

J'accélérai l'allure pour m'éloigner de lui. J'arrivai en premier dans la maison et montai dans ma chambre à l'étage, en faisant de mon mieux pour l'éviter. Je ne voulais pas le regarder en face. Chaque fois que je le faisais, j'imaginai la femme qu'il avait baisée la nuit dernière. Elle devait être belle, avec des cheveux bruns et de grands yeux brillants, ravie de coucher avec le célèbre Conway Barsetti. De la fumée me sortait presque des narines.

J'étais peut-être jalouse.

J'entrai dans ma chambre et retirai mon jean et mes bottes. Ma chemise à carreaux était pleine de brins d'herbe, et je sentais la campagne.

Ma porte s'ouvrit, et Conway entra.

— Dois-je t'apprendre à frapper ?

J'étais en culotte, en soutien-gorge et en chaussettes. Sans lui accorder un regard, je jetai mes vêtements sales dans le panier que Dante venait chercher chaque matin.

— Tu m'aurais laissé entrer si je l'avais fait ?

Nous connaissions tous les deux la réponse à cette question. J'ouvris un tiroir et en sortis un tee-shirt. Je n'étais pas pudique devant lui, parce qu'il

m'avait déjà vue nue. Mais je ne voulais pas lui donner la moindre raison de me baiser ce soir. J'étais encore fâchée. L'idée de sentir ses lèvres sur les miennes me donnait envie de hurler. Je ne voulais pas embrasser sa peau maintenant que je savais qu'une autre femme venait de faire la même chose. Il ne me devait rien, mais j'attendais un minimum de respect. J'étais déçue. Je pensais qu'il valait mieux que ça. J'avais eu tort.

Il s'approcha de moi, ses yeux d'un vert brillant contrastant avec sa peau bronzée. Il s'était rasé ce matin, mais son chaume commençait déjà à repousser. Il s'arrêta à quelques centimètres de moi, avec dans le regard une lueur que j'avais appris à reconnaître.

Il avait envie de moi.

J'enfilai mon tee-shirt pour dissimuler mon corps. Je ne voulais plus de ce regard de braise que j'avais adoré et qui m'avait fait me sentir si belle. Maintenant, je savais que je n'étais qu'une femme parmi d'autres. Dès que ce serait fini, il ne penserait déjà plus à moi. J'aurais dû lui être reconnaissante d'être gentil avec moi, surtout la première fois, mais je ne ressentais que de la douleur.

J'étais bouleversée.

Il s'approcha de moi et posa les mains sur mes hanches. Ses doigts s'enfoncèrent dans le coton de mon tee-shirt, réveillant mes sens. Aussitôt, je sentis mon corps prendre vie. Je humai son parfum et son désir. Tout naturellement, mon corps se prépara à accueillir le sien, parce que c'était ce qu'il voulait. J'avais eu tellement envie de lui, la nuit dernière, rêvant de son baiser et de ses caresses. Et je n'avais pas eu ce que je voulais.

Mon corps avait plus de volonté que mon esprit.

Il posa son front contre le mien et m'attira vers lui.

J'avais envie de lui résister, parce qu'il m'avait fait mal, mais cela ne ferait que prolonger l'inévitable. Toute rébellion serait de courte durée. Ma situation ne changerait pas, à moins que je ne trouve cent millions de dollars pour rembourser ma dette. Quand bien même, j'aurais encore besoin d'argent

pour rembourser ce que je devais à Knuckles.

J'étais prise au piège.

Autant profiter de la situation.

Il me prit par les cheveux et me renversa la tête pour me forcer à le regarder.

— Je sais que tu es en colère, mais j'ai envie de toi. J'ai eu envie de toi toute la nuit et toute la journée.

Ses doigts glissèrent sur ma nuque, pendant que son autre main trouvait un chemin sous mon tee-shirt.

Il m'avait fait fondre en quelques mots. Je voulus me soumettre à lui, pas seulement pour lui plaire, mais aussi pour prendre du plaisir. Si j'oubliais ma peine de cœur, je savais que j'aurais envie de baiser. Conway était l'homme le plus sexy que je connaisse. Si je devais en choisir un, ce serait lui. Peut-être valait-il mieux accepter la situation, au lieu de chercher des sentiments là où il n'y en avait pas. Ce n'était que du sexe vide de sens.

Comme je ne me dégageai pas, il se pencha pour m'embrasser.

Je me détournai, lui présentant ma joue et pinçant les lèvres.

Pas de baiser. S'il ne voulait que du sexe, nous ne nous embrasserions pas. C'était un geste très important à mes yeux, et je refusais de lui donner ça. C'était la seule manière de protéger mes sentiments. J'avais toujours les jambes flageolantes quand il posait ses lèvres sur les miennes. C'était comme si j'étais liée à lui, comme si je sentais ses émotions dans mon cœur.

Je ne l'embrasserais plus jamais.

Je tirai mon tee-shirt par-dessus ma tête et dégrafai mon soutien-gorge.

Le regard de Conway s'embrasa en parcourant mon corps.

— Tu peux avoir une partie de moi. Mais tu ne peux pas tout avoir.

Je baissai mon string et marchai vers le lit. Je lui tournai le dos pour ne pas voir son visage. Je grimpai sur le matelas, à quatre pattes.

J'entendis son jean tomber par terre, puis il passa son tee-shirt par-dessus sa tête. Il s'approcha de moi par derrière. Quand ses genoux touchèrent le

matelas, je le sentis ployer sous son poids. Il m'attrapa par les hanches et se pencha au-dessus de moi pour semer des baisers sur ma colonne vertébrale.

Je ne voulais pas de ça non plus.

— Ne m'embrasse pas, Conway.

Je sentis son haleine réchauffer et mouiller ma peau. Il posa le front sur ma nuque, mais se retint de poser ses lèvres sur mon corps.

Il prit appui sur ses plantes de pied, puis m'empoigna les hanches et se positionna derrière moi.

Je regardai droit devant moi, en attendant que son énorme queue me pénètre.

Il s'enfonça dans mon tunnel lubrifié sans rencontrer la moindre résistance, jusqu'à la garde. Un gémissement audible lui échappa.

Je mordillai ma lèvre inférieure et restai silencieuse.

Il tira sur mes hanches et donna un coup de reins au même moment, me baisant avec force et en profondeur. Je sentis sa queue étirer mon tunnel et frapper au bon endroit à chaque fois. Il allait au rythme idéal, attisant le feu en moi.

Une partie de moi eut envie de le regarder, de contempler les mouvements de son corps puissant. Mais une autre ne voulait surtout pas croiser son regard sexy ou savoir combien il prenait son pied. Cela ne ferait que m'exciter davantage... Et c'était bien la dernière chose que je voulais.

Son souffle se fit plus lourd, et sa queue grossit en moi. Ses doigts s'enfoncèrent dans la chair de mes fesses. Je l'avais baisé assez souvent pour savoir qu'il était sur le point de jouir. Mais il se retenait pour que je jouisse en premier.

Il m'empoigna par les cheveux, me forçant à renverser la tête. Puis il me pilonna de plus en plus fort, frappant à chaque fois au bon endroit, s'enfonçant jusqu'à la garde, ses coups de reins rythmés par ses râles virils.

— Muse, jouis pour moi.

Mon corps se contracta, et une douce chaleur commença à se propager au

bout de mes doigts. Je sentis la vague de plaisir approcher. Même quand j'essayais de ne rien ressentir, mon corps ne pouvait lutter contre les délicieuses sensations entre mes jambes. Conway exerçait un pouvoir invisible sur moi : il contrôlait mes réactions, peu importe ma résistance.

Il me baisa plus fort.

Maintenant, l'orgasme était inévitable. Je serrai les draps sous mes doigts et jouis sur sa queue, l'enveloppant dans ma jouissance.

— Putain...

C'était toujours aussi bon. Il n'y avait que cet homme pour me faire ressentir toutes ces choses, me faire si mal et me faire également tant de bien.

Il se retint assez longtemps pour me laisser finir et jouit à son tour dans un râle, remplissant ma chatte de sa semence. Ses hanches me frappèrent encore plusieurs fois, de plus en plus lentement. Il enfonça sa queue en moi, le plus loin possible, en finissant, pour me donner jusqu'à la dernière goutte de sa jouissance.

Il se pencha au-dessus de moi et enfouit son visage dans mes cheveux. Son torse était humide de sueur, et sa peau colla à la mienne. Il souffla dans mes cheveux, sa queue plus flasque en moi. Il reprit son souffle, avant de se retirer et de rouler sur le côté. Il contempla le plafond derrière ses paupières lourdes, sa queue sur son ventre.

Je fus tentée de m'allonger à côté de lui et de me détendre, mais je ne voulais surtout pas qu'il se blottisse contre moi. Ce n'était que du sexe – et ce serait toujours le cas. Je me levai, en sentant son foutre bouger en moi.

Il se leva sur un coude et m'adressa un regard interrogateur.

— Où tu vas ?

Je ne me retourne pas.

— Je vais prendre une douche. Bonne nuit, Conway.

Même s'il voulait dormir avec moi, je ne le laisserais pas faire. Il ne pouvait pas tout avoir. Il ne pouvait pas construire une relation avec moi s'il n'était pas fidèle et loyal. S'il voulait que ce soit vide de sens, ce serait vide

de sens.

J'entrai dans la salle de bain et refermai à clé derrière moi pour éviter les mauvaises surprises. Puis je rinçai ses caresses sous le jet d'eau chaude. J'avais tant aimé cette sensation d'abriter sa semence en moi, mais je ne la supportais plus, maintenant. Cette sensation me rendait malade, parce que je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il avait fait la même chose avec toutes les autres.

Je ne voulais pas être toutes les autres.

Je voulais être différente.

JE M'INSTALLAI dans une routine : je me réveillais tôt chaque matin et j'allais travailler dans les écuries. Parfois, il n'y avait pas grand-chose à faire et je trouvais quelque chose à réparer.

Marco commençait à avoir moins de travail, lui aussi, parce que j'étais devenue autonome.

Quand je rentrais à la maison, je prenais ma douche et demandais à Dante de monter mon dîner dans ma chambre. L'objectif était d'éviter Conway à tout prix, à moins de ne plus avoir le choix. Nous n'avions rien en commun. Nous n'avions rien à nous dire.

Et nous n'étions pas amis.

Je me préparais à partir aux écuries, une semaine plus tard, quand Conway apparut sur le seuil de ma chambre.

Il était déjà habillé : il portait un jean et des bottes. Je le dévisageai. J'avais noué ma chemise à carreaux sur mon ventre pour ne pas avoir trop chaud. Une main sur la porte, je le regardai droit dans les yeux. Il avait l'air indifférent, comme toujours.

Il me fixa du regard.

Je refusai de parler en premier.

Je le vis parcourir mon visage avec les yeux, comme s'il essayait de le mémoriser. Quand son regard se posa sur ma bouche, il parla :

— Je vais travailler dans mon atelier aujourd'hui. Je veux que tu sois là. Je ne pouvais pas refuser. Après tout, j'étais censée être sa Muse.

— Laisse-moi juste le temps de me changer et j'arrive.

— Pas la peine de te changer, dit-il en tournant les talons. Tu vas tout enlever, de toute manière.

Il se dirigea vers le couloir au bout duquel se trouvait son atelier à domicile.

Je restai un moment les bras ballants, à digérer ses derniers mots en silence. Au cours de la semaine, il était passé plusieurs fois dans ma chambre pour baiser. Mais c'était tout. Nous avions baisé, puis il était retourné dans sa chambre. Pas de baisers, pas de caresses, pas de câlins à la fin.

Du sexe vide de sens.

Je le suivis et entrai dans son atelier. Ses tissus étaient bien rangés, et son mannequin, criblé d'épingles, était debout au milieu de la pièce. Le modèle noir sur lequel Conway travaillait pendait sur un cintre.

Je touchai la lingerie du bout des doigts, caressant le tissu avec le pouce. C'était un modèle très simple, mais extrêmement sexy. Je crois que c'était un de mes modèles préférés. J'avais du mal à croire que j'étais sa source d'inspiration.

— Sur quoi tu travailles ?

— Je n'ai rien dessiné de nouveau ces derniers jours. Mais j'ai des idées plus anciennes que j'aimerais créer.

Il ouvrit son carnet. Il y avait un dessin sur chaque page, signé et daté dans le coin. Le croquis sur lequel son carnet était ouvert datait de deux semaines.

— C'est lequel, celui-là ?

— La Reine.

— La Reine ? répétais-je.

— Oui.

Il pointa du doigt le tissu dessiné au crayon.

— Ici, de la mousseline rose. Des perles blanches, là.

Pointant du doigt une autre partie, il ajouta :

— Un pendentif en or rose, ici. Et ça s'ouvre ici et là, termina-t-il en montrant les ouvertures.

C'était un modèle sublime. Les couleurs laissaient imaginer une femme inexpérimentée, mais prête à découvrir son pouvoir de séduction. Le cocktail de rose champagne, de blanc et d'or rose représentait parfaitement le pouvoir féminin.

— C'est magnifique.

Je me demandai quand il en avait eu l'idée, mais je ne posai pas la question, car cela n'avait pas d'importance.

Il se mit au travail et attrapa la première pièce de tissu.

Je me déshabillai, pieds nus dans l'atelier froid. Une robe de chambre était suspendue à un cintre derrière la porte. Je l'enfilai. Quand je me retournai, je vis Conway me regarder.

Il se remit au travail dès que je fus couverte.

Je m'assis et le regardai en silence pour le laisser se concentrer. Maintenant que nous ne parlions plus, je n'avais plus l'impression de le connaître. Il venait baiser dans ma chambre, mais nous n'échangions pas un mot. C'était la plus longue conversation que nous ayons eue depuis une semaine.

Il continua de travailler, découpant les pièces de tissu dont il avait besoin pour créer son modèle. Il commença par les formes les plus simples, avant de reproduire le dessin complexe qu'il avait imaginé.

— Marco dit qu'il commence à s'ennuyer.

Je fixai ses mains du regard, observant la manière dont ses doigts calleux travaillaient.

— Ouais, j'ai vu.

— Tu devrais travailler moins dur. Tu as d’autres choses à faire, ici.

— Comme quoi ?

— La piscine, la salle de sport, la bibliothèque... Ce n’est pas ça qui manque, répondit-il sans lever les yeux. Marco apprécie ta compagnie, mais tu vas finir par lui prendre son boulot.

Je ne voulais pas que Marco perde sa retraite. Il aimait travailler avec les chevaux, prendre l’air et se salir les mains. Il se sentait lié à la terre.

— Je vais ralentir le rythme.

Même en travaillant, Conway restait droit, sa posture impeccable. Chaque fois qu’il bougeait les mains, les muscles de ses bras ondulaient sous sa peau. Ce type de travail minutieux devait faire travailler sa musculature.

J’aurais préféré continuer à passer tout mon temps dans les écuries, mais je ne voulais pas prendre le travail de Marco. Puis j’eus une idée.

— Et si on agrandissait ?

— C’est-à-dire ?

— Et si on avait d’autres chevaux ? Et des poules qui nous donneraient des œufs frais ?

— Je n’ai aucune envie d’avoir une ferme.

— Ou des vaches et des chèvres. Je pourrais faire du fromage avec leur lait.

— Je n’en ai pas envie, répéta-t-il. J’ai déjà payé une fortune pour t’avoir. Je ne vais pas dépenser plus d’argent pour te trouver un passe-temps.

— Ce ne serait pas juste un passe-temps. On pourrait les vendre au marché.

— Comme si j’avais besoin d’argent ! siffla-t-il.

Même s’il avait haussé le ton, il ne se déconcentrait pas.

Je n’avais pas d’arguments pour le convaincre. Il avait effectivement dépensé beaucoup d’argent, et je ne pouvais l’obliger à déboursier un centime de plus pour me rendre heureuse.

— J’ai besoin de faire quelque chose, Conway. Si je n’ai pas de but dans

la vie, je suis malheureuse.

Il soupira et commença à coudre les pièces de tissu.

— Laisse-moi travailler avec toi à Milan. Je peux faire autre chose que t’inspirer.

— Tu ne seras pas mannequin.

Ces mots me firent l’effet d’une gifle. Il voulait me garder pour lui tout seul, mais il ne pouvait pas garder sa bite dans son froc. Cela n’avait pas de sens !

— J’ai fait deux ans d’études de commerce. Je peux faire autre chose que défiler.

— Pas besoin d’avoir fait des études pour gérer une entreprise. C’est de l’expérience qu’il faut.

— Alors laisse-moi travailler pour que je puisse en avoir.

Cette fois, il m’ignora, le regard baissé sur son travail. Son air concentré était diablement sexy. Cela me rappelait les nuits qu’il passait à se déhancher entre mes jambes, ses yeux plongés dans les miens. Il savait me posséder d’un simple regard.

Le silence régna pendant une vingtaine de minutes. On n’entendait plus que les bruits de la machine à coudre. Conway travaillait avec aise sur un modèle complexe sans avoir l’air stressé.

J’avais l’estomac noué. Une pensée me hantait depuis plusieurs jours. Je ne lui avais pas posé la question, parce que je savais qu’il ne répondrait pas. Mais je devais savoir la vérité, sinon cette pensée me dévorait vivante.

— Conway, j’ai besoin de savoir une chose. Tu dois me répondre. Je mérite de connaître la vérité.

Pour la première fois, il interrompit son travail. Il éloigna son pied de la pédale et me regarda dans les yeux.

— Tu te protèges avec les autres femmes ?

Son expression ne changea pas. Il soutint mon regard sans ciller, d’un air indifférent.

— Conway, insistai-je, je mérite de savoir la vérité.

Il retourna à son travail.

— Ne t'inquiète pas, Muse : tu n'attraperas rien. Laisse tomber.

— Je ne laisserai pas tomber tant que je n'aurai pas reçu de réponse claire.

— Je viens de te dire que tu n'avais pas à t'inquiéter.

— C'est un oui ?

Il ralluma sa machine à coudre et termina ce qu'il était en train de faire.

Comprenant que je n'obtiendrais rien de plus, je jetai l'éponge. Il m'avait dit de ne pas m'inquiéter. Cela devait vouloir dire qu'il se protégeait. Il semblait assez intelligent pour ne pas choper une maladie en baisant avec une inconnue. J'espérais avoir raison...

S'emparant de la pièce qu'il venait de coudre, il s'approcha du mannequin de couture pour l'en vêtir. La couleur rose était sublime sous cette lumière, et la coupe était impeccable. Je n'arrivais pas à croire que Conway ait pu créer un modèle en si peu de temps.

— Tu vas broder le motif sur ce tissu ?

— Je vais faire une autre pièce que je vais coudre sur celle-ci.

— Intéressant...

Il s'assit et se remit au travail.

Je feuilletai son carnet et examinai différents croquis. Entre les premières pages et les dernières, il y avait une véritable évolution. J'aurais même été capable de dire exactement à quel moment il m'avait rencontrée. Son trait avait changé.

— Qu'est-ce qui t'a inspiré ce modèle ?

— Toi.

— Je sais, mais c'est quelque chose que j'ai fait ?

Il ramassa les perles et le pendentif en or rose, avant de les coudre sur un morceau de dentelle. Il resta silencieux si longtemps que je crus qu'il ne répondrait pas. Peut-être était-il tellement concentré qu'il ne m'avait pas

entendue. Ou alors il considérait que ma question n'en valait pas la peine.

— Oui.

Je refermai le carnet et le dévisageai.

— Quoi ?

— Quand tu as menacé de dire la vérité à ma famille si je ne te traitais pas avec respect.

Il commença par le coin du bonnet, avant de remonter lentement.

— J'étais agacé, mais aussi impressionné. Tu as été audacieuse et intelligente, ce jour-là. Tu m'as fait penser à une reine. J'ai eu encore plus envie de te baiser, après ça...

Encore une fois, Conway Barsetti était une énigme. Il voulait que je lui sois soumise et que je fasse ce qu'il me demandait, mais il me respectait davantage quand je lui tenais tête. Quand je posais mes conditions, il commençait par discuter, puis il cédait. Il était compliqué. Je ne le comprenais pas.

Il travailla encore trente minutes en silence, terminant le motif royal. Le modèle était sublime, d'une beauté magnétique. Il déshabilla le mannequin et retourna à sa machine à coudre pour assembler les différentes pièces. La conception lui prit quatre heures au total mais, une fois terminé, le modèle était une véritable œuvre d'art. Il l'inspecta en le touchant entre ses doigts, examinant le moindre détail avec un œil d'expert. Puis il se tourna vers moi.

— Enfile-le.

Je posai la robe de chambre sur la table et enfilai le modèle de lingerie par-dessus ma tête. Il m'allait comme un gant, des bretelles à la taille. Je gardai ma culotte, parce qu'il n'avait pas encore fait la pièce du bas. Puis je me tins devant lui, admirant la manière dont la couleur mettait en valeur mon teint.

Il me regarda de la tête aux pieds, vérifiant chaque pli. Puis, avec le doigt, il me fit signe de tourner sur moi-même.

Je fis un tour complet pour lui permettre de voir mes flancs et mon

derrière. Je tournai jusqu'à me retrouver de nouveau face à lui, les épaules en arrière et la posture impeccable. Son regard brillait intensément, enflammé par une lueur de désir. Il avait les yeux rivés sur mon décolleté. Le modèle me serrait le buste et faisait pigeonner mes seins.

— Magnifique.

Il se redressa de toute sa taille et enroula ses bras autour de ma taille. Il posa son front contre le mien, pendant qu'il explorait mon corps du bout des doigts. Il touchait ma peau douce en même temps que le tissu, jouant avec les bretelles, avant de faire courir deux doigts dans la vallée de mes seins. Puis il posa les mains sur mon ventre, sous le tissu, pour explorer mon corps de toutes les manières possibles et imaginables.

Il me conduisit vers le canapé, situé en face du miroir. Puis il déboutonna son jean et le baissa sur ses cuisses, en même temps que son boxer. Sa queue énorme était déjà prête, en érection contre son ventre. Il enroula les doigts autour de son membre et commença à se caresser en soutenant mon regard.

Le voir se toucher m'excita immédiatement.

Une goutte perla sur son gland. Il l'étala sous son pouce.

— Enlève ta culotte. Garde la lingerie.

Je baissai mon string noir et l'abandonnai par terre. Je compris exactement ce qu'il voulait à la manière dont il était assis. Il voulait que je le chevauche, comme je l'avais déjà fait. Il voulait rester assis et me regarder prendre mon pied sur sa queue.

Je m'installai à califourchon sur ses cuisses et orientai son membre vers mon vagin. Puis je m'assis lentement, empalant sa queue en moi jusqu'à la garde. Quand il m'eut pénétrée entièrement, j'eus besoin de quelques secondes pour m'habituer à son gabarit impressionnant.

Conway m'empoigna les fesses et regarda notre reflet dans le miroir. Depuis le canapé, il me voyait de dos dans la glace, assise sur sa queue.

— Cette chatte... est extraordinaire, grogna-t-il en me serrant plus fort les fesses, le souffle court. Tu mouilles déjà tellement.

Je mouillais dès que je me trouvais dans la même pièce que lui. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Mon esprit et mon corps se faisaient la guerre. Mon esprit savait que c'était mal, mais mon corps s'en fichait bien. Ma chatte désirait sa queue, désirait cette sensation d'écartèlement et de plénitude à laquelle elle s'était enfin habituée. J'étais devenue accro au sexe.

— Baise-moi, Muse, exigea-t-il en guidant le mouvement de mes hanches.

Je lubrifiai sa queue en moi et commençai à me déhancher, en frottant mon clitoris sur son pubis. J'enroulai les bras autour de son cou, me délectant des agréables sensations entre mes jambes. J'aimais tout particulièrement cette position, parce que je pouvais le baiser aussi fort ou aussi lentement que j'en avais envie.

Un gémissement remonta dans ma gorge.

Je le chevauchai plus vite, mon visage tout près du sien, tandis que mes cuisses accéléraient l'allure. À mesure que je m'approchais de l'orgasme, une impression de brûlure se répandait entre mes jambes. Ça venait... La sensation partait toujours de mon ventre, avant de descendre. Je le chevauchai plus fort et plus vite, oubliant à quel point je le méprisais, focalisée sur sa queue en moi. Si épaisse, si longue, juste au bon endroit... J'accélérai l'allure, stimulant mon clitoris jusqu'à n'en plus pouvoir. J'atteignis l'orgasme en poussant un grognement, mes yeux rivés dans les siens, mouillant son paquet avec ma jouissance.

Il enfonça les doigts dans la chair de mes fesses, l'air concentré, comme quand il travaillait. Son visage rougit, et je sus qu'il était sur le point d'exploser. Il se renversa sur le dossier du canapé, cramponné à mes hanches, et me laissa finir le travail, les dents serrées.

— Merde...

Il me baissa brusquement sur sa queue pour me pénétrer entièrement. Puis il me prit dans ses bras, le visage au creux de mon cou. Je le sentis souffler sur ma peau et y déposer un baiser.

Je ne voulais plus jamais recevoir ses baisers. Chaque fois que je pensais à sa bouche, j'imaginai aussi les lèvres maquillées de la femme qui avait laissé des traces de rouge à lèvres sur le col de sa chemise. Je pensais aux baisers qu'elle avait plantés sur son oreille et son torse.

Je ne voulais pas participer à cette mascarade.

Quand je sentis sa queue ramollir en moi, je me relevai. Je retirai la lingerie et la posai sur la table. Conway appellerait Nicole, et elle passerait les commandes de tissus pour lancer la production. Mes vêtements étaient sur la table, à l'endroit où je les avais laissés. Je me rhabillai rapidement. J'avais encore le temps d'aller travailler aux écuries, mais je voulais absolument me laver et me débarrasser de son foutre entre mes cuisses.

Conway resta assis sur le canapé, nu et magnifique avec ce regard ensommeillé.

— Pas de douche.

Je nouai ma chemise sur mon ventre.

— Je te demande pardon ?

— Pas de douche, répéta-t-il. Et si tu te laves quand même, je te couperai l'eau.

Je compris exactement ce qu'il faisait. Il savait que j'avais envie de me laver parce que je le méprisais. Évidemment, cela heurtait son ego, et sa fierté ne le supportait pas.

— Tu vas travailler dehors toute la journée avec mon foutre dans ton vagin. C'est mon fantasme, et tu vas le réaliser.

HUIT

Conway

J'étais de mauvaise humeur, ces derniers jours.

Chaque fois que je m'asseyais et que j'essayais de dessiner, je n'arrivais à rien.

C'était la panne sèche.

Les derniers modèles que j'avais imaginés étaient extraordinaires. L'imagination bouillonnante, j'avais créé à une vitesse exponentielle. Mon rythme de production avait grimpé en flèche.

Je n'avais jamais été si inspiré.

Mais, à présent, c'était comme si j'avais heurté un mur. Mon imagination s'était embourbée. Je ne voyais plus rien. Je n'arrivais même pas à décider quels types de tissus conviendraient le mieux au prochain défilé. Il ne me restait plus que les idées que j'avais eues quelques semaines plus tôt. Depuis lors, ma créativité était devenue aussi sèche d'un raisin ratatiné au soleil.

Merde !

J'étais dans mon atelier à Milan quand Nicole entra.

— Conway, l'usine est en train de produire la Reine. Les modèles devraient être prêts avant votre prochain défilé. Si nous voulons rester dans les temps, je vais avoir besoin des trois pièces suivantes.

C'était ma productivité qui me distinguait des autres créateurs de lingerie. J'avais toujours du nouveau à présenter. Certains de mes concurrents se

contentaient de réinventer la même idée à l'infini. Ils épuisaient le même filon jusqu'à la dernière pépite. Pas moi. Créer du neuf était la meilleure stratégie marketing qu'on puisse imaginer.

— Vous les avez ?

— Je n'ai que quelques croquis.

Nicole dissimula sa surprise, mais elle me connaissait assez bien pour savoir que cela ne me ressemblait pas.

— Je peux les voir ?

J'ouvris mon carnet à la première page.

Elle baissa les yeux pour l'examiner à travers ses verres épais. Elle pencha légèrement la tête, comme pour voir le dessin sous un autre angle. Puis elle tourna la page et examina le dessin suivant.

Son silence m'avait déjà tout dit.

Elle retourna la page, revenant au premier dessin.

Seule ma propre opinion comptait à mes yeux. Mais je compris que j'avais perdu la main.

Elle referma le carnet sans dire un mot.

— Si vous avez besoin d'un délai supplémentaire, nous pouvons repousser la date du prochain défilé. Nous ne l'avons pas encore annoncé, alors personne n'en saura rien.

Elle n'aimait pas plus mes dessins que moi.

— Accordez-moi quelques jours.

— Les deux premiers modèles sont extraordinaires, reprit-elle. Ils vont plaire.

— Ouais...

Nicole ne s'attarda pas dans mon bureau. Elle savait qu'elle n'y était plus la bienvenue. C'était une de ses qualités. Elle n'était pas bavarde, et le silence ne la mettait pas mal à l'aise.

— Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Elle tourna les talons et me laissa seul avec mes pensées.

Mes pensées et ma haine de moi-même.

Je savais que tout ceci concernait Muse.

Elle avait cessé de m'embrasser, et notre lien s'était rompu, comme si je l'avais perdue. Elle me méprisait parce que je l'avais fait souffrir. Elle devait penser que j'étais en train d'en baiser une autre en ce moment même.

Mais ce n'était pas le cas.

Je n'en avais même pas envie.

Devais-je le lui dire ? Tout lui avouer ? Cela ne me conduirait-il pas sur une pente glissante ?

Je n'avais jamais été monogame de ma vie. Je m'étais juré de ne jamais le devenir. J'aimais ma vie, et mon travail était le plus important.

Mais, maintenant, mon travail en souffrait.

Ce n'était pas parce que Muse n'était plus mon fantasme. Ce n'était pas parce que le sexe était devenu ennuyeux. C'était parce que je percevais son dégoût. Sa déception me pesait, comme un mur de briques posé sur mes épaules. Elle ne me regardait plus avec admiration et respect. Maintenant, elle préférait se mettre à quatre pattes devant moi pendant que je la baisais par derrière pour ne pas avoir à me regarder.

Et elle ne m'embrassait plus.

Pas parce qu'elle s'y refusait catégoriquement. Simplement parce qu'elle n'en avait plus envie.

Maintenant, elle m'utilisait pour jouir. C'était exactement ce que j'avais voulu au début.

Mais tout avait changé.

Peu importe la décision que je prendrais. Dans tous les cas, je serais perdant. Je pouvais faire une exception et m'aventurer avec elle sur un chemin qui me terrifiait. Ou alors je pouvais continuer à souffrir et perdre ma créativité. Mon fantasme et mes désirs avaient changé. Amateur de sexe occasionnel, amant de plusieurs femmes, j'étais devenu l'adulateur d'une seule reine.

Ma reine.

C'était grâce à elle que j'avais créé mes plus beaux modèles. C'était elle qui avait porté ma carrière vers de nouveaux sommets.

Mais quand elle saurait ce qu'elle signifiait pour moi, notre relation changerait. Elle aurait un pouvoir sur moi – un pouvoir immense. En abuserait-elle ? Ou agirait-elle de façon responsable ?

Je n'en savais rien.

Mais je n'avais plus le choix.

QUAND JE RENTRAI à la maison, je pris ma douche et me préparai pour le dîner. Muse ne mangeait plus avec moi : elle ne désirait plus ma compagnie que pour baiser. Quand nous ne baisions pas, elle ne voulait pas me voir.

Cela me faisait mal.

C'était comme ça, au début. Maintenant, ce vide me suffoquait.

Je m'approchai de sa chambre et frappai.

— Entre.

J'entrai et la trouvai dans son salon. Elle était assise devant la télévision, un livre sur les genoux. Elle avait pris sa douche après avoir passé la journée dehors. À présent, elle portait une robe bleu marine, les cheveux tirés sur une épaule. Elle était démaquillée, ce qui signifiait qu'elle avait l'intention de dîner seule, ce soir – une fois encore.

Elle leva les yeux de son livre, l'air agacé.

— Oui ?

Je détestais ce regard. Je le détestais plus que tout au monde. Nous ne nous étions pas rencontrés dans les meilleures circonstances, et j'avais déjà fait à Muse des choses terribles, sans qu'elle réagisse avec tant de froideur. Je lui avais pris sa virginité et le contrôle de sa vie. Je l'avais utilisée à des fins personnelles. Mais rien de tout cela ne l'avait vraiment fait réagir. C'était ma

prétendue infidélité qui l'avait bouleversée. Cela lui avait fait tellement mal qu'elle me tenait à distance, maintenant.

Cela signifiait qu'elle tenait à moi.

Et si je n'éprouvais aucun désir pour d'autres femmes, cela signifiait que je tenais à elle.

Quand était-ce arrivé ?

Comme je ne répondais pas, elle répéta :

— Oui ?

Je m'assis sur le canapé à côté d'elle et lui tirai le livre des mains, le refermant et le jetant sur la table basse.

— Viens dîner avec moi, ce soir.

— Non, merci, répondit-elle en croisant les jambes et en se retournant vers la télévision.

Je m'emparai de la télécommande et éteignis le poste.

Elle me lança un regard agacé.

— Et si on baisait et que tu me laissais tranquille ?

Je fermai les yeux une seconde, l'estomac noué, heurté par sa proposition. Elle était si froide... C'était comme si elle m'avait poignardé avec une stalactite. Elle m'arrachait le cœur et le brisait en mille morceaux. Jusqu'à cet instant, je ne savais même pas que j'en avais un. Je détestais le fait qu'elle me déteste. Je me haïssais de lui avoir fait tant de mal. J'aurais dû être honnête avec elle, au lieu de laisser sa douleur s'infecter et se muer en mépris.

Ou alors, j'aurais dû m'empêcher d'avoir des sentiments pour elle.

— Tu me détestes tant ? murmurai-je.

Elle ne répondit pas.

— Je dois te dire quelque chose. Je suppose qu'il faut que je te le dise maintenant, puisque tu ne veux pas dîner avec moi...

Elle croisa les bras sur sa poitrine et regarda droit devant elle, refusant de me voir.

Je m'adossai contre le dossier du canapé et la regardai. J'apercevais

presque les murs invisibles qu'elle avait érigés autour d'elle. J'avais fait du mal à une femme qui avait bien assez souffert. Au lieu de lui cacher ma loyauté et mon engagement envers elle, j'aurais dû lui dire la vérité.

— Je n'ai couché avec aucune autre femme depuis le jour de notre rencontre.

Elle tourna lentement la tête vers moi, d'un air encore prudent.

— L'autre nuit, j'ai retrouvé Carter dans ma boîte de nuit. On a parlé affaires. Il avait des femmes avec lui. Il m'en a refilé une, mais je n'étais pas intéressé. Alors il m'a accusé d'avoir des sentiments pour toi... J'ai essayé de lui prouver qu'il avait tort. J'ai laissé la fille s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser. Mais je n'ai pas voulu la ramener chez moi. Cette femme était sublime, mais je ne ressentais rien. Je ne bandais pas. Je n'avais pas envie d'elle. Carter s'est moqué, et je suis rentré à la maison. Tout ce que je voulais, c'était te retrouver.

Son regard ne changea pas. Elle ne baissait pas sa garde.

— Je t'ai menti, parce que je ne voulais pas que tu saches ce que je ressentais. Je ne voulais pas que tu penses que je t'étais fidèle. Je ne voulais pas que tu penses que je tenais à toi, que tu me suffisais. Je vais être honnête : je n'ai jamais été monogame. C'est la première fois. C'est la première fois que j'ai envie de la même femme toutes les nuits et que je ne m'en lasse pas. Je ne veux pas de sexe vide de sens. Je ne veux pas d'une femme différente chaque nuit. C'est toi que je veux... et ça me terrifie.

Son souffle s'accéléra et son regard changea, de plus en plus doux et tendre à mesure que je parlais.

— Je préférerais que tu me considères comme un con infidèle plutôt que de te faire croire que tu comptais à mes yeux. Et j'aurais continué à te mentir, si ça n'avait pas eu des conséquences sur mon travail. Cela fait des semaines que je ne dessine rien de bon. J'ai discuté avec Nicole, cet après-midi, et elle m'a suggéré de repousser la date du prochain défilé, parce que mon travail n'est pas au niveau. C'est tout mon univers qui s'écroule, et c'est à cause de

toi. Alors je t'avoue la vérité. Tu peux arrêter de me détester. Je hais ce dédain dans ton regard. Je hais la manière dont on baise maintenant, comme si ça n'avait plus de sens. Je veux que ça redevienne comme avant.

Elle serra les bras sur sa poitrine, mais le regard qu'elle m'adressa était plus doux. La haine avait disparu de ses yeux. Elle me regardait différemment.

— Tu me dis ça uniquement parce que ça affecte ton travail ?

— Oui..., répondis-je en hochant la tête.

— Comment puis-je être sûre que tu ne mens pas ?

Je haussai les épaules.

— Tu ne peux pas, j'imagine. Mais je ne mens pas. Si j'avais couché avec une autre femme, je n'aurais pas été gêné de te le dire... Ça n'a pas de sens.

Elle regarda droit devant elle.

— Muse ? murmurai-je.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle à voix basse. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux ce qu'on avait avant... Mais, cette fois, je m'engage à être fidèle. Je ne coucherai avec personne d'autre. Seulement avec toi.

— Parce que tu tiens à moi ?

— Oui.

— Qu'est-ce que je devrais savoir d'autre ?

Je compris ce qu'elle me demandait.

— Je ne veux pas d'une histoire d'amour. Je ne recherche rien du tout. Tout ce que je sais, c'est que je veux être avec toi. Ça ne veut pas dire que je suis ton petit ami ou que je serai ton mari un jour. Ça signifie juste... qu'il n'y a que nous deux. Nous deux, personne d'autre. Je ne veux pas que tu attendes autre chose de moi, parce que ça n'arrivera pas. Mais je serai ton ami, ton partenaire et je te serai fidèle. Et, évidemment, je serai honnête.

— Tu n'as pas toujours été honnête.

— Je sais, mais je le suis désormais.

Elle ramena ses genoux vers sa poitrine.

Je m'attendais à une réaction plus forte.

— Je vais te donner ce que tu veux. Tu auras mon respect, mon amitié et ma fidélité.

Elle ne réagit pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, Muse ?

— J'ai juste besoin d'une seconde pour y réfléchir.

— À quoi veux-tu réfléchir ?

— J'ai eu tellement mal quand j'ai cru que tu avais couché avec une autre femme..., répondit-elle en fermant les yeux. C'est un soulagement de savoir que ce n'était pas le cas, et j'ai besoin d'une seconde pour comprendre ce que je ressens.

Je me sentis encore plus coupable. Je m'approchai d'elle sur le canapé et passai un bras sur ses épaules. Je l'attirai vers moi et baissai les yeux vers son visage. Ses cils épais, recourbés vers le plafond, ourlaient son regard.

— Pourquoi est-ce que ça t'a fait si mal ?

Elle appréciait ma compagnie et mon corps, mais je doutais qu'elle soit amoureuse de moi. Après ce que je lui avais fait, comment aurait-elle pu m'aimer ?

— Je ne sais pas. Je crois que j'ai eu l'impression de ne pas te suffire. Tu me répètes que je suis extraordinaire, puis tu vas te satisfaire entre les cuisses d'une autre femme... Et puis, j'ai eu vraiment peur de choper une maladie.

Je posai ma joue sur ses cheveux.

— Et c'est tout ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Tu dis que tu es jaloux parce que tu ne veux pas me partager avec le reste du monde, ajouta-t-elle en posant la main sur la mienne. Je suis jalouse, moi aussi. Je n'ai pas envie de te partager.

J'entrelaçai nos doigts. L'entendre m'avouer sa jalousie me donna l'impression d'avoir un pouvoir sur elle. Cela me donna l'impression que

nous étions à égalité, que nous tenions l'un à l'autre exactement de la même façon. J'étais jaloux chaque fois qu'un homme la regardait, et c'était pour cette raison que je la cachais du reste du monde. Elle ressentait la même chose... Cela nous donnait un lien.

Un nouveau lien pour tout recommencer.

— Je peux t'embrasser ?

Elle pencha la tête d'un air interrogateur.

— Tu veux m'embrasser ?

Je fixai ses lèvres du regard. Elles me manquaient depuis que Muse me les refusait. J'avais cru que je pourrais toujours l'embrasser, sans comprendre combien ses baisers m'étaient devenus nécessaires.

— Oui.

Enfin, elle sourit. Son regard s'illumina comme avant, et elle se fit plus douce.

— Alors embrasse-moi.

MUSE ÉTAIT DANS MON LIT, sur les coudes, ses beaux seins dévoilés à mon regard, ronds et délicieux. Elle avait le ventre plat à force de travailler dehors, et ses longues jambes étaient étendues jusqu'au bord du lit.

J'attrapai son string avec les deux mains et le fis lentement descendre le long de ses jambes. Dès qu'il fut révélé, je fixai du regard le bourgeon entre ses jambes. Sa chatte ne m'avait jamais semblée si belle. Je voyais déjà briller l'humidité dans sa fente, avant même que je ne l'aie touchée.

Je frottai son string sur ma queue, stimulant mon désir avec le tissu doux et chaud.

Elle écarta davantage les cuisses pour m'attirer vers elle.

Si je n'avais pas bandé si fort, je serais tombé à genoux devant elle et j'aurais dévoré sa chatte. Mais c'était surtout sa bouche que je voulais

dévoré. Je voulais plonger ma queue en elle pour sentir sa mouille.

Je rampai sur le lit et me positionnai entre ses jambes, en glissant les bras sous ses genoux. Je l'encourageai à s'allonger. Ses tétons pointaient, et sa poitrine était rose de plaisir. En appui sur les poignets, je frottai ma queue entre ses replis. Elle était déjà si humide...

Ses mains se posèrent sur mes avant-bras, remontant sur mes biceps et mes épaules. Elles explorèrent ensuite mon torse, mes pectoraux et mes abdos taillés au burin. Muse se cambra pour frotter sa chatte sur ma queue en érection.

C'était exactement ce que je voulais. Muse qui se tortillait, pantelante, sous mon corps. La haine avait enfin déserté son regard. Maintenant, elle avait hâte de me sentir en elle. Elle n'aurait pas besoin de lingerie, ce soir. Nue, elle était la femme la plus sexy de la planète.

Et elle m'appartenait.

Je posai ma bouche sur la sienne et l'embrassai, accordant enfin à mes lèvres leur plus cher désir. Son baiser était toujours aussi sensuel, avec juste assez de lèvres et de langue. Elle souffla dans mes poumons, ce qui fit palpiter ma queue.

Je plongeai les doigts dans ses cheveux et me déhanchai contre elle, stimulant son clitoris. Je l'embrassai plus fort, toujours plus fort, pendant que tout mon être se perdait dans cette femme. C'était tout ce que je voulais, et non pas une baise anonyme avec des filles rencontrées en boîte de nuit. Il n'y avait qu'une femme que je désirais, une seule femme avec laquelle j'aimais passer mes nuits.

Elle était mon fantasme.

Je n'étais même pas encore en elle, mais j'avais déjà envie de jouir. Je sentais qu'elle prenait son pied avec mon corps, elle aussi, qu'elle se délectait des sensations que je lui procurais. Elle me touchait partout, palpant mes muscles, enfonçant ses ongles dans ma chair.

Je semai des baisers sur son oreille et soufflai dans son canal.

— Muse...

Elle me griffa la fesse, m'attirant vers elle, me suppliant de la pénétrer.

— Conway... S'il te plaît.

J'orientai ma queue vers l'entrée de son corps et m'enfonçai lentement. Je n'avais jamais été si prêt. Je glissai facilement en elle. Sa chatte avait autant envie de moi que moi d'elle. Je gémis à l'oreille de Muse pour lui montrer combien je l'adorais. Je n'avais jamais connu de femme plus belle et je ne m'étais jamais senti aussi viril.

— Putain...

Je m'enfonçai jusqu'à la garde, mes bourses frappant ses fesses. Je l'avais pénétrée bien souvent, mais j'avais toujours l'impression que c'était la première fois.

Elle enroula ses bras autour de mon cou, me mordillant et gémissant dans mon oreille.

— Conway.

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque, et ma queue palpita en elle. Chaque fois qu'elle prononçait mon nom, je me sentais prêt à exploser. Je n'avais jamais rien entendu d'aussi sexy. Je tournai mon visage vers le sien et goûtai ses lèvres avec les miennes. Elle me répondit avec enthousiasme, me donnant immédiatement sa langue.

Je commençai à me déhancher en elle.

Je pris un rythme lent et régulier. Je bougeais à peine en elle. Mes lèvres restaient sur les siennes, mon torse pressé contre ses seins délicieux, pendant que mes hanches ondulaient entre ses cuisses. Mes bourses frappaient doucement ses fesses. Je sentais qu'elle mouillait toujours, lubrifiant ma queue dans sa chatte parfaite. Ce baiser était aussi agréable que le sexe, chaud et profond. Nos lèvres se trouvaient, puis se séparaient, avant de se retrouver.

Je n'avais jamais eu envie de ça et, maintenant, c'était ce que je désirais plus que toute autre chose. J'aurais pu baiser n'importe quelle femme sans faire de sentiments, mais cela me paraissait vide de sens, à présent. C'était

tellement mieux de voir du désir dans le regard de Muse, malgré la taille de mon engin. Ses lèvres tremblaient sous ma bouche. Ses doigts me tiraient les cheveux. Elle se déhanchait contre moi pour prendre ma queue aussi fort que je la lui donnais.

Rompant notre baiser, elle parla contre ma bouche :

— Je vais jouir.

Je n'avais pas besoin de cet avertissement : je savais toujours à quel moment elle allait jouir. Son vagin comprima ma queue dans une étreinte de fer, et ses gémissements se firent plus incohérents. Elle était soudain esclave de son plaisir et de ses hormones.

— Oui... Conway !

Ce lien incroyable m'avait manqué. Ses seins m'avaient manqué, tout comme son enthousiasme. La première fois que je l'avais baisée, elle avait pleuré du début jusqu'à la fin, et cela m'avait terriblement excité. Maintenant, elle était plus expérimentée et elle se servait de moi pour prendre son pied. Elle savait exactement ce qu'elle devait faire pour me plaire, parce que j'étais le seul homme qu'elle ait jamais baisé.

Le seul homme.

Malgré mon envie de jouir, je me retins. C'était si bon. Mon fantasme était redevenu une réalité. C'était si facile de se perdre dans le plaisir. Le temps avait suspendu son vol. J'étais focalisé sur les sensations de mon corps.

Quand elle eut terminé, son regard s'éclaircit, et elle fit courir ses mains sur mon torse.

— Oh là là... C'était tellement bon.

Nous avions baisé toutes les nuits ces deux dernières semaines et, même si elle avait joui à chaque fois, elle n'avait pas pris autant de plaisir. Elle préférait sentir ce lien si chaud entre nous.

— Tellement bon...

Je lui écartai les jambes davantage pour la baiser plus fort, en frottant

mon pubis contre son clitoris palpitant. Je soufflai mon haleine chaude sur son visage, admirant la lueur érotique dans ses yeux.

— Et ce n'est que le début.

NOUS RESTÂMES ALLONGÉS côte à côte dans le noir, tous deux épuisés mais satisfaits par nos ébats intenses. Les draps étaient humides de sueur et de sexe. J'avais joui deux fois en elle, et sa chatte était pleine de ma semence. J'avais l'impression que je venais de courir un marathon. J'étais épuisé, mais je me sentais fier, comme si j'avais accompli quelque chose de grand.

Mon inspiration m'était revenue.

J'imaginai Muse en string blanc, une gemme entre les jambes pour symboliser son clitoris, véritable pierre précieuse. Elle porterait aussi un soutien-gorge pigeonnant, d'un blanc perle, la couleur de l'innocence. Une autre gemme serait cousue entre ses seins, au creux de la vallée de sa poitrine. Le blanc représenterait son innocence et les gemmes sa valeur. Elle avait été vendue pour cent millions de dollars – parce que c'était ce qu'elle valait.

Elle se redressa sur son séant à côté de moi et passa ses doigts dans ses cheveux.

Je contemplai son dos.

Elle resta assise quelques secondes, le regard perdu dans l'obscurité. Puis elle posa les pieds par terre et se leva.

Je me redressai et m'adossai à la tête de lit.

— Où tu vas ?

— Me coucher. Si je ne pars pas maintenant, je vais m'endormir et ne plus me réveiller.

— Alors endors-toi.

Elle se retourna vers moi. La lueur de la lune filtrant par la fenêtre joua sur son visage.

— Tu veux que je reste ?

— Oui.

Au lieu de sauter dans mon lit, elle me regarda fixement.

Je soutins son regard, en essayant de comprendre son hésitation.

Elle revint enfin en rampant dans le lit, éclairée par la lumière lunaire.

Elle se glissa sous les couvertures et posa la tête sur l'oreiller, les cheveux emmêlés à force de rouler sur le lit pendant des heures.

Je m'allongeai à côté d'elle et passai sa jambe par-dessus ma hanche.

Cela nous rapprocha et nous blottit l'un contre l'autre. J'avais dormi seul toute ma vie. Un homme comme moi avait besoin de tout son lit pour lui seul. Je mesurais un mètre quatre-vingt-dix, et mes muscles produisaient beaucoup de chaleur. J'aurais eu trop chaud avec un autre corps contre le mien. Mais j'avais envie de sentir cette femme à mes côtés, et sa peau contre la mienne. Comme je fixais son visage du regard, je la vis fermer les yeux. Quand elle s'assoupit, son souffle se fit plus régulier.

J'examinai ses traits, de la forme de sa lèvre supérieure à son nez fin. Elle était parfaite en tout point, comme si elle avait été créée par un dieu grec, moulée dans de l'argile, avant d'être venue au monde. Je n'avais jamais vu de femme plus belle et d'une telle perfection. Si je veillais si jalousement sur elle, c'était parce que j'étais le seul homme à la mériter. J'étais le seul qui soit assez riche, assez puissant et assez fort pour amadouer une telle femme. Seul un homme comme moi avait les moyens de protéger le plus grand trésor du monde.

Ma main glissa sur sa hanche, puis remonta jusqu'à sentir la courbe de son sein. Sa peau était plus douce que le sable d'une plage grecque, et son teint oscillait entre l'olive et la crème. Une tache de rousseur apparaissait çà et là sur sa peau, mais c'était son seul défaut.

Je ne pouvais me reprocher mon obsession.

Ses jambes étaient de la longueur idéale, le rêve de tout mannequin.

Perchée sur des talons de douze centimètres, elle m'arrivait au menton.

Même ses pieds étaient sexy et parfaits. Je n’aurais rien changé chez elle. Je travaillais avec des mannequins depuis dix ans, mais je n’avais jamais rencontré de plus belle femme.

Muse était parfaite.

J’étais fatigué et satisfait, mais je préférais la regarder plutôt que m’endormir. Je n’étais pas étonné que Knuckles la désire tant. Il avait fait monter les enchères jusqu’à cinquante millions pour l’avoir, mais il avait dû comprendre que j’étais prêt à payer n’importe quel prix pour elle. J’aurais pu doubler la mise.

Elle m’appartenait.

Je me penchai et l’embrassai sur la bouche, lui donnant un baiser léger qui ne la réveillerait pas. Même quand elle dormait, son baiser était le plus agréable que j’aie jamais reçu. Je la serrai un peu plus contre moi, refermant l’écart entre nos corps. Nous n’étions plus qu’un, blottis et enlacés l’un dans l’autre.

Et c’était bien.

LE LENDEMAIN MATIN, après avoir fait plusieurs longueurs dans la piscine, je remontai dans mes appartements. Mon petit déjeuner m’attendait sur la table près de la fenêtre – une cafetière pleine, un vase avec une rose et deux assiettes argentées recouvertes de cloches.

Je retirai mon short et le jetai dans le panier, puis nouai une serviette autour de mes hanches.

Muse sortit de la chambre, vêtue d’un de mes tee-shirts noirs. Ses cheveux étaient emmêlés et tirés sur une épaule, et elle avait l’air encore ensommeillé. Elle avait dû se réveiller à l’instant.

— Bonjour...

— Bonjour.

Elle passa les doigts dans ses cheveux, tout en marchant vers moi sur ses longues jambes gracieuses.

— Tu as bien nagé ?

Elle avait été si froide, la veille. Enfin, tout était redevenu comme avant.

— Oui.

Je la pris par la taille et l'embrassai.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour répondre à mon baiser. Ses mains se posèrent sur mes épaules nues. Sa peau était chaude.

Je n'avais jamais imaginé qu'une femme m'accueillerait un jour de cette manière, mais j'adorais ça.

— Tu as faim ?

— Toujours.

J'esquissai un sourire et lui tirai une chaise pour qu'elle puisse s'asseoir. Puis je m'installai en face et me servis du café.

Elle souleva sa cloche et commença à dévorer son omelette de blancs d'œuf. Ses yeux étaient lourds de sommeil, mais elle serait parfaitement réveillée dans quinze minutes.

J'ouvris le journal et commençai à lire. J'avais à peine parcouru la moitié d'un article quand je sentis son regard fixé sur moi. Je levai les yeux vers elle.

— Oui ?

— Tu lis le journal tous les matins.

— J'essaye.

— Pourquoi ?

— J'aime savoir ce qui se passe dans le monde, répondis-je en sirotant mon café.

— Je ne pensais pas que tu t'intéressais à l'actualité. Tu dois avoir tellement d'e-mails à lire...

Le travail ne cessait jamais. Il était difficile de gérer un vaste empire. Peu importe combien je travaillais, il y avait toujours quelque chose que je ne

pouvais pas terminer. J'avais donc arrêté d'essayer, comprenant que je devais vivre ma vie, au lieu de tenter l'impossible.

— J'ai toujours vu mon père lire le journal au petit déjeuner. Il le faisait quand j'étais jeune et c'est toujours le cas depuis que j'ai déménagé. Ma mère buvait son café en regardant par la fenêtre. Dès que j'ai eu mon premier appartement, j'ai pris la même habitude.

Je refermai mon journal et le posai sur le côté, comprenant que je ne pourrais pas continuer à le lire.

— Tu admires beaucoup ton père.

— Est-ce si évident ? demandai-je d'un ton sarcastique.

— Puis-je te demander pourquoi ?

— Tous les fils admirent leurs pères, non ?

Elle gloussa, comme si c'était une plaisanterie.

— Non, vraiment pas. Les connards aussi peuvent devenir pères.

Il y avait beaucoup de choses que j'admirais chez mon père. Il était honnête et c'était un homme de peu de mots. Il ne parlait pas beaucoup, mais il se faisait toujours parfaitement comprendre.

— J'ai commencé à remarquer la manière dont les gens s'adressaient à lui quand j'étais jeune. Il y avait toujours beaucoup de respect, même un peu de crainte. Mon père n'a pas besoin de mots pour être autoritaire. Il y a quelque chose chez lui qui pousse les gens à se tenir droit. La seule personne que ça n'affecte pas, c'est ma mère. Elle est la seule à pouvoir lui parler quand ça lui chante – et il la laisse faire. Mais c'est parce qu'il l'aime. Personne ne méritera jamais ce droit, même pas moi. Je ne connais personne qui travaille autant que lui. Il est aussi en pleine forme, malgré son âge. C'est un homme riche qui cultive sa fortune tout seul. Je l'admire depuis mon plus jeune âge, et pas parce que j'y suis obligé. C'est lui qui a fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui, honnête et travailleur. Son approbation est très importante à mes yeux.

— Ça se voit qu'il est fier de toi.

J'acquiesçai.

— Quand j'ai dit à mes parents ce que je voulais faire dans la vie, je savais que ce serait gênant. Il n'a pas été facile de leur expliquer que je voulais créer de la lingerie coquine parce que j'avais une obsession pour les femmes. Au début, ma mère m'a demandé si j'étais gay. Mon père savait que ce n'était pas le cas, parce qu'il m'avait déjà surpris dans des situations compromettantes... de nombreuses fois. Il ne l'avait simplement jamais dit à ma mère. Ils voulaient tous les deux que je reprenne le domaine viticole. Mon père voulait un héritier. Mais je leur ai répété que c'était le chemin que j'avais choisi, et ils l'ont accepté. Mon père m'a dit qu'il était fier de moi et il m'a toujours accepté comme j'étais. Son approbation est très importante.

Elle sourit.

— Tes parents sont charmants. Je les aime beaucoup.

— Oui... Ils sont super.

Je savais qu'il n'aimait pas que je vive à cinq heures de route, comme Vanessa. S'il n'y avait pas eu le domaine viticole, ils se seraient probablement rapprochés de nous. La famille était très importante pour mes parents. Mon père vivait à quelques kilomètres de son frère. Les Barsetti étaient reliés par un courant presque magnétique.

— J'espère les revoir bientôt.

— Je suis certain que tu les reverras.

Muse but quelques gorgées de café, puis mangea une partie de son omelette, les yeux baissés.

J'observai son visage, admirant la beauté de son teint dans la lumière matinale. Quand les autres mannequins étaient démaquillées, elles étaient totalement différentes, et pas aussi belles. Muse était la première femme de ma connaissance qui soit plus belle au naturel.

Elle surprit mon regard.

— Quoi ?

Au lieu de répondre, j'enfournai une bouchée.

Muse me fixa d'un regard franc et assuré. Elle but une gorgée de café, puis se racla la gorge.

— J'ai une requête.

— Une requête ? répétai-je en posant ma fourchette et en inclinant la tête. C'est-à-dire ?

— Tu m'as menti et tu m'as fait souffrir. Je veux quelque chose en compensation.

Au ton de sa voix, je compris qu'elle y réfléchissait depuis un moment. Peut-être depuis qu'elle s'était réveillée.

— D'accord.

— Je ne veux plus de ma chambre. Je veux vivre ici, avec toi.

Elle soutint mon regard avec la même assurance qu'auparavant, prête à m'entendre protester. Elle savait qu'elle me tenait, parce que je m'étais mal comporté pendant longtemps.

Cela signifiait dormir avec elle toutes les nuits. Elle voulait partager mon espace, s'intégrer dans ma vie, mêler nos affaires. Je verrais ses produits de beauté sur les étagères de la salle de bain tous les matins. Je devrais libérer des tiroirs pour lui faire de la place.

Mon premier réflexe fut de refuser, uniquement par orgueil. Je voulais lui tenir tête, mais je savais que je devais faire des concessions. De plus, j'avais bel et bien envie de l'avoir à mes côtés toutes les nuits. Je voulais baiser le matin avant d'aller travailler et le soir avant de me coucher. Je voulais avoir l'occasion de la regarder aussi souvent que possible pour contempler sa beauté.

Je voulais la posséder.

Elle soutint mon regard sans ciller, attendant ma réponse.

Je terminai mon café, en faisant exprès de repousser le moment de lui répondre et de rendre mon jugement.

— D'accord.

Son expression changea immédiatement : elle resta bouche bée de

surprise.

— Vraiment ?

Je hochai la tête.

— C’était plus facile que je ne m’y attendais.

— Puis-je te demander pourquoi tu veux vivre ici avec moi ?

Elle haussa les épaules.

— J’en ai envie, c’est tout.

Je plissai les yeux.

— Je veux une réponse plus claire, Muse.

Elle commença par me résister, me répondant par un silence buté. Mais elle céda sous l’intensité de mon regard.

— Je dors mieux avec toi. Je me sens en sécurité. J’aime ton odeur... ta chaleur. J’ai moins l’impression d’être une prisonnière, plus une partenaire. J’ai besoin d’affection et d’une impression de normalité.

Cette réponse me plut en tout point.

— Autre chose ?

Elle me regarda droit dans les yeux en ajoutant :

— Et j’adore dormir à côté toi... quand tu viens juste de me remplir de ta semence.

Bonne réponse.

JE PRIS la voiture pour aller à Milan, avec Muse sur le siège passager. Je l’avais baisée sur mon lit avant de partir, la remplissant de ma jouissance. Maintenant, je savais que ma semence dégoulinait lentement dans sa culotte.

Sa demande de partager ma chambre m’avait terriblement excité.

Nous arrivâmes à l’atelier et entrâmes. Il fallait que je discute de choses et d’autres avec Nicole et, quand Muse avait demandé à venir, je n’avais pas refusé. Nous montâmes à l’étage. Je croisai alors quelques mannequins venus

pour un shooting. Elles portaient les nouveaux modèles que j'avais transmis à Nicole.

— Conway, susurra Naomi en s'approchant de moi pour déposer un baiser sur ma joue.

Muse se cramponna à mon bras et se serra tout contre moi, comme pour revendiquer son territoire.

— Allons-y, Conway, souffla-t-elle dans mon oreille, empêchant Naomi de m'embrasser.

Je retins à grand-peine un sourire.

— Désolée, mesdames. Je suis en retard.

Muse me tira vers les escaliers, et nous montâmes ensemble, son bras toujours sous le mien.

— Tu es vraiment très jalouse, soufflai-je.

— Qu'est-ce que tu ressentirais si un homme m'embrassait sur la joue ? répliqua-t-elle.

Je n'aimerais pas ça du tout. Je ne voulais même pas qu'on lui serre la main.

— Tu marques un point.

Nous montâmes au deuxième étage, où se trouvait mon atelier. À ma grande surprise, Carter m'attendait devant la porte. Il portait un costume gris et une cravate noire. Quand il était habillé comme ça, c'était souvent pour une réunion ou un déjeuner d'affaires. D'habitude, il portait un jean et une veste en cuir.

Son regard tomba aussitôt sur Muse, et un mince sourire fendit son visage.

— La muse de Conway. Je crois que nous n'avons pas été présentés.

Il fit un pas vers elle et lui tendit la main.

Elle dégagea son bras pour la lui serrer.

— Ravie de vous rencontrer. Vous devez être Carter.

Il se pencha et fit mine de l'embrasser sur la joue.

— Carter..., sifflai-je.

Il comprit qu'il allait devoir y réfléchir à deux fois.

Il recula en souriant.

— D'accord. On va faire ça à l'américaine, concéda-t-il en lui serrant la main. Ravi de vous rencontrer, Sapphire. Conway parle souvent de vous.

— En bien, j'espère, répondit-elle.

Il me décocha un regard.

— Toujours en bien.

J'eus envie de lui donner une taloche derrière la nuque.

— Tu as besoin de quelque chose, Carter ?

— J'étais dans le coin et je me suis dit que j'allais t'inviter à déjeuner.

D'après Nicole, tu étais en route.

— J'ai beaucoup de travail aujourd'hui, Carter. Pourquoi pas demain ?

— Mes parents m'ont dit qu'on allait dîner vendredi chez tes vieux. On discutera en chemin.

Personne ne m'avait parlé de ce dîner.

— Je ne suis pas au courant.

— Tu vas sûrement recevoir un coup de fil très bientôt. Et amène ta femme. Je serai ravi d'apprendre à la connaître dans la voiture, ajouta-t-il en m'adressant un clin d'œil. Salut et à bientôt.

Il sortit et nous laissa seuls.

— Je suis contente de l'avoir enfin rencontré, lança Muse. Vous vous ressemblez beaucoup.

— Les gens pensent souvent que nous sommes frères, malheureusement.

— Il a l'air sympa.

— Il a été sympa avec toi juste pour m'énervé.

Elle sourit.

— Ça t'énervé uniquement parce que tu es jaloux.

Elle marcha vers ma table de travail avec assurance, parce qu'elle savait qu'elle venait de me remettre à ma place.

— Alors on va dîner chez tes parents vendredi ?

— Apparemment.

— Dans la maison où tu as grandi ?

— Oui.

— Je suis tout excitée d'y aller.

Je ne l'avais pas invitée, mais je n'avais pas tellement le choix. Mes parents s'attendaient à ce que je l'amène, et Vanessa insisterait pour qu'elle soit assise à côté d'elle sur la banquette arrière.

Je m'approchai de la table et ouvris mon carnet de croquis.

— Tu travailles sur quoi ?

— Sur une idée que j'ai eu la nuit dernière.

— Ah oui ?

J'ouvris le carnet à la bonne page.

Elle examina le dessin en glissant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Ça me plaît. Simple et élégant. La plupart de tes modèles sont plus couvrants, mais pas celui-là.

— Je pense que la couleur et le tissu iront très bien sur ta peau.

J'attrapai l'échantillon posé sur la table et le posai sur son bras, admirant la manière dont il mettait en valeur son teint.

— Parfait.

Je reposai l'échantillon sur la table.

— Je peux t'aider ?

— Non.

Je déroulai le rouleau de tissu sur mon espace de travail.

— Alors qu'est-ce que je peux faire ?

— Le porter quand j'aurai fini.

— D'accord.

Elle s'assit sur un tabouret à côté de moi et regarda mes mains travailler. Nicole entra quelques minutes plus tard.

— Conway, je suis ravie que vous soyez là. Je dois vous parler en privé. Je n’arrêtais pas ce que j’étais en train de faire.

— Vous pouvez parler devant Sapphire.

Elle faisait partie de ma vie, maintenant. Elle savait tout de mes routines, de mon travail et elle partageait mon lit. Je ne voyais pas l’intérêt de lui cacher quoi que ce soit.

— Conway, j’insiste, dit Nicole d’un ton ferme en posant les mains sur la table.

Nicole n’aurait jamais ignoré un ordre si ce n’était pas important. Je me tournai vers Muse.

— Tu peux nous laisser une minute ?

— Bien sûr.

Je posai mes outils et accordai à Nicole toute mon attention.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Andrew Lexington de Lady Lingerie est au rez-de-chaussée, dans la salle de conférence.

Andrew Lexington était mon plus gros concurrent dans le monde de la lingerie. Son atelier était basé aux États-Unis et, même s’il faisait du bon travail, il n’était pas aussi original que moi. Mais il connaissait sur le bout des doigts la clientèle américaine et il n’hésitait pas à sous-traiter à l’étranger pour faire baisser les prix. Moi, je créais de la lingerie de luxe. Nous avions des approches fondamentalement différentes. Je ne l’avais rencontré qu’une fois et je n’avais rien trouvé à lui dire. Le fait qu’il ait pris l’avion pour venir me voir dans mon domaine piqua ma curiosité : il voulait discuter affaires.

— Que veut-il ?

— C’est justement ça...

Elle parlait à voix basse, comme si on pouvait nous entendre, alors qu’il n’y avait que nous dans la pièce.

— Il vient voir Sapphire. Il dit qu’il essaye de la contacter, mais qu’elle n’a aucune adresse, aucun numéro de téléphone et aucune famille. Alors il est

venu ici lui parler.

Je me raidis, et une colère sourde monta en moi. Un autre créateur de lingerie avait traversé l'océan pour parler à ma femme ! Quelles que soient ses motivations, je les devinai, et elles ne me plaisaient pas. Il voulait l'utiliser pour son profit.

— Je ne savais pas quoi faire, alors je suis venue vous prévenir.

— Vous avez bien fait, Nicole.

J'arrivais à peine à parler sans hurler, tant j'étais en colère.

— Faites-le monter dans mon bureau. J'y serai dans quinze minutes.

— Et dois-je prévenir Sapphire ?

Tant que je ne saurais pas le fin mot de l'histoire, je préférais qu'elle ne soit au courant de rien.

— Non.

JE LAISSAI Muse dans mon atelier et montai dans mon bureau de l'autre côté du bâtiment. Andrew m'y attendait, et je le fis languir une vingtaine de minutes supplémentaires juste pour l'agacer.

Muse m'appartenait. Elle n'était pas seulement mon mannequin, mais aussi ma femme. Elle dormait dans mon lit toutes les nuits, et je dormais à ses côtés. Elle était ma propriété – point final.

Si Andrew pensait pouvoir me la prendre, il se trompait.

J'entrai dans mon bureau et vis sa nuque. Ses épaules larges dépassaient de chaque côté du dossier de la chaise. Il regardait droit devant lui par la fenêtre qui surplombait la ville. La vitre était si propre que j'y voyais son reflet, et le mien.

Je le contournai lentement, marchant vers mon bureau, sans m'arrêter pour lui serrer la main.

Pourquoi lui aurais-je serré la main ?

Je m'assis derrière mon bureau et posai les mains devant moi. J'utilisais rarement mon bureau, car c'était dans mon atelier que je créais mes modèles. Cette pièce était destinée à la comptabilité. Nicole venait y travailler de temps à autre, laissant des papiers pour que je m'en occupe à temps.

Je le regardai froidement. C'était un homme plus âgé que moi d'une dizaine d'années. Il avait plus de quarante ans. Moi, pas encore trente, mais j'avais eu plus de succès que lui. Mon nom était bien plus respecté. Ma lingerie était considérée comme un produit de luxe. Les maîtresses des hommes les plus puissants portaient mes créations. Les siennes étaient portées par des femmes anonymes.

— En quoi puis-je vous aider, Andrew ?

Il garda son sang-froid, tout comme moi.

— Je suis certain que Nicole vous a dit que je cherchais Sapphire.

— Elle me l'a dit.

— Et comme c'est vous que je rencontre, j'imagine que je ne pourrai pas lui parler.

Non.

— Vous avez de la jugeotte.

Il esquissa un sourire.

— Elle est difficile à trouver, ce qui signifie probablement qu'elle a une histoire fascinante à raconter

Une histoire qu'il ne connaîtrait jamais.

— Que voulez-vous, Andrew ?

— Nous savons tous les deux que Sapphire a touché le cœur du monde entier à ce défilé, il y a quelques mois. Mais je ne l'ai pas vue depuis – d'ailleurs, personne ne l'a vue. Cela signifie-t-il qu'elle ne travaille plus pour vous ?

Non. Elle avait juste un nouveau boulot : me baiser.

— Elle travaille toujours pour moi.

— Alors pourquoi n'utilisez-vous pas votre plus bel atout ?

— Croyez-moi, je l'utilise.

Je me penchai vers lui en le fixant d'un regard intense.

— Peut-être aimerait-elle être utilisée autrement. J'aimerais lui proposer de travailler pour moi.

Comme si je laisserais ça arriver !

— Elle n'est pas disponible.

— Même si elle est sous contrat, je peux briser les chaînes légales qui la retiennent.

Tous les problèmes se réglaient avec de l'argent. Étant mon plus gros concurrent, il avait besoin d'armes pour me doubler. S'il me volait le plus beau mannequin des podiums, il aurait une bonne longueur d'avance. Je ne pouvais pas le laisser faire – et pas seulement pour des questions d'argent.

Parce que Muse m'appartenait.

— Elle ne va nulle part, Andrew.

— C'est à elle d'en décider.

Non.

— Elle n'est pas disponible. Je ne vais pas me répéter.

Il plissa les yeux.

— Vous pensez que vous pouvez m'empêcher de lui parler ? Je sais qu'elle vit ici. Je vais bien finir par la retrouver. Et le fait que vous bridiez son potentiel est insultant.

Elle m'appartenait. Ce n'était pas insultant.

— Elle est à moi, Andrew. Laissez tomber.

— Et que dira votre petite star quand elle saura que vous avez refusé de me laisser lui parler ?

Je ne laisserais pas cet homme s'approcher d'elle. Elle serait avec moi chaque seconde de la journée. Il ne pourrait pas la voir sans me passer sur le corps. Et personne ne me passait sur le corps.

— Ne perdez pas votre temps, Andrew. Je suis certain que vous avez mieux à faire.

NEUF

Sapphire

Conway était de mauvaise humeur depuis qu'il était sorti de son atelier. Il était revenu avec les sourcils froncés et les dents serrées, et il me répondait d'un ton sec chaque fois que j'essayais de lui en parler. Il avait l'air si fâché que je cessai d'insister.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, il était exactement pareil. Il serrait le volant dans une seule main et gardait les yeux rivés sur la route. Il n'essayait pas de faire la conversation, et il était évident qu'il pensait à ce qui l'avait agacé.

— Tu sais ce que je fais quand je suis en colère ?

Il soupira, mais ne répondit pas.

— Je mets de la musique.

La radio n'était jamais allumée dans sa voiture. Je ne savais même pas ce qu'il aimait écouter.

— Je n'ai pas envie d'écouter de la musique.

— Tu veux en discuter ?

— Encore moins.

Je regardai droit devant moi.

— Bon, d'accord...

Cette journée qui avait si bien commencé se terminait en eau de boudin. J'étais sûre que cela n'avait rien à voir avec moi, alors je laissai tomber. Je

n'avais rien fait de mal. Il n'avait donc aucune raison de m'en vouloir.

Au bout de cinq minutes de silence, son téléphone sonna. Sur l'interface Bluetooth apparut le nom de la personne qui appelait.

Maman.

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant sous quel mot il avait entré son numéro dans son répertoire.

Il soupira et décrocha.

— Salut, maman. Ça va ?

Il ravala sa mauvaise humeur et lui parla comme si tout allait bien. Si quelqu'un d'autre l'avait appelé, il aurait sans doute ignoré l'appel.

— Je vais très bien, Con. Ton père et moi, on vient juste de rentrer à la maison. Lars prépare le dîner.

— Moi aussi, je rentre à la maison.

— Dans ce cas, je ne vais pas te garder trop longtemps au téléphone. Je voulais juste t'inviter à dîner vendredi. Ton oncle et ta tante seront là, ainsi que Carter et Vanessa. J'espère que tu pourras venir. Tu nous manques, à ton père et à moi.

Mon regard s'adoucit.

— Bien sûr, j'y serai.

— Super, dit-elle. Sapphire se joindra à nous ?

Il était évident qu'elle espérait une confirmation.

— Oui.

— Bien. Vous coucherez dans ton ancienne chambre.

Nous allions passer la nuit. Je ne m'y attendais pas, mais c'était logique, après cinq heures de route.

— Très bien, dit Conway. On se tient au courant.

— Je t'aime.

Conway faisait le macho, mais je savais qu'il était plus doux sous sa carapace. Après que j'eus passé des mois à démonter sa forteresse pierre après pierre, il me le montrait enfin. Mais c'était surtout sa famille qui avait

ce privilège.

— Je t’aime aussi, maman.

Il raccrocha.

Conway continua de conduire comme si de rien n’était.

J’avais envie de le taquiner, mais je décidai de ne pas le brusquer.

— Ton ancienne chambre ? Elle est comment ?

— Elle est à l’étage. Le mobilier n’a pas changé. J’ai une salle de bain privée et un petit salon.

Ses parents devaient vivre dans un manoir, eux aussi.

— C’est la chambre où tu ramenaes des filles ?

— Oui, répondit-il en me regardant enfin. Jalouse ?

— Non. Mais je suis prête à effacer tout souvenir d’elles...

Il sourit pour la première fois depuis notre départ.

— J’ai hâte de voir ça.

JE DÉMÉNAGEAI mes affaires d’un bout du couloir à l’autre, notamment les vêtements que Dante m’avait achetés. On avait libéré de la place dans la penderie de Conway pour que je puisse y ranger mes habits. J’avais beaucoup moins de choses que lui. Il avait plus de costumes que je n’aurais pu compter.

Un de ses tiroirs avait également été libéré. J’y mis mes sous-vêtements, ainsi que la lingerie qu’il m’avait offerte. Sa chambre était plus masculine que la mienne, décorée dans des teintes sombres, avec du mobilier anguleux. La mienne était plus jolie, d’un rose champagne éclaboussé de dorures. Mais je préférais quand même la sienne... parce qu’il faisait partie du décor.

Depuis qu’il m’avait dit qu’il n’avait couché avec aucune autre femme, j’étais de bien meilleure humeur. Ma jalousie s’était évaporée, emportant avec elle mon chagrin et mes maux de ventre. Il m’avait offert tout ce que je voulais, tout ce qui me rendait heureuse.

J'avais enfin quelqu'un sur qui compter.

Dans ce monde si cruel, un ami comme Conway était une bénédiction. Il était honnête avec moi, il prenait soin de moi et il m'était fidèle. Il m'avait beaucoup donné sans demander grand-chose en retour. Sans lui, je n'aurais rien.

Et je le savais.

Il disait qu'il ne m'aimerait jamais et, qu'entre nous, ce ne serait pas une histoire d'amour, mais ça me convenait. Le lien que nous partagions me suffisait. Il donnait un sens à ma vie et la remplissait d'affection.

Je ne savais pas combien de temps ça durerait. Peut-être qu'un jour, il se laisserait de moi, et ce serait la fin.

Mais je ne voulais pas y penser.

Je terminai de déménager mes affaires et quittai pour de bon mon ancienne chambre. Maintenant, cet espace était à moi – un espace qui sentait l'homme et le pouvoir. Juste au moment où je m'asseyais sur le lit, Conway entra, deux cintres à la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— J'ai demandé à Dante de passer te chercher quelque chose à mettre demain.

Il les posa sur le dossier du fauteuil et desserra la cravate autour de son cou.

— C'est gentil.

Je ramassai le premier cintre et trouvai une jupe taille haute dans les tons noir, rouge et vert qui me rappelèrent immédiatement la culture italienne.

J'examinai la deuxième tenue, une robe d'été bleu marine.

— Elles sont très belles...

— Je suis content qu'elles te plaisent.

— C'est toi qui les as choisies ?

— Non, c'est Nicole. Mais je lui ai donné tes mesures pour que ça t'aille parfaitement.

Je n'avais jamais imaginé être le genre de femme entretenue par un homme, mais c'était exactement ce que j'étais devenue. Conway subvenait à mes besoins. Il payait une fortune pour assurer ma sécurité et il me gâtait avec des cadeaux hors de prix.

— Merci, mais tu n'es pas obligé de m'acheter quoi que ce soit, Conway. J'ai déjà beaucoup de belles choses...

Je me sentais soudain coupable de lui extorquer le moindre centime.

Il haussa un sourcil étonné, ce qui lui donna l'air sexy.

— Je sais que je ne suis pas obligé. Je le fais par envie. Ne redis plus jamais ça.

Il ôta sa cravate et déboutonna son col de chemise.

— Vanessa et Conway seront là demain à treize heures. Tiens-toi prête à partir.

— D'accord.

Il se déshabilla, abandonnant ses vêtements par terre, en chemin vers la salle de bain, comme autant de miettes de pain.

Je les ramassai et les suspendis pour qu'ils ne se froissent pas. Dante viendrait les chercher au moment de la lessive. Je ne pouvais que deviner le prix de ces vêtements et préférais donc ne pas les laisser par terre.

Dans sa chambre, il avait mis son boxer dans le panier. Il était debout, nu, une serviette sur l'épaule. Le physique taillé au burin, tout en muscles, cet homme était un fantasme sur pattes. Il me répétait constamment que j'étais son plus grand désir, mais j'étais certaine qu'il était le désir de toutes les femmes de la planète. Son charme ne venait pas de son argent ou de sa réussite. Il venait de son apparence physique – sa perfection.

Il me vit suspendre son costume.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne veux pas que tes vêtements soient abîmés.

Il m'adressa un regard étrange, avant d'ouvrir la porte de la salle de bain.

— Viens prendre une douche avec moi.

— J'en ai déjà pris une après les écuries.
Il s'adossa au mur, les yeux verts brillant d'agacement.
— Je ne te le demandais pas, Muse. Je te disais de venir.
Je croisai les bras sur ma poitrine.
— Je pensais qu'on était partenaires maintenant ?
— Ça ne veut pas dire que je ne vais plus te donner d'ordres. Ce sera toujours le cas. Maintenant, ramène ton cul.
— J'ai entendu dire qu'il était dangereux de baiser dans la douche.
Il sourit.
— Il est dangereux de baiser avec moi, de manière générale.

IL AVAIT REPLIÉ mes jambes sous son corps et me pilonnait, couvert de sueur parce qu'il m'avait baisée avec ardeur dès le début. Ses fesses se contractaient au rythme de ses coups de reins et des va-et-vient de sa queue en moi. La tête de lit frappait le mur en cadence, et mes seins s'agitaient avec ses mouvements.

J'enfonçai mes ongles dans la peau de son dos pour me cramponner à lui, et mon vagin comprima sa queue quand je jouis, si fort que je crus que je ne le lâcherais plus jamais. J'inondai son membre sous ma jouissance, hurlant dans son visage. J'adorais la position du missionnaire, et ce devait être aussi sa préférée, parce que c'était comme ça que nous baisions la plupart du temps. J'adorais voir son expression intense et la manière dont il se concentrait pour me donner sa queue énorme, encore et encore.

Il jouit un instant plus tard, sa queue palpitant en moi. Je le sentis décharger sa semence et grogner dans ma bouche. Le poids de sa jouissance me remplit d'une douce chaleur. J'avais maintenant l'habitude de dormir avec toute la nuit. Le matin, en prenant ma douche, je sentais sa semence dégouliner le long de mes jambes. Ces sensations faisaient partie de ma vie,

maintenant. Conway faisait partie de ma vie.

Il se retira et s'allongea à côté de moi, dans la chambre plongée dans l'obscurité, car nous étions tous deux couchés. Baiser avant de dormir était devenu notre routine. Quand son réveil sonnait le matin, il roulait au-dessus de moi et nous baisions rapidement avant d'aller travailler. Il était agréable de jouir encore à moitié endormi. C'était lui qui faisait tout le boulot au-dessus de moi, et je me contentais de prendre mon pied.

À présent, j'étais allongée à côté de lui, sa sueur mêlée à la mienne sur ma poitrine. Je sentais l'odeur de son corps et celle de notre jouissance. La chambre puait le sexe, mais j'en étais venue à adorer ça.

On n'entendait plus que nos souffles courts, alors que nous nous détendions tous les deux. Mon corps était chaud, et la température redescendait lentement. Le corps de Conway était également un véritable radiateur. Il avait toujours besoin de se rafraîchir quelques minutes avant de se blottir contre moi.

Il parla en premier.

— Alors tu aimes vivre avec moi ?

— J'adore ça, répondis-je en me tournant vers lui pour voir son visage. Et toi, tu aimes vivre avec moi ?

— C'est pas mal.

— Pas mal ? répétai-je en gloussant, consciente qu'il plaisantait.

— J'aime bien baiser le matin. C'est une excellente manière de se réveiller.

— Moi aussi. J'adore dormir avec toi, parce que j'imagine que c'est ce que font les couples. Ils font l'amour, puis ils dorment dans le même lit. Je suis contente de vivre cette expérience.

Il ne fit pas de commentaire.

— Tu vas me dire pourquoi tu étais fâché, hier ?

Il était de nouveau silencieux.

— Non.

— On s'est promis d'être honnêtes l'un envers l'autre.

— J'ai promis d'être honnête, mais pas de partager absolument tout avec toi.

Je laissai filer son commentaire acerbe, refusant d'être blessée.

— Mais je suis ton amie, Conway. Tu peux tout me dire.

— C'est quelque chose dont je ne veux pas parler.

— Ça a quelque chose à voir avec moi ?

Il se tourna vers moi, ses yeux verts lançant des éclairs.

— J'ai dit que je ne voulais pas en parler. Laisse tomber.

Quand j'entendis la colère dans sa voix, je cédaï. Ne voulant pas me coucher fâchée, j'abandonnai le sujet.

— Combien de temps on va rester chez tes parents ?

— Jusqu'à samedi.

— C'est court.

— J'ai du travail à faire. J'ai fait quelques dessins et je dois créer les modèles.

— Qu'en pense Nicole ?

— Elle les aime bien, répondit-il.

— Tu as un défilé bientôt ?

— Je pensais en faire un dans six semaines.

— C'est bientôt. Où ça ?

— À New York.

Ma maison. Je ne pourrais sans doute pas l'accompagner puisque j'étais considérée comme une fugitive dans mon propre pays. Le gouvernement ne plaisantait pas avec l'évasion fiscale. Cela signifiait que je serais toute seule à la maison. L'idée de ne plus avoir Conway près de moi me terrifia. À cet instant, je réalisai combien j'étais dépendante de lui, combien j'avais besoin de lui pour être en sécurité.

— Je vois. J'imagine que je ne défilerais pas.

Il secoua la tête.

— Plus jamais.

— Alors je resterai ici ?

Il se tourna vers moi, nos visages à quelques centimètres l'un de l'autre. Son corps musclé était dur et rigide. Même dans le noir, je voyais la courbe bombée de ses biceps. Sa main bougea sous les draps et m'attrapa par la hanche.

— Pourquoi resterais-tu ici ?

— Je n'ai pas besoin de te rappeler la liste de mes crimes...

— Ne t'inquiète pas pour ça. Quand tu es avec moi, tu es au-dessus des lois.

— Et lui... ?

Conway comprit à qui je faisais allusion.

— Tu n'as plus à t'inquiéter à propos de lui, d'accord ? Arrête d'avoir peur et de surveiller tes arrières. Mon pouvoir te protège à tout instant.

Il m'attira dans ses bras, me blottissant contre lui sous les draps. Son corps était un véritable radiateur, exsudant toujours de la chaleur. Il fit courir ses doigts le long de mon dos, caressant ma peau douce. Son regard restait rivé dans le mien, ses yeux verts remplis d'affection.

— D'accord.

Il posa son front sur le mien, puis ferma les yeux. Son souffle s'apaisa au bout de quelques minutes, et il s'endormit lentement.

Je fermai les yeux et respirai au même rythme que lui. J'adorais son odeur et la chaleur qui m'enveloppait. Il était si facile d'être en paix dans ses bras, de me sentir en sécurité... Il y avait quelque chose chez Conway qui me mettait immédiatement à l'aise. J'étais venue dans ce pays avec seulement les vêtements que je portais, sans ami vers lequel me tourner, et il était devenu mon sauveur. Il prenait soin de moi et faisait disparaître mes problèmes. Personne d'autre au monde n'en aurait fait autant.

Personne.

VANESSA AVAIT CHOISI une robe d'été d'un bleu éclatant avec des chaussures assorties. La couleur faisait briller son teint olive et ses beaux yeux. Peu importe ce qu'elle portait, elle était toujours charmante. Elle avait une beauté naturelle que toute femme devait lui envier.

— Tu vas adorer la maison de mes parents.

— Je suis sûre qu'elle est magnifique.

Carter et Conway aidèrent Dante à charger l'arrière du SUV pendant que Vanessa et moi discussions dans l'entrée. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et la chaleur faisait perler de la sueur sur notre peau. Vanessa avait repoussé ses lunettes de soleil sur son front et tenait son sac à main contre son flanc.

— Qu'est-ce qui s'est passé, entre toi et le mec ?

Je n'avais jamais su la fin de l'histoire parce que Conway et moi étions rentrés à la maison. Conway voulait continuer à espionner sa sœur, mais je l'avais enfin convaincu de la laisser tranquille. Elle était une femme adulte et elle n'avait pas besoin d'un chaperon.

— Quelques nuits de sexe chaud bouillant, répondit-elle franchement. Mais ça ne menait nulle part. C'est un gentil garçon, mais nous n'avons pas grand-chose en commun. On ne savait jamais quoi se dire. Heureusement, on baisait comme des fous. Ensuite, j'ai tourné la page.

— Dommage. Au moins, tu as eu les avantages.

— Ouais. Il ne l'a pas très bien pris, mais il s'en remettra.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demandai-je.

— La vérité. Qu'on n'avait rien en commun, juste une bonne alchimie au pieu. Alors il a proposé qu'on continue de baiser.

Je gloussai.

— Évidemment.

— Mais je lui ai dit que je ne voulais pas m'attacher à lui et qu'il valait mieux qu'on se sépare. Ça ne lui a pas plu, mais il l'a accepté.

J'aimais le réalisme de Vanessa. Rien ne semblait compliqué avec elle. Elle voyait le monde en noir et blanc. Si quelque chose ne marchait pas, elle tournait la page. Rien ne semblait compliqué avec elle. J'avais aussi compris qu'elle ne faisait pas de compromis. C'était une des raisons pour lesquelles je la respectais.

— C'est difficile de trouver le bon.

— Oui. Mais ne t'inquiète pas, tu trouveras un homme bien mieux que Conway, un jour.

Conway passait devant nous à ce moment-là. Il la fusilla du regard.

— Tu es là depuis cinq minutes et tu commences déjà à m'énervé.

— D'habitude, ça prend moins de temps, rétorqua-t-elle en soupirant. Je perds la main.

J'étouffai un rire, que je ne pus retenir. Vanessa était la seule personne au monde qui puisse taquiner Conway et s'en tirer à bon compte. Même moi, je n'en faisais pas autant.

Conway me dévisagea.

Je refermai vivement la bouche, cachant mon sourire.

Conway s'empara du dernier sac et le porta à la voiture.

Carter s'installa sur le siège passager et ouvrit la portière arrière.

— Montez, mesdames.

— Muse s'assoit devant, à côté de moi, dit Conway en mettant les clés dans sa poche.

Il portait un jean serré et un tee-shirt vert avec un col en V. À la lumière du soleil, on voyait particulièrement bien les veines et les muscles de ses bras.

— Qui ça ? s'étonna Vanessa.

Carter sourit.

— C'est son petit surnom...

— Je veux dire : Sapphire, corrigea vivement Conway. Elle s'assoit avec moi.

— Ah non, grogna Vanessa. Hors de question que je reste à côté de Carter pendant cinq heures !

— Eh ! s'indigna Carter. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Désolée, répondit Vanessa. Mais je préfère être assise à côté d'une amie.

Vanessa était ma seule amie, et ça me faisait plaisir qu'elle soit aussi attachée à moi. Je n'avais plus l'impression qu'elle me parlait uniquement parce que je sortais avec son frère. Nous nous entendions très bien.

Conway céda.

— D'accord.

— Mais je ne l'appellerai pas Muse, précisa Vanessa. Qu'est-ce que ça veut dire, d'ailleurs ?

Nous nous entassâmes dans le SUV et bouclâmes nos ceintures.

Conway ne répondit pas à la question.

Carter le fit à sa place.

— Ça veut dire qu'il est complètement obsédé par elle. C'est maladif !

— Étant donné que c'est la seule femme avec qui je l'aie vu, j'avais déjà compris.

Vanessa se pencha vers l'autoradio et tripota immédiatement les boutons, mettant de la musique pop.

Conway chassa sa main.

— Arrête un peu, d'accord ?

— Je ne veux pas écouter ton rock débile, dit Vanessa. Tu as des goûts horribles en musique.

— Non, contra Conway en la repoussant et en lui bloquant le passage avec le bras. J'ai des goûts horribles en sœurs. Maintenant, reste assise tranquillement et discute avec ton amie.

Vanessa s'enfonça dans la banquette et croisa les bras sur sa poitrine. Des boucles dorées lui pendaient aux oreilles, brillant au soleil à chaque mouvement.

— Comment tu fais pour le supporter ? me demanda-t-elle. Il est aussi autoritaire avec toi ?

Je dissimulai mon sourire, parce qu'elle n'avait vraiment aucune idée de l'homme qu'il était dans l'intimité. Je vis Conway me fixer du regard dans le rétroviseur, dans l'attente de ma réponse.

— Oui... Mais c'est romantique.

NOUS ROULIONS DEPUIS QUATRE HEURES, traversant la campagne du centre de l'Italie, sur une route bordée de vignobles. Le panorama était si beau que j'avais du mal à en croire mes yeux. Aucun dessin, aucune photo n'aurait pu rendre compte de cette beauté.

— Alors, quand est-ce que vous allez faire des gosses ? demanda Vanessa. J'ai hâte d'avoir des neveux.

— Vanessa, siffla Conway d'un ton qui laissa penser tout ce qu'il ne disait pas.

— C'est juste une question. Ne me dis pas que vous n'en avez pas parlé avant d'emménager ensemble ! s'exclama Vanessa d'un ton incrédule. Alors quand est-ce que vous allez avoir des enfants ?

Elle se tourna vers moi.

Conway et moi avions déjà discuté de ça, mais juste en passant. Nous n'avions jamais parlé d'avoir des enfants ensemble. Pour le moment, nous n'étions que deux personnes qui dormaient dans le même lit et passaient tout leur temps ensemble. Je ne trouvais pas de meilleure façon de décrire la situation. Mais je devais dire quelque chose pour que Vanessa laisse tomber le sujet.

— Après notre mariage.

— Et c'est prévu pour quand ? demanda Vanessa.

— Vanessa !

Conway la rabrouait pour la seconde fois, d'un ton encore plus sec.

— Quoi ? s'offusqua-t-elle. Je ne peux pas lui poser de questions personnelles ?

— Non, grogna Conway. On est presque à la maison. Tiens-toi tranquille jusqu'à ce qu'on arrive.

Vanessa roula des yeux.

— D'accord, alors combien tu voudrais avoir d'enfants ? Tu sais, en général, avec n'importe qui ?

Cette fois, Conway resta silencieux.

Je n'en aurais probablement pas, même si j'avais très envie de fonder ma propre famille. Je serais la dernière de ma lignée et je n'aurais pas d'enfant. Je serais seule jusqu'à ma mort.

— Deux. Un garçon et une fille.

— Moi aussi, dit Vanessa. Mais je ne suis pas contre l'idée d'en avoir trois.

— Quand est-ce que tu voudrais avoir tes enfants ?

— Je n'en suis pas sûre. Je veux avoir tous mes enfants avant mes trente ans. Ça me laisse quelques années pour trouver l'homme idéal et m'installer avec lui. En attendant, tous les mecs de mon âge sont complètement immatures. Ils ne pensent qu'à faire la fête et s'amuser. C'est juste impossible de trouver l'amour pour le moment. Je pense que je préférerais un homme plus âgé.

— Allez, ça suffit, décréta Conway en montant le son de la musique.

Il devint soudain plus difficile de s'entendre parler.

Vanessa leva les yeux au ciel et se pencha vers moi pour que nous puissions continuer à discuter.

— J'espère qu'il ne sera pas toujours comme ça, parce que c'est vraiment agaçant !

— Je suis sûre qu'il te lâchera la grappe quand tu auras trouvé le bon.

— J'en doute. Franchement, il est pire que mon père. Et tu l'as rencontré.

Il ne rigole pas.

Je gloussai.

— Je l’ai trouvé charmant.

— Parce que tu es une femme. Il ne s’inquiète pas de voir Conway à la colle avec une femme, même si vous n’êtes pas mariés. Mon frère pourrait baiser toutes les femmes d’Italie, ça ne le dérangerait pas. Mais si j’emménage avec un mec et que je ne suis pas mariée... Mon père va flipper. C’est vraiment sexiste.

— Je pense que c’est surtout parce que votre père sait que Conway est un homme bien. Il ne me ferait pas de mal et il prend soin de moi comme personne ne l’avait fait avant lui. Si tu rencontrais un homme extraordinaire, je pense que ton père ne serait pas inquiet non plus. Il veut juste te savoir entre de bonnes mains.

— Ça paraît logique, mais je pense que tu te trompes.

Nous arrivâmes à la maison quarante-cinq minutes plus tard. Comme celle de Conway, c’était un manoir à trois étages. Avec son portail noir et ses vignes, c’était une belle villa typiquement toscane. Il y avait des oliviers et de jolis coins d’ombre dans le jardin verdoyant. C’était une des plus belles maisons que j’aie jamais vues.

Conway coupa la musique en s’arrêtant devant l’entrée.

— C’est ici que tu as grandi ? demandai-je d’un ton incrédule.

— Ouais, répondit Vanessa. C’est encore plus beau à l’intérieur.

Nous sortîmes de la voiture, et un jeune homme vint à notre rencontre pour prendre nos sacs dans le coffre.

Les parents de Conway sortirent de la maison par la porte d’entrée, son père grand et élégant, sa mère sublime dans sa robe noire, les cheveux en arrière. Elle sourit en nous voyant, et son père serra les dents, comme pour contenir son émotion.

Je le remarquais chaque fois que M. Barsetti fixait son fils du regard. Ses traits semblaient se durcir, mais ce n’était qu’un masque dissimulant tout son

amour. Et quand il regardait sa fille, il montrait une émotion encore différente. Il semblait plus doux, plus gentil. Je voyais bien qu'il était très fier d'eux.

Il était merveilleux d'être témoin d'un amour aussi fort que celui de cette famille. Je n'avais jamais été proche de mon père, et ma mère avait eu toutes sortes de problèmes. Nous n'étions pas heureux, pas comme ça. C'était peut-être pour cela que Nathan avait mal tourné et qu'il avait été tué.

— Vanessa.

M. Barsetti enlaça sa fille en premier contre son torse, puis déposa un baiser sur son front.

— Tu es ravissante dans cette robe.

— Merci, papa. C'est maman qui me l'a achetée.

— Évidemment, dit-il d'une voix grave. Ta mère a très bon goût.

— Je sais.

Vanessa se tourna vers sa mère et lui sauta presque dans les bras. Il était évident qu'elles étaient proches. Elles n'étaient pas seulement mère et fille, mais aussi amies. Elles se serrèrent dans les bras en souriant.

M. Barsetti serra alors fort Conway contre lui, avant de l'embrasser sur le front.

— Je suis content que tu sois là.

— Moi aussi, répondit Conway. Je conduirais dix heures d'affilée rien que pour manger les bons petits plats de Lars.

M. Barsetti sourit, puis lui donna une tape dans le dos. Il s'approcha ensuite de moi et posa la main sur mon bras tout en se penchant pour m'embrasser sur la joue.

— Bonjour, Sapphire. Je suis ravi de vous voir.

Je remarquai que Conway ne laissait que son père m'embrasser sur la joue. Carter faisait aussi partie de la famille, mais il n'avait pas gagné ce droit.

— Je suis très contente d'être venue. Votre maison est magnifique.

Conway dit qu'il a de très bons souvenirs ici, et je comprends pourquoi maintenant.

— Merci, dit M. Barsetti. C'est très gentil à vous.

Il passa le bras autour de ma taille et me tapota le dos.

Mme Barsetti s'approcha ensuite et me prit dans ses bras, déposant un baiser sur ma joue.

— Vous êtes très belle, Sapphire. Cette robe bleue vous va comme un gant.

— Merci, répondis-je. C'est Conway qui l'a choisie.

— Je suis ravie que mon fils ait si bon goût, dit-elle. Et pas seulement en matière de vêtements.

Ils s'approchèrent de Carter et le saluèrent avec la même affection. Je les regardai interagir tous ensemble, avec une douleur dans la poitrine.

Je n'étais pas jalouse par nature. La seule fois où je ressentais de la jalousie, c'était quand je voyais Conway avec d'autres femmes. Mais je découvrais aujourd'hui ce sentiment inconnu. J'étais jalouse de l'amour de cette famille et des liens forts qui les unissaient.

Conway passa le bras autour de ma taille, sa joue pressée contre la mienne.

— Qu'est-ce qu'il y a, Muse ?

— Rien.

Je me retournai vers lui en souriant. Comme il ne répondait pas à mon sourire, je compris qu'il ne me croyait pas.

— Je te poserai la question plus tard et tu me répondras, cette fois.

NOUS NOUS ASSÎMES À TABLE, dans une salle à manger qui aurait pu facilement accueillir cinquante invités. Une grande fenêtre surplombait le jardin, les grands chênes et les vignobles. Le paysage me rappelait la maison

de Conway, et cette ressemblance n'était sûrement pas une coïncidence.

Conway avait dû avoir une enfance heureuse.

Son oncle Cane et sa tante Adelina étaient là également. Cane ressemblait de façon frappante à M. Barsetti : il avait la même carrure et les mêmes traits. Mais il n'était pas aussi bourru que le père de Conway. C'était un plaisantin. Adelina était sublime comme la mère de Conway. Même à un âge avancé, elle n'avait rien perdu de ses charmes. Il n'était pas surprenant que Conway et Carter soient devenus si beaux.

Un vieil homme nous servit à table, apportant d'abord le pain et la salade, puis les entrées. Malgré son âge, il se tenait bien droit. Il se déplaçait peut-être un peu moins vite, mais il ne semblait pas fâché de continuer à travailler.

Mme Barsetti me vit regarder Lars.

— Il est dans la famille depuis longtemps. Il s'occupait de Crow, mon mari, quand il était petit.

— C'est vrai ? demandai-je. C'est un peu comme s'il était de la famille.

— Non, corrigea M. Barsetti. Il est de la famille.

— Nous l'encourageons à prendre sa retraite, mais il ne veut rien entendre, ajouta Mme Barsetti en levant son verre de vin.

Ses cheveux sombres glissèrent sur son épaule, dévoilant son cou de cygne et le collier qu'elle portait. Un bouton très ordinaire pendait à sa chaîne.

— Il dit qu'il serait perdu s'il n'avait plus aucune utilité. Mais nous embauchons d'autres personnes pour lui donner un coup de main. Maintenant, il fait la sieste en début d'après-midi et il va se coucher tout de suite après le dîner.

— Il habite ici ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle. Il a sa propre chambre au rez-de-chaussée. Mon mari et moi couchons au deuxième, donc il a la maison pour lui tout seul !

Il avait un boulot plutôt agréable. Mais si Lars vivait dans la maison, il ne devait pas avoir de famille. Peut-être n'avait-il pas d'enfants. Le fait que les

Barsetti aient adopté le vieil homme me fit les aimer encore plus. Ils étaient la famille dont Lars avait besoin. Maintenant, je savais d'où venait la compassion de Conway – il l'avait héritée de ses parents.

— Que pensez-vous de Dante ? demanda Mme Barsetti.

— C'est un cuisinier exceptionnel, répondis-je. Mais il ne m'aimait pas trop, au début.

— Vraiment ? demanda M. Barsetti. Pourquoi ça ?

— Elle ne vous raconte pas toute l'histoire, intervint Conway en découpant son morceau de poulet. Avant d'emménager avec moi, elle n'avait jamais eu de domestique. Elle voulait faire sa lessive et la cuisine elle-même.

— Et alors ? rétorquai-je. Je me sentais coupable de lui demander de faire des trucs dont j'aurais pu m'occuper moi-même.

Mme Barsetti sourit.

— Vous me faites penser à moi quand j'avais votre âge. J'ai fait la même chose quand j'ai emménagé chez Crow.

— Mais elle a raison, dit Vanessa. C'est bizarre d'avoir quelqu'un qui fait tout. Ça rend paresseux. J'ai dû attendre d'être à l'université pour apprendre à me faire un sandwich. Je ne savais même pas faire la lessive. Les débuts ont été difficiles...

Mme Barsetti gloussa.

— Mais tu as fini par apprendre.

Elle se tourna vers son fils, avec un regard très doux.

— Ça se passe bien, ton travail, Con ?

Comme quand il était chez lui, ses manières à table étaient impeccables. Il se tenait droit, les coudes le long du corps, et mâchait en silence.

— Très bien. Je suis prêt à lancer une nouvelle ligne dans quelques semaines.

— C'est bien, dit Mme Barsetti. Tu as fait du si bon travail la dernière fois que tu dois avoir peur de ne pas arriver à faire aussi bien.

— Je suis certain que tu en es capable, l'encouragea M. Barsetti.

Il devait être un peu gênant pour eux de savoir que leur fils créait de la lingerie coquine, mais ils le soutenaient. Les parents de Conway l'aimaient quoi qu'il fasse. Ils étaient le genre de parents qui n'existent que dans les romans, pas dans la vraie vie. M. Barsetti était un homme traditionnel, qui cultivait la terre. Je ne connaissais pas très bien la culture italienne, mais ils semblaient en être de bons représentants.

— Et dans l'industrie automobile, comment ça se passe ? demanda Cane à Carter.

Je ne savais rien sur Carter, à part son lien de parenté avec Conway.

— Super, répondit Carter. L'automobile européenne est toujours en demande. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi.

— Tu vends des voitures ? demandai-je avec intérêt.

— Oui, répondit Carter. Mais je les dessine aussi. Je suis le fondateur et le directeur de Steel Automobiles. On fait des voitures de luxe, comme Ferrari et Lamborghini. Elles sont populaires dans toute l'Europe, et de plus en plus aux États-Unis. J'ai commencé avec une idée en tête à dix-sept ans. C'est devenu une entreprise.

— Ouah... Tous les Barsetti sont abonnés à la réussite ? m'exclamai-je en gloussant.

— Pas moi, répondit Vanessa. D'ailleurs, je ne prends jamais de cours le matin, parce que je préfère dormir jusqu'à neuf heures.

Conway posa la main sur ma cuisse sous la table.

— Ma sœur est le mouton noir de la famille...

— Le fait que tu aimes dormir ne signifie pas que tu ne réussiras pas, dit M. Barsetti. Cela signifie seulement que tu travailles mieux la nuit, c'est tout.

Vanessa se tourna vers moi en roulant des yeux.

Je me retins de glousser.

La conversation se poursuivit, et ils se mirent à parler vin. M. Barsetti et Cane géraient l'exploitation ensemble, et il semblait qu'Adelina donnait un coup de main de temps en temps. Mme Barsetti participait de façon beaucoup

plus active.

— Que faites-vous pendant votre temps libre ? me demanda-t-elle. Vous avez des passetemps ?

— Je travaille dans les écuries toute la journée, répondis-je. J’aide Marco à nettoyer les box, bouchonner et nourrir les chevaux. Il y a aussi beaucoup de travail à faire dans la grange. Il a fait très chaud, ces derniers temps, alors nous y avons mis les chevaux pour qu’ils soient au frais.

— Vous travaillez aux écuries toute la journée ? répéta Mme Barsetti d’un ton incrédule.

La voyant si déçue, je regrettai de lui avoir dit la vérité. Peut-être pensaient-ils que c’était un travail qui manquait de classe, ou que j’aurais dû aider Conway.

— Heu... Oui. J’ai toujours aimé les chevaux.

Mme Barsetti lança à Conway un regard féroce.

— Tu la laisses travailler dehors par cette chaleur ?

— J’ai essayé de la convaincre d’arrêter, mais elle aime y travailler, répondit Conway. Elle s’amuse. Et d’après Marco, elle se débrouille bien. Les chevaux sont attachés à elle, et les écuries n’avaient jamais été si propres.

— C’est vrai que je les ai trouvées différentes, la dernière fois, ajouta M. Barsetti. C’est impressionnant. Bravo, Sapphire.

Se tournant vers sa femme, il ajouta :

— Je pensais que tu serais admirative.

— Je le suis, dit Mme Barsetti. Je voulais juste m’assurer que ça lui plaisait...

Elle détourna enfin son regard accusateur de son fils.

Je commençais à comprendre pourquoi Conway voulait que la véritable nature de notre relation reste secrète. Si Mme Barsetti apprenait qu’il m’avait achetée, comment réagirait-elle ? Elle ferait sans doute bien plus que le fusiller du regard.

— Elle m’aide aussi beaucoup dans mon travail, dit Conway. Elle m’aide

à créer mes modèles.

— Et elle te les inspire, ajouta Carter en souriant.

Conway ne montra pas la moindre gêne.

— Oui. Elle est ma plus grande source d'inspiration.

Il soutint le regard de Carter sans ciller.

Le reste de la famille continua de manger, ignorant la remarque particulièrement gênante de Conway.

Vanessa fut la seule à faire un commentaire :

— Et si on parlait d'autre chose ?

NOUS PASSÂMES la soirée sur la terrasse à boire du vin et à manger un assortiment de gâteaux préparés par Lars. Des lumières blanches étaient suspendues aux branches des arbres, et les papillons de nuit voletaient vers leur clarté. Le soleil s'était couché depuis des heures, mais une agréable chaleur nous enveloppait. Je la sentais sur ma peau et dans mes os.

Conway avait le bras sur le dossier de ma chaise, toujours aussi beau dans son tee-shirt et son jean. Il avait le torse et les épaules puissantes. C'était visiblement un trait de famille, car les autres hommes avaient la même carrure.

Il se tourna vers moi pendant que je mangeais mon gâteau au chocolat.

— Tu aimes ?

— Oui. C'est délicieux !

Je ne cessais d'enfourner du chocolat dans ma bouche, me délectant de la génoise moelleuse et du glaçage craquant.

Conway ne mangeait jamais sucré. Il ne mettait même pas de crème dans son café.

— Lars sait tout faire, même à plus de quatre-vingts ans.

— Il a quatre-vingts ans ? demandai-je d'un ton incrédule.

— Quatre-vingt-cinq, répondit-il. Je n'en reviens pas non plus.

— Eh bien, il s'y connaît en pâtisserie.

J'éloignai l'assiette contenant mon gâteau à moitié mangé sur la table pour me sevrer.

— Si je continue, je ne rentrerai plus dans mes vêtements.

Il étouffa un rire.

— Tu peux manger ce que tu veux. Tu es belle quoi qu'il arrive.

Je lui jetai un regard suspicieux, étonnée qu'il me fasse un si gentil compliment. Il était très strict avec les mannequins qui portaient sa lingerie. Je pensais essayer des critiques si je prenais ne serait-ce qu'un kilo.

— Je pensais qu'il fallait que je fasse attention à mon poids.

— Tu ne défiles plus. Tu peux manger ce que tu veux.

— Fais attention à ce que tu veux... Je vais me mettre à manger et je ne m'arrêterai jamais.

Il approcha son visage du mien, malgré le fait que nous soyons en présence de sa famille.

— Vas-y, Muse, dit-il en frottant son nez contre le mien. J'aurai toujours autant envie de te baiser.

Il avait parlé dans un murmure pour que personne ne puisse l'entendre. Puis il se détourna et se resservit un verre de vin.

Vanessa nous observait depuis l'autre côté de la table.

— Maman, papa, vous savez comment Conway appelle Sapphire ?

Mme Barsetti fit tourner son vin dans son verre.

— Comment ?

— Muse, répondit Vanessa. Je l'ai entendu l'appeler comme ça quand on est montés dans la voiture.

Je sentis mes joues rougir : c'était un surnom si intime ! Il m'avait appelée comme ça dès le début. Je ne l'avais entendu m'appeler par mon prénom qu'une ou deux fois. Aux oreilles des autres, ce n'était qu'un surnom. Mais c'était le nom qu'il murmurait quand il était entre mes cuisses. C'était le

nom qu'il utilisait quand il m'ordonnait de lui donner du plaisir. Le nom qu'il utilisait pour me posséder.

M. Barsetti dévisagea son fils d'un air réservé. Derrière son regard calculateur, ses pensées étaient impossibles à déchiffrer. Il ne souriait jamais. Quand il accueillait ses enfants, il leur montrait de l'affection, mais sans jamais sourire.

Mme Barsetti lui adressa un regard différent, très doux, avec un léger sourire.

Comme la dernière fois qu'il s'était retrouvé au centre de l'attention, Conway ne montra pas la moindre gêne. Rien n'aurait pu le mettre mal à l'aise. Il savait exactement qui il était et il n'en avait pas honte. Il était créateur de lingerie – et j'étais sa plus grande inspiration.

— Oui, elle est mon obsession, dit-il en portant ma main à ses lèvres et en déposant un baiser sur mes phalanges.

Je ne pus m'empêcher de sourire, ni de le regarder avec affection. À la seconde où ses lèvres chaudes touchèrent ma peau, je sentis un frisson me parcourir. Comme chaque fois qu'il me touchait, mon corps se réveillait. Même devant sa famille, ces sensations étaient impossibles à contenir.

Mme Barsetti se pencha à l'oreille de son mari et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Celui-ci ne changea pas d'expression.

Vanessa se leva de sa chaise avec son verre de vin.

— Eh bien, je te préfère quand tu es avec ton obsession. Alors tu as intérêt à la garder, Con.

Il posa la main sur ma cuisse et la serra.

— J'en ai bien l'intention.

VANESSA et moi étions assises au bord de la piscine, les pieds dans l'eau.

Nous partagions une bouteille de vin rouge en écoutant les criquets dans la nuit. Les étoiles brillaient dans le ciel, loin des lumières artificielles de Florence. C'était un endroit très paisible qui me rappelait la maison où j'habitais avec Conway.

— Mes parents se sont mariés sous cet arbre, dit Vanessa en pointant du doigt un chêne immense à quelques mètres de la terrasse. Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté.

— C'est mignon...

— C'était un mariage intime, avec seulement quelques invités.

En pointant du doigt un autre arbre, elle ajouta :

— On avait une balançoire accrochée à cette branche, mais elle a été arrachée par une tempête. On n'en a jamais installé une autre.

— Je me demande à quoi ressemblait Conway quand il était petit.

— Il y a des photos dans toute la maison. Tu les verras.

Elle continua de boire. C'était son sixième ou septième verre, mais elle ne semblait pas saoule.

— Vous savez tenir l'alcool, dans cette famille. Quand j'étais barmaid, j'ai vu beaucoup de gens rouler sous la table après quelques verres.

— Les Barsetti sont faits pour boire, dit-elle en riant. J'ai déjà vu mon père boire du vin au petit déjeuner. En général, il boit du scotch le soir. Je ne suis pas fan. Le vin a tellement plus de saveur.

Je me rappelai avoir entendu Conway dire la même chose.

— Conway boit du scotch aussi.

— Ouais, c'est mon père en plus jeune. Parfois, quand je les vois de dos, je les confonds.

J'avais déjà reconnu les mêmes qualités chez les deux hommes. M. Barsetti semblait être le patriarche taciturne de la famille. Il régnait en silence, mais son pouvoir se faisait sentir. Conway m'avait fait de lui un portrait très juste.

Vanessa se tourna vers moi, sa robe retroussée sur les cuisses pour ne pas

la mouiller.

— Mon frère est raide dingue de toi. Je trouve ça dégueu, mais c'est aussi mignon, alors je me retiens de vomir. Je suis vraiment contente qu'il ait trouvé la femme de sa vie. Tu sais, j'avais peur qu'il soit du genre à enchaîner les femmes débiles, arrogantes et vénales, et je suis bien contente de m'être trompée. Visiblement, mon frère est plus intelligent qu'il n'y paraît.

C'était très flatteur. Vanessa venait de me donner sa bénédiction. Dommage que tout soit un mensonge.

— On ne va pas se marier, Vanessa. Notre relation vient juste de démarrer...

— Peu importe combien de temps ça fait. Je n'ai jamais été amoureuse, mais je sais que ce n'est pas une question d'emploi du temps. Que ça fasse une semaine ou un an, l'intensité des émotions est la même. Je n'y connais rien à l'amour, à titre personnel, mais je sais le reconnaître quand je le vois. Et je le vois dans les yeux de Conway quand il te regarde. Mon père regarde ma mère de la même façon.

Une douce chaleur me remplit le ventre. Je savais que c'était de la possessivité et du désir qu'elle avait lu dans ses yeux. Il m'avait promis de me donner tout ce qu'il était et de m'être fidèle, car j'étais la seule femme qu'il désirais. C'était un engagement, mais pas une véritable relation. Ce que Vanessa avait vu, c'était notre lien, notre désir mutuel. Les symptômes ressemblaient tant à ceux de l'amour qu'il était facile de s'y tromper. Comme je n'avais pas le droit de la détromper, je ne le fis pas.

— Conway est un homme bien. J'ai beaucoup de chance.

Mon cœur battit d'une affection sincère quand je prononçai ces mots. Si quelqu'un l'avait regardé avec des lunettes montrant le monde en noir et blanc, ils auraient vu en lui une personne terrible. Mais il était en réalité très bon, et tout ce qu'il faisait avait une justification, remis dans son contexte. Il prenait soin de moi mieux que toute autre personne ne l'aurait fait. Je n'étais rien sans lui.

— Ouais, il est pas si mal..., murmura-t-elle. Tu sais, quand il ne harcèle pas les mecs avec qui je sors ou qu'il ne me suit pas à la trace.

Je gloussai.

— Oui, c'est un peu extrême.

— Et il est pire avec toi. Tu ne dois même pas pouvoir aller faire les courses sans qu'il te surveille.

Elle avait raison, mais pour des raisons qu'elle ne soupçonnait pas.

Conway

J'étais assis à côté de mon père sur la terrasse pendant que mon oncle Cane, ma tante Adelina, maman et Carter discutaient en bout de table. Ils parlèrent de voitures, avant de se mettre à lui poser des questions sur sa vie privée.

Carter n'avait pas de vie privée. Il passait son temps à baiser et à boire, mais il ne dirait jamais ça à sa famille.

Muse et Vanessa étaient assises au bord de la piscine, les pieds dans l'eau, en train de partager une bouteille de vin et de rire – sans doute à mon sujet. Vanessa devait raconter à Muse toutes les histoires gênantes dont elle se souvenait, et Muse me taquinerait dès que nous serions seuls.

Mon père ne parlait pas et buvait son vin sans me faire la conversation. Ses yeux étaient tournés vers les filles au bord de la piscine. Il épiait leurs moindres gestes, comme s'il avait peur de rater quelque chose. Le silence était étouffant. Il était évident qu'il pensait à quelque chose, mais quoi ? Nul n'aurait su le dire.

À part ma mère.

Il termina son vin et se resservit un verre.

— Elles s'entendent très bien.

— Malheureusement. Vanessa a décidé que Muse... Sapphire serait sa meilleure amie.

Muse était le seul nom que j'utilisais, et il m'était difficile de l'appeler

autrement devant les autres. Mon père appelait parfois ma mère Bouton, mais je n'avais jamais su pourquoi. Chaque fois que je lui avais posé la question, il avait refusé de me répondre.

— Vanessa est sociable, mais elle est difficile. Elle ne serait pas amie avec Sapphire si elle n'était pas sincère.

Il y avait tant à aimer chez ma muse. Elle était intéressante, compréhensive et elle répondait à toute question avec esprit. Elle était aussi belle qu'intelligente, mais elle était aussi incroyablement humble. Elle se moquait bien de son apparence. Elle préférait se salir les mains dans les écuries plutôt que se prélasser au bord de la piscine en bikini toute la journée.

— Il n'y a pas grand-chose qu'on ne puisse aimer chez Sapphire... Rien du tout, même.

Je bus une gorgée de vin, un rouge millésimé que mon père venait de remonter de sa cave.

— Tu sembles épris d'elle.

Mon père ne m'avait jamais dit une chose pareille. Il ne se mêlait jamais de ma vie privée. J'étais un homme depuis dix ans, et il ne m'avait jamais posé de questions personnelles.

— Parce que je le suis.

Il continuait d'observer les filles au bord de la piscine.

— Je l'admire de travailler dans les écuries. Elle veut participer à la gestion de ton domaine. Elle n'est pas avec toi pour ton argent, c'est évident.

Elle était avec moi parce que je l'avais achetée. Mais si j'avais dit ça à mon père, il m'aurait envoyé à l'hôpital.

— Elle n'aime pas rester sans rien faire. Elle s'ennuie.

— Mais c'est fatigant de travailler en pleine air, surtout dans des écuries. Elle pourrait cuisiner ou faire le ménage, mais elle a décidé de faire autre chose. Cette femme est plus forte que les autres. Ça se voit quand on la regarde. C'est une survivante. Elle travaille dur. Les femmes comme elles font grandir les hommes.

Elle faisait de moi un homme chaque nuit. Et elle avait survécu à de terribles tragédies. Toute autre personne aurait eu peur de fuir pour échapper à Knuckles, dans la crainte d'un châtement encore plus cruel. Mais pas Muse. Elle n'avait pas baissé les bras. Elle avait fait des sacrifices pour continuer à avancer et, quand elle avait touché le fond, elle avait gardé sa dignité. On accorde souvent son respect aux gens qui sont à l'apogée de leur succès, mais c'est quand on est dans la tourmente qu'on devrait gagner le respect de ses pairs. C'est dans ces moments-là qu'on est véritablement mis à l'épreuve. Muse avait été mise à l'épreuve et elle avait fleuri telle une rose.

— Oui, elle est exceptionnelle.

— Quand vas-tu lui demander ?

— Lui demander quoi ?

Mon père se tourna vers moi.

— D'être ta femme.

Je soutins son regard, le cœur battant la chamade. Quand mon père me dévisageait avec ce regard intense, je ne pouvais me défilier. Je devais me montrer à la hauteur de ce regard.

— C'est encore un peu trop tôt.

— Mais il n'était pas trop tôt pour lui demander de vivre avec toi ?
répliqua-t-il. Si tu l'aimes, épouse-là.

— Je n'ai jamais dit que je l'aimais.

— Tu sous-entends que tu ne l'aimes pas ? demanda-t-il en plissant les yeux.

Je ne voulais pas mentir à mon père. J'aurais eu l'impression d'être de la merde sous sa chaussure. Je le respectais bien trop pour lui donner de fausses informations. Je ne voulais pas le tromper, le trahir. Mais il serait bien pire de lui dire la vérité, qu'elle n'était qu'une esclave que j'avais achetée pour satisfaire mes désirs. Je ne vaudrais pas mieux que les hommes qu'il méprisait tant. Sa déception me tuerait, et je ne m'en remettrais jamais.

— Non.

Je me forçai à lui répondre, même si ce mot me brûla la gorge. Mon cœur battit plus vite dans ma poitrine et mon sang dans mes oreilles. Je ressentis un pic d'adrénaline, mais je n'étais pas sûr de savoir si c'était à cause du mensonge ou du mot que j'avais prononcé.

— Je ne suis pas prêt à m'engager, c'est tout.

Il me fixa du regard, les dents serrées et les yeux sombres.

— Quoi ?

— Je n'ai rien dit.

— Mais tu me regardes comme si tu voulais dire quelque chose.

Il montra Muse de la tête.

— Je sais juste que les femmes comme elles ne courent pas les rues. Non seulement elle est belle, elle a aussi du caractère. Elle me rappelle ta mère. Et j'aurais préféré l'épouser plus tôt pour passer encore plus de temps avec elle. Une vie ne me suffira pas, dit-il en posant les bras sur les accoudoirs. Je rechignais à m'engager, comme toi, et ta mère m'a quitté.

C'était nouveau. Pour ce que j'en savais, mes parents avaient été très amoureux depuis le jour de leur rencontre.

— Elle t'a quitté ?

— Oui. Elle m'a dit qu'elle m'aimait, et j'ai refusé de lui répondre. Je n'étais pas un homme. J'avais peur de mes sentiments, peur de perdre quelqu'un que j'aimais. Il était plus facile de vivre une vie vide de sens. Mais quand elle m'a quitté... Je ne m'étais jamais senti aussi seul. Ne fais pas la même erreur que moi. Si tu as trouvé la femme de ta vie, ne traîne pas les pieds. Sois l'homme qu'elle mérite. Si tu ne fais pas attention..., continua-t-il en claquant des doigts. Quelqu'un va prendre ta place.

L'idée que Muse soit avec un autre homme me rendit malade.

— C'est le conseil que je te donne, fils. Je vois qu'elle est tout ton univers.

Mon père ne se trompait jamais, mais aujourd'hui serait une exception à la règle. Muse était jalouse et refusait de me partager avec d'autres femmes,

mais cela ne signifiait pas qu'elle m'aimait. Comment aurait-elle pu m'aimer après ce que je lui avais fait ? Comment aurait-elle pu m'aimer dans notre situation ? Je n'étais pas certain de pouvoir définir notre relation, mais elle était complexe, fondée sur un étrange mélange d'amitié et de servitude.

— Je suis un bon juge de la nature humaine, poursuivit-il. Et je sais que je ne me trompe pas.

IL ÉTAIT MINUIT quand nous montâmes enfin dans ma chambre au premier étage. Ma vieille chambre était exactement comme je l'avais laissée, avec sa couverture grise sur le lit en bois sombre. J'avais un petit coin télévision, ainsi qu'une salle de bain privée. Il y avait aussi un balcon qui surplombait l'est de la propriété.

Muse entra et balaya la pièce du regard. Tout y était bien rangé. Je n'avais pas de posters sur les murs ou de collections de bibelots sur les étagères. Je passais le plus clair de mon temps dehors pendant ma jeunesse, sauf la nuit quand je faisais monter des femmes en douce. C'était à cette époque qu'était née mon obsession de la lingerie. J'adorais toucher leurs soutiens-gorge et leurs culottes au moment de les déshabiller. C'était ce que je préférais.

Muse s'arrêta devant le lit et se tourna vers moi.

— Alors, qu'en penses-tu ?

— De ta chambre ? demanda-t-elle.

— Oui.

— C'est sympa.

Elle retira sa robe et dégrafa son soutien-gorge, les yeux rivés dans les miens tandis qu'elle se déshabillait. Elle garda son string noir, dont la couleur sombre mettait en valeur son teint. Ses boucles brunes balayèrent ses épaules, et elle me regarda avec des yeux brillants qui me firent immédiatement bander.

— Tu comptes toujours effacer le souvenir de toutes les femmes que j’ai baisées ici ?

— Oui.

Elle toucha mon corps et tira mon tee-shirt par-dessus ma tête. Quand j’eus le torse nu, elle sema des baisers sur ma peau, en commençant par mes clavicules, puis en explorant mes pectoraux. Elle descendit lentement plus au sud, caressant mon ventre avec ses lèvres, léchant ma peau.

Puis elle tomba à genoux.

Juste devant moi.

Elle défit ma braguette et tira sur mon jean, ainsi que mon boxer. Ma queue jaillit de sa prison, déjà suintante. Muse posa la bouche sur mes bourses et se mit à me lécher et à m’embrasser, son souffle chaud caressant ma peau.

Je ne pensais plus aux autres femmes, à présent. Je n’avais jamais imaginé voir une femme comme elle dans cette chambre, toutes ces courbes et toute cette beauté. Je n’avais jamais imaginé qu’une femme si sexy promènerait sa langue sur ma queue.

Elle porta ma queue à ses lèvres et l’engloutit dans sa gorge, me suçant bien mieux que la dernière fois, car elle avait plus d’entraînement. Elle bougea la tête pour me baiser avec sa bouche, le menton dégoulinant de salive. Une main sur ma queue, elle commença à me branler. Ce cocktail explosif de sensations menaça de me faire jouir immédiatement.

Juste au moment où ça venait, Muse recula.

Elle l’avait fait exprès.

Entre mes paupières plissées, je la vis se lever. Elle était sexy dans son string noir. Posant les mains sur mon torse, elle me repoussa vers le lit avec un regard coquin. Elle me poussa, me faisant tomber sur le lit.

Puis elle rampa au-dessus de moi et me chevaucha. Elle bougeait avec beaucoup d’assurance et plus aucune timidité. Son expérience avait fait grandir son estime d’elle-même. Elle était devenue autoritaire et sexy. Elle

m'avait suffisamment baisé pour savoir ce qu'elle voulait – et ce que je voulais.

Les mains posées sur mon torse, elle s'empala lentement sur ma queue, jusqu'à ce que je sois enfoncé en elle jusqu'à la garde, les bourses lovées sous ses fesses.

Bordel de merde.

Elle prit appui contre mon torse et commença à se déhancher, ondulant au-dessus de moi. Elle prit un rythme lent, ne voulant pas faire grincer le matelas, ni taper la tête de lit contre le mur. Mais plus elle allait lentement, plus j'avais envie de jouir. Ses seins étaient magnifiques, penchés au-dessus de moi, et ma queue humide de son excitation.

Elle voulait me baiser encore plus que je ne voulais la baiser.

Je me redressai sur les coudes pour avoir une meilleure vue. Je la regardai me baiser et prendre son pied avec mon corps. Quand ses seins m'effleurèrent le visage, je plantai un baiser sur l'un d'eux. Ses tétons étaient délicieux, surtout quand ils pointaient, comme maintenant.

Elle poursuivit ses efforts, en gémissant, pantelante.

Je la regardai avec affection. Elle n'avait jamais été aussi excitante. J'adorais garder le contrôle de la situation et la baiser comme j'en avais envie. Mais, devant cette performance, je n'en étais plus certain.

Son désir pour moi la rendait particulièrement sexy.

Elle voulait que je ne pense plus qu'à elle, pas à toutes les chattes vierges que j'avais déflorées dans ce lit. Elle voulait que je ne pense plus qu'à elle et à personne d'autre.

Je fermai les yeux, résistant au désir de jouir qui ne faisait que monter en moi.

— J'y suis presque.

J'ouvris les yeux et lui empoignai les hanches. J'orientai son corps différemment, lui montrant comment frotter son clitoris sur mon corps.

Quand elle se mit à gémir entre ses dents, je compris qu'elle voyait la

différence.

Je serrai les dents, refoulant la chaleur dans mon entrejambe. Ma queue commençait déjà à gonfler, prête à se décharger dans sa chatte. J'étais sur le point d'exploser, de donner à ma femme tout ce que j'avais.

— Putain...

Ses hanches eurent un mouvement involontaire quand elle atteignit son pic. Son souffle s'accéléra, et elle étouffa ses gémissements. Elle fit de son mieux pour jouir en silence, mais des cris lui échappèrent.

Je me fichais bien qu'on nous entende. Je me rallongeai et lui empoignai les hanches, me déchargeant en elle avec un râle grave. Ma queue palpita, et je déchargeai ma semence dans ma femme. Mon orgasme avait été si puissant que j'en avais mal à la poitrine et aux bourses.

C'était tellement bon...

Elle s'écroula sur moi et m'embrassa, me donnant sa langue tandis que ma queue retrouvait son état de repos dans sa chatte. Elle glissa les doigts dans mes cheveux et m'embrassa avec plus de passion que jamais. Ses lèvres bougèrent avec énergie, et sa langue dansa avec la mienne. Elle gémit dans ma bouche, comme si mon baiser l'excitait autant que ma queue.

Je serrai ses cuisses sous mes doigts et l'embrassai à mon tour.

Elle parla contre ma bouche.

— Encore.

Je souris en l'embrassant, en proie au même désir.

— D'accord. Encore.

NOUS MANGEÂMES le petit déjeuner sur la terrasse, mais il n'y avait que mes parents et Vanessa, cette fois. Carter passait la journée avec ses parents chez eux. Muse avait besoin de plus de temps que moi pour se préparer, et je descendis donc avant elle, attiré par l'odeur de café.

Mes parents étaient déjà là, assis sous le soleil toscan, comme dans mon enfance. Vanessa était habillée comme pour un shooting, alors que ce n'était qu'un samedi matin en famille.

— Tu as bien dormi ? demanda ma mère.

Après que Muse eut pris son pied deux fois, plutôt bien. Mon lit d'enfant était aussi confortable qu'avant. Maintenant, les draps et la pièce étaient imprégnés de son odeur, ce qui donnait à ma chambre une touche féminine qui n'y était pas auparavant.

Auparavant, je n'avais reçu que des gamines dans cette pièce.

— Bien, répondis-je. Et vous ?

— Je dors toujours bien, répondit maman. Avec ton père à mes côtés chaque nuit.

Mon père garda son air austère, ne montrant pas son affection à ma mère.

Vanessa tira la langue d'un air écœuré.

Maman lui donna une tape sur la main.

— Quand tu ramèneras ton mari à la maison, tu veux que je te fasse la même grimace ?

— Si je parle comme ça, oui ! répliqua Vanessa.

— Sapphire a bien dormi ? demanda maman.

— Oui, elle termine juste de se préparer, répondis-je.

Elle voulait se coiffer et se maquiller pour mes parents. Quand nous étions tous les deux, elle se fichait de son apparence. Mais aujourd'hui, elle voulait faire bonne impression. Je n'avais plus peur qu'elle révèle mon secret à ma famille. Je n'y avais pas pensé une seule fois.

— Vous devriez peut-être rester une nuit de plus, suggéra maman. Tu pourrais l'emmener visiter le vignoble et le domaine.

Même si j'avais envie de rester, j'avais des préparatifs à faire.

— Ce serait avec plaisir, mais j'ai trop de travail. Une fois que le défilé sera terminé, je prendrai des vacances, et on viendra passer quelques jours.

Maman sourit.

— Excellente idée. Je serais ravie de passer plus de temps avec vous deux.

Mes parents faisaient de leur mieux pour ne pas m'étouffer, mais je voyais de la douleur dans leurs yeux chaque fois que je repartais. S'ils avaient pu en décider, j'habiterais au bout de la route, comme Cane. Peut-être qu'un jour, ce serait le cas. Pour le moment, c'était trop difficile.

— Ce sera un plaisir pour nous aussi.

Muse descendit un instant plus tard, belle dans sa nouvelle jupe, qu'elle portait avec un chemisier plissé et un chapeau pour se protéger du soleil.

Je me levai et lui tirai une chaise.

Ma galanterie la fit hésiter : après tout, je ne faisais jamais ça quand nous étions seuls.

Je me penchai et déposai un baiser sur ses lèvres.

— Tu es sublime.

Elle m'embrassa à son tour, visiblement gênée par la présence de mes parents. Mais elle sourit malgré tout.

— Merci.

Je rapprochai sa chaise, et elle s'assit.

Vanessa me regardait bouche bée.

— Quoi ? demandai-je en la fusillant du regard.

— Je ne savais pas que tu étais capable de galanterie, répondit Vanessa. C'est tout...

Maman gloussa, avant de boire une gorgée de café.

Mon père fit comme s'il n'avait rien entendu. Il pouvait mettre fin à nos gamineries à tout moment. Il lui suffisait de prononcer un seul mot, et la dispute entre ma sœur et moi s'arrêterait immédiatement.

Nous profitâmes de notre petit déjeuner en parlant du temps et des vignes. J'avais posé la main sur la cuisse de Muse, car il m'était impossible de rester assis à côté d'elle sans la toucher. Muse mangea tout ce qu'il y avait dans son assiette, en se servant dans la corbeille de pain. Elle mangea plus qu'elle ne le

faisait à la maison, visiblement de bonne humeur et à l'aise avec mes parents.

J'aimais la regarder manger. Mes mannequins buvaient de l'eau chaude en guise de petit déjeuner et mangeaient une simple tranche de saumon pour le déjeuner. Elles passaient leurs vies à s'affamer et à faire de l'exercice. Je comprenais leurs motivations, mais je ne voulais pas que Muse ait les mêmes habitudes. Je voulais qu'elle mange comme une vraie personne, qu'elle soit forte et en bonne santé. Elle ne défilait plus, donc son poids n'avait plus d'importance. Quand elle était dans mon lit, elle pouvait avoir le poids qu'elle voulait.

Après que nous eûmes terminé de manger, nous nous saluâmes au portail.

Maman me prit longuement dans ses bras, comme si elle n'allait pas me voir pendant des mois.

— Je t'aime, fils.

Elle m'arrivait à la poitrine et posa donc sa joue sur mon torse.

Je lui tapotai le dos.

— Je t'aime aussi, maman.

Elle me serra fort avant de me lâcher.

— Je suis si fière de l'homme que tu es devenu.

Je lui adressai un regard tendre.

— Merci, maman.

— Tu es si talentueux, si beau et tu traites Sapphire si bien. C'est tout ce que ton père et moi souhaitions... que tu sois un homme bien.

Au lieu de me réchauffer, ses compliments me glacèrent le cœur. Ma mère me flattait, mais je me sentais seulement coupable. Elle me complimentait parce qu'elle pensait que j'étais un homme bien. Mais ce n'était pas le cas. Muse était avec moi parce qu'elle n'avait pas le choix. Je l'avais achetée comme une tête de bétail et l'avais obligée à coucher avec moi pour rembourser sa dette.

Si ma mère l'apprenait, elle ne me pardonnerait jamais.

Ne sachant que dire, je ne répondis pas.

Mon père me prit dans ses bras.

— Je t’aime, fils.

— Je t’aime aussi, père.

Il m’embrassa sur le front, puis me dévisagea.

— Quelque chose te préoccupe.

Il savait lire les expressions de mon visage, parce qu’elles étaient souvent les mêmes que les siennes.

— Oui, je viens juste de me souvenir de quelque chose que je dois faire au bureau.

Mon père ne me posa pas de question.

— Rentrez bien.

— Promis.

Il embrassa Muse pour lui dire au revoir, avant de nous laisser partir.

Nous nous entassâmes dans le SUV, avant de passer chercher Carter.

Mon regard était rivé sur la route, et je cherchai la rue où tourner, mais je ne pouvais chasser de ma tête la voix de ma mère.

Je suis si fière de l’homme que tu es devenu.

Je n’étais pas un homme.

J’étais un monstre.

ONZE

Sapphire

Conway déposa Vanessa à son appartement de Milan, après être passé chez Carter. Il l'aïda à sortir ses sacs du coffre et à les porter jusqu'à chez elle.

Vanessa et moi nous saluâmes sur le trottoir.

— Ma famille t'adore, dit-elle. Merci de supporter Conway. Je préfère largement passer du temps avec toi qu'avec lui.

Sachant qu'elle plaisantait, je souris.

— Merci d'être si gentille avec moi.

— Tu veux qu'on déjeune ensemble cette semaine ? demanda Vanessa. Il y a un petit café super dans cette rue. Tu vas adorer !

Conway revint à ce moment-là.

— Oui, avec plaisir, répondis-je. Quand je viendrai à l'atelier, je passerai te voir.

— Pour quoi faire ? demanda Conway, qui se mêlait toujours de ce qui ne le regardait pas.

— On va déjeuner ensemble, cette semaine, expliqua Vanessa. Et, non, tu n'es pas invité.

Elle rejeta ses cheveux par-dessus son épaule et tourna les talons.

Conway grogna dans sa barbe, agacé.

Ce fut alors que Vanessa fit demi-tour et se jeta sur lui, le faisait presque tomber en le serrant dans ses bras.

— Tu sais que je t’aime.

En un claquement de doigts, la colère de Conway s’évanouit. Il baissa les yeux vers elle et la tapota dans le dos.

— Parfois, je l’oublie. Mais je t’aime aussi.

Elle tourna les talons et monta dans son appartement, non sans nous saluer de la main sur le seuil.

Je souris à Conway.

— Quoi ? demanda-t-il, soudain sérieux.

— Rien.

Je montai dans la voiture, et nous redémarrâmes.

Conway conduisait d’une seule main ; de l’autre, même s’il n’y avait plus personne dans la voiture avec nous, il prit la mienne. Il la serra entre nos deux sièges, les yeux rivés sur la route, comme si c’était parfaitement normal. Il m’embrassait et me touchait souvent, mais toujours avant de baiser.

Cette fois, c’était autre chose.

— Personne ne nous voit, Conway.

Il caressa ma main avec son pouce.

— Je sais.

Je fixai du regard son beau profil, sa mâchoire volontaire et son cou de taureau. Il portait des lunettes et, même si les verres fumés cachaient ses beaux yeux, il était d’une beauté phénoménale. Parfois, j’avais du mal à croire que je vivais avec le milliardaire le plus sexy d’Italie – et qu’il avait payé une fortune pour m’avoir.

— Tu vas me dire ce qui te préoccupait, hier ?

J’espérais que nous n’en parlerions plus.

— C’est bête, et tu ne vas pas vouloir en parler.

— C’est sûrement très bête, mais cela ne signifie pas que je m’en fiche.

— Oh, comme c’est gentil et méchant à la fois...

Il sourit, dévoilant ses dents parfaites.

— Muse, dis-moi.

— Bon d'accord... Ta famille est extraordinaire et ça me rend un peu triste.

— Triste ? Pourquoi ?

— Vous êtes tous si proches. Tes parents t'aiment. Ils aiment Vanessa. Je ne sais pas... C'est un si beau cadeau. Même quand ma famille était vivante, nous n'étions pas proches. Quand je vois tout cet amour... Ça me rend un peu jalouse. Et pas jalouse comme quand je te vois avec une autre femme. Jalouse d'une autre manière.

Il serra ma main.

— Tu te sens seule.

— Ouais...

— Tu es dans un pays étranger et tu as traversé beaucoup d'épreuves. C'est normal. Mais tu oublies quelque chose.

Non, je n'oubliais rien. Je n'avais pas un sou et j'avais été vendue comme du bétail parce que je n'avais pas été capable de survivre une seule journée toute seule. Je m'étais mise dans un terrible pétrin, sans moyen d'en sortir.

— Qu'est-ce que j'oublie ?

— Moi, répondit-il en portant ma main à ses lèvres pour l'embrasser. Tu oublies que tu m'as, moi.

QUAND NOUS RENTRÂMES à la maison, Dante porta nos sacs dans notre chambre au deuxième étage, et Conway alla immédiatement s'enfermer dans son bureau pour répondre à tous les e-mails de Nicole. Il était trop tard pour travailler dans les écuries. Je m'installai donc dans le salon et allumai la télévision.

Mon téléphone était posé sur la table. Il n'y avait que le numéro de Vanessa dans mon répertoire. Je n'avais même pas celui de Conway. Je n'en avais pas besoin, car il était toujours avec moi.

Mais il se mit à sonner.

Un numéro inconnu apparut sur l'écran. Ne connaissant pas l'indicatif régional, je n'étais pas certaine que ce soit un numéro local. J'envisageai d'ignorer l'appel, mais ma curiosité me poussa à décrocher.

Je répondis.

— Allô ?

— Je m'adresse bien à Mlle Sapphire ? demanda une voix masculine à l'autre bout du fil – une voix que je ne reconnus pas.

L'homme semblait plus âgé que moi – peut-être avait-il une trentaine d'années.

— Oui, c'est bien ça. Qui est à l'appareil ?

— Andrew Lexington de Lady Lingerie.

Son nom me dit vaguement quelque chose, et je reconnus immédiatement la marque. On trouvait leurs magasins dans tous les centres commerciaux américains. Il fallait vivre dans une grotte pour ne pas la connaître.

— Oh ?

— Je suis le propriétaire et le créateur de Lady Lingerie. Je suis ravi de vous rencontrer, Sapphire. Il n'a pas été facile de vous retrouver.

— Et pourquoi essayiez-vous de me retrouver ?

Je me raidis, hésitant à raccrocher ou courir voir Conway.

— J'aimerais vous faire une offre. J'ai déjà contacté Conway Barsetti pour lui en parler, mais il refuse de me laisser vous voir. Je le comprends. Il est très protecteur... Après tout, vous vivez avec lui.

Il avait fait des recherches.

— J'ai un contrat très strict avec Conway. Quelle que soit votre offre, je pense devoir refuser. Je suis flattée que vous vouliez parler avec moi, mais...

— S'il vous plaît, écoutez-moi avant de refuser. Conway Barsetti est un homme puissant, mais moi aussi. Je suis prêt à y mettre le prix.

Je m'agaçai.

— Je ne suis pas à vendre.

— Et je s’insinuais pas que c’était le cas, répondit-il calmement. Mais vous devriez savoir que vous avez le choix. Je suis prêt à vous payer deux fois plus cher que Conway.

S’il savait combien il avait été prêt à payer...

— Vous ne pouvez pas vous le permettre.

— Comme je viens de vous le dire, je suis prêt à mettre le prix. Nous pouvons nous voir en personne pour en discuter.

L’idée de rencontrer cet homme pour discuter des termes d’un contrat semblait un coup bas. Conway prenait soin de moi. Ce serait mal de faire ça dans son dos.

— Je ne peux pas. Mais merci d’avoir appelé, M. Lexington.

— Oh, attendez ! Puisque vous insistez, nous allons discuter par téléphone. Combien vous paye-t-il ?

Je ne devrais même pas lui dire...

— Cent millions.

Un silence me répondit.

Mais cela ne dura pas longtemps.

— La somme couvre la totalité du contrat ?

— Oui.

Je vous avais bien dit que vous ne pouviez pas vous le permettre...

— Je double la mise.

Je m’étouffai presque en entendant ces mots.

— Quoi ?

— Je double la mise, répéta-t-il. Pour un contrat de dix ans dans ma société. Vous faites du mannequinat pour moi, et vous aurez une retraite rondelette à la fin de votre contrat. Avec ce que je payerai, vous pourrez rembourser votre dette, et il vous restera de quoi faire.

Je pourrais rembourser Conway. Et régler mes dettes auprès de Knuckles et du gouvernement américain. Je serais libre.

Je pourrais rentrer à la maison.

— Sapphire ?

J'avais l'esprit ailleurs.

— Oui, je suis toujours là.

— Alors nous avons un accord ?

Je serais bête de ne pas accepter. Je pourrais rembourser Conway sans me sentir coupable. Je pourrais avoir tout ce que je voulais. Mais quelque chose me retenait. J'avais une boule dure comme un caillou dans mon ventre. Un sentiment de culpabilité me remontait dans la gorge.

— Je... J'ai besoin d'y réfléchir.

— D'accord. Je vous appelle dans une semaine. Qu'en pensez-vous ?

— Oui... Ça me convient.

— Au revoir, Sapphire. On se reparle bientôt.

Je raccrochai et posai le téléphone sur la table. Je fixai l'écran du regard jusqu'à ce qu'il redevienne noir. La conversation tournait en boucle dans ma tête, et j'avais l'impression d'avoir un poids sur les épaules. J'étais assise devant une offre à deux cents millions de dollars.

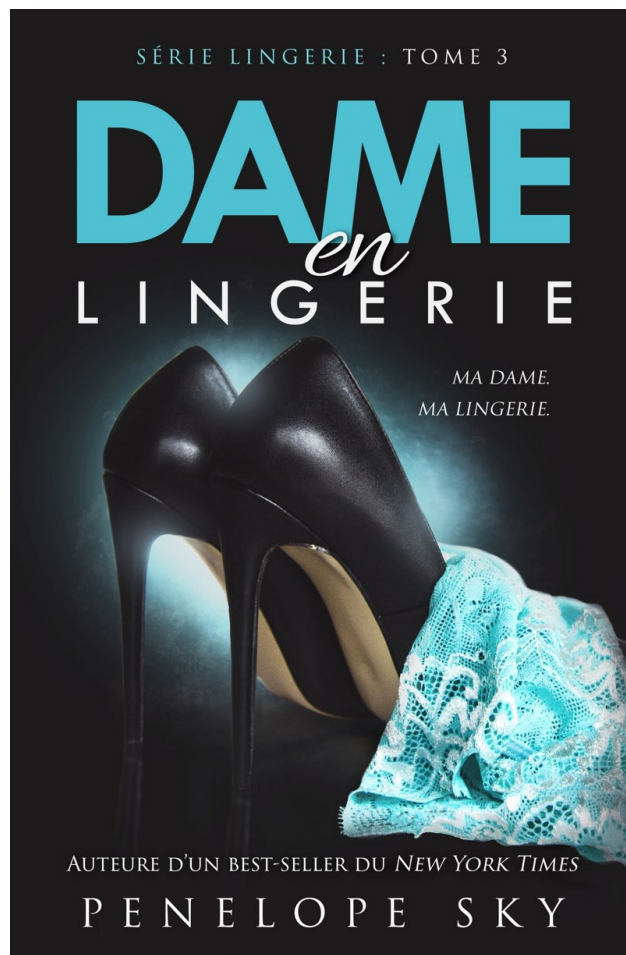
N'importe qui aurait accepté.

Mais j'en étais incapable.

Je ne devais que de l'argent à Conway. Et si je le remboursais, je n'aurais plus à me sentir coupable. Je serais libre. Mais je ne sautais pas sur l'occasion.

Parce que je n'étais pas sûre de vouloir quitter Conway... quel qu'en soit le prix.

Du même auteur



Je refuse de laisser cette femme me commander.
Elle n'est que ma prisonnière.

Mais si Muse était en danger, je ferais n'importe quoi pour la sauver.

N'importe quoi pour la protéger.

Elle était censée m'inspirer et me donner du plaisir.

Pas m'aimer.

Encore moins me donner envie de l'aimer à mon tour.

Commandez-le dès maintenant

Message de Hartwick Publishing

En tant que lecteurs avides de romans d'amour, nous adorons les belles histoires. Mais nous cherchons des idylles qui ont quelque chose de spécial – des histoires dont nous nous rappellerons longtemps après avoir tourné la dernière page. C'est pourquoi Hartwick Publishing a été créé. Nous vous promettons de vous apporter des histoires d'amour uniques sur le marché – et qui ont déjà des millions de fans.

Rassemblant des auteurs de best-sellers du New York Times, Hartwick Publishing vous offre une collection de romans inégalée. Notre attention n'est pas portée sur les auteurs, mais sur leurs lecteurs : vous !

Rejoignez Hartwick Publishing en souscrivant à notre [newsletter](#). Pour vous remercier d'avoir rejoint notre famille, vous recevrez le premier volume de la Série Obsidian (Black Obsidian) gratuitement dans votre boîte mail !

Et n'oubliez pas de nous suivre sur [Facebook](#) pour ne pas manquer la parution de nos livres d'amour captivants.

- Hartwick Publishing